

Tanella Boni
Les nègres
n'iront jamais
au paradis



Tilly Wiles '88

Le Serpent
à Plumes



Les nègres n'iront jamais au paradis

Roman

Tanella Boni

Les nègres n'iront jamais au paradis

Roman

1
1

1

À Philippe Aw,
à Céline et Gilles,
merci d'être là et si proches, car le temps a
perdu ses notes et la distance ses lunettes, en
toute saison.

« Ce fut dans les livres qu'il apprit d'abord quelque chose sur l'invisibilité. Il rechercha les siens et lui-même dans tous les livres d'histoire qu'il lut et découvrit, au plus grand étonnement de son âge, qu'il n'existait pas. Il en fut tellement troublé qu'il décida, dès qu'il serait assez âgé, de quitter ce pays pour trouver les gens qui existaient, et voir à quoi ils ressemblaient. »

Ben Okri, *Étonner les dieux*
(*Astonishing the Gods*,
traduit de l'anglais par Jean Guilloineau),
Paris, Christian Bourgois, 1997.

« Je ne dis pas qu'à présent je te connais pour avoir partagé une écuelle de mil et papoté pendant des heures mais je t'ai regardé : tu caches quelque chose, un lourd secret. »

Tierno Monénembo, *Peuls*,
Paris, Seuil, 2004.

Prologue

Mes souvenirs me reviennent par vagues irrépessibles, par flots inénarrables, relançant de plus belle mes maux de tête. Je dois traverser cette épreuve sans perdre le fil des mots que j'ai lus, sans rompre l'enchaînement des images que j'ai captées.

Dans le hall de l'aéroport de Ouagadougou, à l'arrivée, j'avais perdu un objet qui ne me quittait jamais. Un livre précieux. Je l'ai cherché partout, je ne l'ai point trouvé.

Hier au soir, l'objet m'est revenu sous la forme d'un tapuscrit auquel je ne m'attendais guère. Je l'ai lu et relu. J'ai décidé de m'en séparer pour toujours, en le rendant public. Car je n'ai pas de secret à cacher. Et j'ai besoin de recouvrer la pleine santé, avant qu'il ne soit trop tard...

J'ai de terribles maux de tête. Et aussi de l'urticaire. J'ignore ce que cela peut être.

Je croyais pouvoir mieux résister au choc des mots. Je constate qu'il n'en est rien. Je suis littéralement sonné, comme si un événement imprévu me broyait les tripes.

Quand je me regarde dans un miroir, j'ai du mal à accepter l'image qui vient à ma rencontre. Je ne sais plus

qui je suis. Pourtant, je ressemble au même homme qui ne cesse de porter ce double prénom d'Amédée-Jonas. Ce prénom qui me pèse si lourd sur les épaules comme un manteau incapable de faire corps avec moi, pendant un hiver si froid.

Il m'arrive parfois d'avoir des sautes d'humeur quand l'inquiétude me gagne ou quand je suis contrarié. Mais, en temps ordinaire, je suis un homme tranquille, flegmatique, sans état d'âme depuis que je suis devenu un chef d'entreprise pas comme les autres. Mon lieu de travail, je l'appelle ma boutique. Il faut savoir pourquoi. La boutique m'enveloppe de courants d'air bénéfiques, me protège de la grippe ou d'autres maladies virales, quelles que soient les saisons. Là, je me régénère dans la tête et dans la peau. Beaucoup de gens fuient leur lieu de travail, parce que c'est l'enfer, parce que les humeurs partagées en vase clos ne sont jamais bonnes pour la santé. Moi, j'adore passer des heures incalculables dans ma boutique, pour le plaisir de me retrouver seul à seul avec moi-même. La boutique, le lieu où tout peut m'arriver, le plus grand bonheur comme la fin de la vie terrestre.

Depuis des années, je vis dans l'air du temps. J'utilise l'ordinateur et l'Internet comme outils de travail. Je remarque que cela n'a nullement amélioré les rapports que j'entretiens avec les autres. Par exemple, hier, j'ai commencé à réfléchir sur le sens de certains mots à la portée du premier utilisateur de l'outil informatique. Des mots comme « icône » ou « fenêtre », des expressions comme « boîte aux lettres » ou « fichier attaché ». Ils ne nous livrent jamais leurs secrets. Ces mots que je croyais bien connaître me semblent, du coup, mystérieux, depuis

que j'ai reçu, il y a quelques heures, ce document qui me met à nu, corps et âme. À cause du nom et de l'adresse de l'expéditrice, je me suis souvenu d'un voyage que j'avais effectué, l'année dernière, en Afrique.

Hier donc, assis devant mon ordinateur, je craignais un virus venant de là-bas ou de nulle part. On ne sait jamais, avec ces Nègres qu'on ne peut connaître vraiment... Mais la taille du fichier, énorme colis piégé arrivé à mon adresse électronique, m'a décidé à franchir le pas. J'ai d'abord activé les antivirus enregistrés sur mon ordinateur. Momentanément protégé et blindé contre toute attaque, j'ai ouvert l'icône. Aucun danger n'avait été détecté par mes sentinelles en alerte. Mais tout se passa comme si une ombre me poursuivait. J'avais une peur bleue d'ouvrir le fichier. Je ne sais plus si je me suis jeté par une porte ou une fenêtre. Peut-être n'y avait-il d'autre chemin qu'une corde raide, comme si j'étais perdu au sommet d'une montagne. Je n'ai pas eu le temps d'utiliser la corde imaginaire, ma main a tremblé en appuyant sur une touche de clavier. Je suis tombé dans le texte que je lisais comme dans le creux d'une grotte dont je n'avais nullement mesuré la profondeur. Une multitude de cellules formées par les mots m'attendaient de pied ferme. Elles ressemblaient à une ruche composée d'alvéoles enchâssées les unes dans les autres. Et moi j'étais au cœur de la ruche, cherchant le chemin le plus court vers l'air libre...

Des métaphores me filaient entre les doigts et d'autres mots que je m'efforçais de comprendre refusaient de s'ouvrir à moi. Au milieu du tapuscrit, je me suis enlisé dans des passages qui semblaient avoir été écrits par moi-même. Car le texte que j'avais sous les yeux se présentait

comme une suite possible de mes mémoires perdus dans un avion.

À un moment donné, un personnage racontait l'histoire d'un endroit où, en Côte d'Ivoire, j'avais passé une partie de ma vie.

C'était une bibliothèque, un bureau, une salle de réunion, un parloir. Des ombres se promenaient partout sur les murs qui encerclaient la pièce. Il y avait là si peu de lumière !

Puis, dans ce labyrinthe où j'avais un mal fou à me retrouver, j'ai aperçu, entre les lignes, les chemins des femmes innombrables que j'avais aimées pendant un jour ou plusieurs années.

Cher lecteur, les mots qui suivent racontent la vie d'un sexagénaire, moi, éditeur et humaniste, travaillant pour les plus pauvres, parmi les pauvres de la planète.

COMMENT RENCONTRER UN HOMME
QU'ON NE CONNAÎT PAS

Il avait envie de tenir sa langue et moi je l'obligeais à parler. J'étais une femme. Il était un homme. Tout nous séparait. Et le blanc et le noir qui nous collaient à la peau n'étaient pas faits pour nous rapprocher. Je lui arrachai les premiers mots, j'ignore par quel sortilège. Il aurait aimé garder le silence. J'avais sans doute un peu d'audace, non pas pour la séduction, mais pour le contact. Et lui ne se privait pas du plaisir de parler à une femme. Toutes les lois et toutes les frontières sont faites, de ce point de vue, pour les non-humains ou pour les divinités. Les humains suivent la nature, qui pourrait en douter ? Il suffit de mettre le nez dehors pour s'en convaincre. Chacun place ses mots à l'oreille du premier venu, afin que prospère la parole. C'est un pas essentiel sur le chemin de la lutte pour la vie. Quand deux inconnus, femme et homme, se croisent, cette pulsion de vie est multipliée par deux cent cinquante, l'expérience me l'a appris et je m'étonne que cette règle de vie soit toujours valable, partout dans le monde. À ce sujet, j'ignore s'il y a des différences culturelles, mais n'allons pas vite en besogne. La suite de mon récit pourra le prouver.

Quand nous avons pris place dans l'avion, j'avais pour voisin immédiat un personnage pas comme les autres. Nous avons parcouru un millier de kilomètres à vol d'oiseau et le voyage, entre Abidjan et Ouagadougou, a duré une heure dix. Il m'a parlé jusqu'à destination, comme si nos destins, désormais liés par des mots décousus, devaient se répondre en écho.

J'ignorais où mènent ces bribes de paroles que l'on échange dans un aéroport ou un avion, ces espaces de nulle part que l'on traverse à la hâte, la tête pleine d'angoisse ou de projets insolites qui ne prennent jamais en compte l'ultime escale, la mort. J'ignore encore à quelle altitude commence le premier mot de cette histoire tissée comme une toile d'araignée. Car les lignes de partage et les droits chemins sont bien aléatoires, surtout dans le ciel de nos vies. Les raccourcis ne disent pas la vérité. Et le bien et le mal ont tous les deux des têtes hybrides.

J'ai prêté l'oreille aux mots de l'homme tombé du ciel parmi la foule, j'ai fait le lien avec ma propre vie faite de mille hasards, là où je n'ai jamais pris rendez-vous...

Il marchait dans le hall, à pas lents.

À quoi rêvait-il à ce moment-là ? À l'aéroport Félix-Houphouët-Boigny, à Abidjan, un samedi de septembre, mois où la plupart des gens vivent sous tension à cause de la rentrée scolaire, je vis cet homme telle une ombre déambuler dans le hall. Je ne savais pas encore que je ne l'oublierais plus jamais. Maintenant, je revois toute la scène.

Deux hommes en uniforme l'accompagnaient.

Contre toute attente, les deux flics lui parlaient gentiment et lui souriaient. C'était une longue conversation comme s'ils étaient amis depuis toujours. Lorsqu'il prit

place parmi la foule dispersée dans la salle d'embarquement de l'aéroport flambant neuf ressemblant à celui d'une ville occidentale, cet aéroport reconstruit en pleine période de récession économique, je remarquai que la silhouette n'était pas celle d'un homme ordinaire. Un homme à la tête dure, je l'ai su peu après. Il était habillé d'un boubou brodé. Il pouvait se fondre dans le paysage alentour, n'eût été la peau blanche qui ne le quittait pas et le rendait visible. Il ne manquait point d'élégance, marchant comme un prince. J'imaginai qu'il se faisait peut-être reconduire à la frontière. Parfois, certains passagers n'hésitaient pas à se draper des couleurs nationales, pour témoigner de leur degré d'intégration sociale. Je vais sans doute vite en besogne. Car j'ai appris, il y a longtemps déjà, les méandres de la parole au long cours.

Cet homme, dont j'ignorais encore le nom, venait de s'asseoir parmi les passagers, en face de moi.

Ample et splendide comme une ombre, il ne rêvait pas. Il avait l'air de parler tout seul.

Tel que je le voyais, il était tout sauf un clandestin. Ici, cette catégorie d'humains n'existe pas, dit-on. Nous étions à l'aéroport international d'une mégapole très ouverte, hospitalière. Et lui, il devait être un de ces intellectuels prompts à s'acclimater partout où ils passent, renouvelant la carte du monde par la chaleur des mots, se contentant de brasser des idées, sans faire aucune action pour les changements souhaités, sans même ouvrir les yeux sur les choses réelles.

Pourtant, ce samedi-là, les faits se sont déroulés autrement. Car les scènes vécues entre deux frontières ne sont jamais linéaires et nous réservent, par moments, bien des

surprises. Les espaces transfrontaliers sont comme les intervalles. Ils n'arrêtent pas de nous sonder par énigmes et gardent leurs mystères jusqu'à ce que nous fassions l'effort d'avoir les pieds sur terre, là où nous sommes appelés à marcher tout seuls, sans l'aide de personne, comme dans la vie quotidienne, comme dans un désert.

Il monologuait et la foule le regardait, ébahie.

Je l'entends encore dire : « Les nègres n'iront jamais au paradis ! » L'écho de ces mots s'est incrusté au plus profond de mon être. Ces mots étaient pour moi, rien que pour moi, pour moi seule. Ils m'ont agressée corps et âme et je les ai apprivoisés. L'homme au boubou brodé, aux babouches élégantes, à la parole claire n'était point un Nègre. Il ne pouvait l'être, même par transmutation immédiate. Il fallait que je réfléchisse à ce cliché ; cette formule toute naturelle sans doute, dite en public. Et puis, personne n'avait envie, sur le moment, d'être ce *nègre* en question.

Et ce ras-le-bol ou cet aveu d'impuissance n'était peut-être qu'un cri de colère. Contre qui ? Je me le demande. Je me suis sentie happée par le mot *nègre*. Comment dire ? De longues minutes durant, le mot m'a habitée, accrochée. Profondément troublée, je cherchais à comprendre le sens de cette phrase. La conclusion qui s'imposa à mon imagination était simple. Cet homme expansif, qui semblait perdre la tête malgré ses airs de prince, devait travailler pour d'autres, comme *un nègre*, leur *rendre service*. Pour les plus faibles, les démunis, les sans-voix, et, paradoxalement, de connivence avec les plus forts, les puissants, celles et ceux qui ont la loi pour eux, pour eux seuls. Et l'argent. J'imaginai aussi qu'il devait être un des derniers merce-

naires des temps nouveaux capables de se pavaner au grand jour sous des airs de bouffon... J'ignorais tout de la justesse de mon imagination, moi qui partais à la chasse aux idées reçues, celles soulevant tant de passions. Et cette phrase où les mots *nègre* et *paradis* s'excluaient l'un et l'autre me revenait inlassablement, ne me quitterait plus jamais.

Les nègres n'iront jamais au paradis ! La négation absolue planait au bout de l'expression.

Ainsi, l'exclamation de l'homme inconnu m'a confortée à aller plus loin dans mon enquête sur les clichés qui ne font plus rire personne. Dans l'attente d'un avion improbable, j'avais ramassé, sans en mesurer toute l'importance, cette phrase clé à ma portée, capable d'ouvrir ma vie cousue de mille interférences, de me redonner la mémoire pas encore perdue, seulement en veilleuse. Je devais, dans un premier temps, trouver les mots adéquats pour la conversation, l'exercice le plus difficile entre deux inconnus séparés par le mur de la peau.

2

– Comme par hasard, nous sommes voisins. Vous me regardiez tout à l'heure comme si je tombais du ciel !

– Je vous regardais ? Oh, je m'en excuse, je ne l'ai pas fait exprès. D'ailleurs, je rêvais !

– Vous rêviez ? En pleine journée ?

– Disons-le comme ça, je pensais à une page de mon métier !

– Et que faites-vous dans la vie, si je ne suis pas indiscrete ?

– Je suis éditeur...

– Enchantée de vous rencontrer... quant à moi, je fais la chasse aux idées reçues !

Voilà comment notre conversation a commencé, comme on dit, sur des chapeaux de roues. Il devait me trouver bien envahissante quand j'ai pris place près de lui. Il n'y avait pas de siège réservé. J'avais le choix de m'asseoir où je voulais. Il m'intriguait depuis qu'il s'était annoncé, sans discrétion, avec des flics à ses côtés, ces *corps habillés* comme on les appelle ici, dans ce pays où les corps et les cœurs sont de plus en plus nus, en crise

qui perdure, pour cause de guerre, comme le disent les yeux habitués à l'opulence, au calcul du PIB, au salaire minimum garanti, au chômage payé, à la sécurité sociale prenant soin de la santé de chacun, modelant le corps en attendant le bonheur. Ici, les corps habillés ont le vent en poupe et ils sont loin d'avoir le pied marin... Que vient donc faire un passager ordinaire, dans un aéroport, avec des flics à ses côtés ? Je m'interrogeais. Et, parce que je ressemblais à la majorité des gens qui n'aiment pas les flics à cause de la brutalité de leurs gestes, à cause de leurs raisonnements carrés qui n'expliquent jamais aucune situation particulière, je me méfiais d'eux dès que je les voyais, partout, même dans un pays qui n'est pas le mien.

Ainsi, de la manière la plus naturelle qui soit, je lui volai les premiers mots sortis de son silence retrouvé après le monologue et le cri de guerre lancé en public, dans le hall. Il respira profondément. Il avait envie de vivre heureux. Et il me parla en gros de son métier, il oublia tous les détails. Je restais sur ma faim.

Car il suffit de placer une femme et un homme côte à côte en prenant soin d'éviter le face-à-face, qui peut donner, d'entrée de jeu, un autre résultat, un désastre d'une autre nature. Le côte à côte est une expérience palpitante qui ajoute un peu de piquant à l'imagination et dérange sans doute les neurones. Le sang a du mal à circuler normalement, le souffle devient plus pesant, comme si un objet inconnu s'était introduit, à l'improviste, dans la poitrine. C'est à ce moment-là que le taux d'intérêt grimpe à vue d'œil, en même temps que celui de l'adrénaline. Il s'agit d'ouvrir la bouche par peur de

vivre étouffé. Toute notre éducation, qui ressemble étrangement à une initiation dans la forêt sacrée des préceptes de la vie, consiste à maîtriser le premier réflexe du cri et du mot en lui préférant le geste ou le regard fuyant, la parole venant plus tard, beaucoup plus tard, comme l'argent...

En deux mots, l'homme me raconta qu'il était l'un de ces rares éditeurs indépendants en voie de prospérité. Car dans ce corps de métier, il y a beaucoup d'oiseaux migrateurs qui vont et viennent. Il y a ceux aux ailes de plomb qui ratent le premier envol et ceux qui ne passent pas le cap de l'hiver après la rentrée littéraire ; ils meurent dans l'œuf en même temps que les auteurs et les manuscrits qui ont du mal à survivre à la catastrophe. Il y a ceux qui visent le lointain horizon, comme Jonathan le goéland téméraire, toujours plus loin parce qu'un seul livre affine leurs ailes financières et qu'ils ne regrettent jamais d'avoir eu le sens du risque, le flair des affaires en affrontant les plus grands vents, la machine infernale mise en place par les multinationales du marché de l'édition. Ce système, en grande partie, prospère dans l'ombre, comme il me l'a soufflé à l'oreille, entre les mots.

L'homme me vendait donc ses ailes que je n'apercevais pas encore, il me vantait la résistance de sa peau et je me demandais dans quelle catégorie de vivants ou d'oiseaux rares je pourrais le classer. Un détail anodin qu'il laissa tomber au détour de la conversation m'autorisa à le situer au beau milieu du filet. Ce piège que je m'amusais à poser, tel un chasseur à l'affût de ses proies, pour capturer dans les marais ou en forêt toutes sortes d'animaux. En écoutant mon voisin, j'imaginai, déambulant dans le

champ de l'édition, les prédateurs, les oiseaux migrateurs, les reptiles, les caméléons, les moutons de Panurge... Mon esprit en éveil marqua une pause pour mieux saisir au bond la conversation qu'il venait de relancer dans les airs, comme une balle.

– Seules les littératures venant des pays pauvres m'intéressent !

– Des pays pauvres ?

– Disons ceux du Sud, selon l'expression consacrée par les critiques...

– Je vois. Vous vendez donc à Paris des livres exotiques, ceux qui permettent aux Occidentaux d'aller en vacances en restant assis à leurs bureaux, dans un train ou un métro et aux femmes dans leurs cuisines ! Peut-être bien des scènes d'amour inédites.

– Je ne m'aventure pas encore sur ce terrain-là. Mais je ne perds pas grand-chose en poursuivant cette piste. Il faut varier les produits, comme le veut la loi du marché. Je vais m'y atteler, il suffit de quelques petits moyens financiers à récolter...

Il coupa sa phrase. Il garda le silence un instant.

– Voyez-vous, mon métier me rattrape partout, même quand je prends l'avion pour aller voir des amis en Afrique. Pour tout vous dire, je commence à en avoir assez de ces manuscrits, parfois illisibles, qui me tombent dessus, à chaque saison, dans des endroits inattendus.

– Vous savez, vous ressemblez au bon Samaritain, du moins, c'est comme ça que les auteurs doivent vous percevoir. Vous apportez le bonheur sur un plateau, assis sur votre âne, chaque fois que vous levez le petit doigt. Vous transformez en trésor chaque objet que vous touchez. C'est

votre amour de l'Afrique qui se traduit de cette manière, n'est-ce pas ?

Il garda encore le silence puis finit par avouer, comme s'il sortait d'une profonde méditation sur le sens de la vie et sur les rapports, ambigus j'imagine, avec les autres cultures. Car publier en priorité des voix venant d'ailleurs, c'est toute une politique éditoriale, incompréhensible au premier abord. Il finit par trouver un mot, puis un autre plus juste pour me parler de sa passion.

– C'est Rousseau qui m'a embarqué dans ce voyage.

– Rousseau ?

– Oui, parce que j'aime les mythes et les histoires très lointaines. J'aime les Celtes, les Vikings et leurs bateaux inimitables, j'aime mes ancêtres les Gaulois et leurs combats légendaires dans la Gaule mythique. Mais qui les connaît vraiment hormis les spécialistes ? Les anecdotes, elles, passent à la postérité : l'usage du gui, quelques variations autour de la potion magique récupérées par la bande dessinée et le cinéma, voilà ce qui m'intéresse dans ma culture lointaine...

– Quel rapport avec Rousseau ?

– Certains vous diront qu'il nous a apporté une théorie de la liberté et de la démocratie, moi, je n'en suis pas si sûr. Il a développé en nous notre sens de la conquête... et notre amour des mythes !

C'est à ce moment-là que je me suis tournée vers lui, instinctivement.

Pour moi, Rousseau était une île dans la coquette ville de Genève, et un train (comme Voltaire), reliant, il y a longtemps déjà, Genève et Paris... Mais aussi un humain, trop humain, qui a eu du mal à gérer sa petite vie bien cachée, à

éduquer ses propres enfants pendant qu'il avait, à son chevet et à portée de main, un traité de l'éducation écrit par ses soins...

Je rêvais, je revenais de loin et j'arrivais, à l'instant, près des mots anodins de mon voisin.

– Qui ? Rousseau ? fis-je comme si je me réveillais d'un moment d'absence. Et, comme s'il avait entendu mes mots silencieux, il me questionna.

– Vous connaissez le personnage ?

– Qui ne le connaît pas ? Vous savez, nous aussi avons les tics et les tares des Français...

– Vous aimez bien les raccourcis, même si, ici bien plus qu'ailleurs, la colonisation a fait des ravages. Je devrais dire des lavages de cervelle...

Je le regardai sans mot dire.

– Excusez-moi de le dire de manière aussi abrupte. C'est sans doute par déformation professionnelle que je dis ça. J'aurais tellement aimé vous parler d'autre chose, mais je ne peux pas...

– Alors parlez-moi de votre vie, ça m'intéresserait ! dis-je, sans y penser vraiment.

Mon voisin me regarda un bref instant qui me sembla une éternité. Il se demandait sans doute s'il pouvait me parler et pourquoi il me parlerait. Je me disais qu'il n'y arriverait pas. Le silence était lourd et pesant. L'avion traversait une zone de turbulences et chacun avait attaché sa ceinture pour se rassurer qu'il ne tomberait pas dans un trou d'air en cas de chute imprévue. De longues minutes durant, les paroles furent rares. Chacun se rendait compte qu'il y avait une centaine de passagers embarqués dans cette aventure. Y avait-il un voisin sur qui je pourrais compter au cas où je perdrais connaissance ? Une voisine inconnue capable de garder mes derniers souhaits ? Avez-vous jamais fait attention à ces moments où, sans avoir vraiment peur de mourir, vous vous demandez s'il y aura un humain pour soutenir votre corps, pour l'empêcher de tomber dans le vide au dernier moment ?

J'étais cette voisine inattendue, femme inconnue que le destin avait désignée pour recueillir les dernières confidences et volontés d'un éditeur qui avait peur de mourir dans un avion, sur une route aérienne qu'il connaissait bien, où il

n'y avait aucun océan à traverser, mais où les dieux du ciel pouvaient réserver des minutes mouvementées à chaque humain découpant les nuages à vol d'oiseau. À ces moments-là, la brièveté du temps vécu se révélait intense, poussant les voyageurs à se confier des secrets qu'ils cachent, en temps ordinaire, dans un coffre-fort, comme un trésor.

L'homme eut le courage d'ouvrir la bouche et de déposer entre mes mains des biens qu'il possédait. Je devais conserver la saveur des mots dont l'auréole entourait les faits qu'il avait vécus, lui, éditeur à ses heures. Je me tus et je l'écoutai comme si je n'avais plus rien à dire.

Alors je sus que mon enquête avançait à grands pas. Mais j'ignorais totalement dans quel labyrinthe me conduiraient ces grains de mots enfilés comme des perles, dans cet espace réduit, dans un temps si court. Je vivais une situation imprévue. Quelque chose se passait dans la tête de l'homme. Peut-être se sentait-il réellement perdu. Les idées reçues disent qu'un inconnu ne parle jamais de sa propre vie si ce n'est pour se vanter auprès d'une future conquête. Et moi je déambulais dans cette forêt de mots qu'il me confiait, par des sentiers qui mènent en brousse, sans savoir si j'aboutirais un jour à la savane de la vérité...

* *

«Je suis né une deuxième fois à l'âge de vingt-deux ans, à Korhogo, dans le nord de la Côte d'Ivoire, dit-il. Cela vous surprend, n'est-ce pas ? Mais je sais que vous me comprenez, car vous pouvez imaginer, à cause de votre culture lointaine, qui ne peut disparaître comme ça, sur

un coup de baguette magique, ce que peut être un paysage initiatique. Et puis, Korhogo est l'une des plus belles régions du monde. Ce n'est pas parce que vous êtes là que je le dis, comme pour vous faire plaisir. Je le dis parce que c'est comme ça que j'ai vu ce paysage. C'est pour cela qu'aujourd'hui j'ai un peu mal au cœur. La guerre est passée et s'est installée par là. J'ai voulu y aller la semaine dernière, juste faire un tour, respirer l'air frais de là-bas, je n'ai pas pu. Il m'aurait fallu traverser je ne sais combien de frontières. Et je deviens nostalgique. Mais je ne perds pas l'espoir de revoir ce coin de paradis, ou du moins ce qu'il en reste... Ne me demandez pas pourquoi je suis né là-bas. J'y étais comme coopérant, comme on le disait à l'époque, au début des années soixante et longtemps après. Beaucoup de gens venaient en Afrique francophone, je ne sais dans le cadre de quelle coopération technique et culturelle. Dans l'enseignement, ce pays avait besoin de professeurs, disait-on. Moi, j'étais un jeune VSN, volontaire du service national, qui avait horreur du service militaire, alors, en échange, l'État français m'a envoyé en pleine brousse, pour partager mon savoir avec de jeunes Noirs, dans un pays qui avait acquis son indépendance, comme on disait, sans effusion de sang. Il y avait la paix dans ce pays et qui n'aurait pas rêvé vivre dans une jungle pacifique pour une année ou deux ?

Je ne sais même plus quel savoir j'avais à partager. J'avais eu mon bac quatre ans auparavant, fait l'université à Paris où je m'ennuyais à mourir. J'étais donc ravi de pouvoir enseigner les sciences naturelles à des élèves de la classe de sixième. Un collège avait ouvert ses portes à cinq kilomètres de la ville. Je suis arrivé à Korhogo comme par hasard.

Je n'avais pas choisi cette ville. J'aurais pu atterrir partout dans le pays, car de nombreux autres collèges étaient prêts à fonctionner, dans quelques villes moyennes, en septembre 1965. L'heure était, à ce moment-là, à la construction d'un pays décolonisé. Il y avait encore un minimum de volonté politique dans certains secteurs comme l'éducation, je ne dirais pas partout, loin de moi cette idée. J'étais donc parmi les pionniers venant ouvrir une classe dans un collège appelé à devenir un lycée. En effet, il devint un lycée bien connu qui porte encore, on ne sait pour combien de temps, ce nom illustre de *lycée Houphouët-Boigny* ! C'est dire que je n'avais pas été parachuté n'importe où. Le hasard avait choisi pour moi une voie inoubliable. Je ne connaissais pas grand-chose du pays sauf ses liens très étroits et peu connus avec la ville de La Rochelle. Comme je suis né par là, j'ai appris, je ne sais plus comment, qu'Arthur Verdier ainsi que ses deux collaborateurs, Amédée Brétignière et Marcel Treich-Laplène, sont partis de La Rochelle pour fonder la colonie de Côte d'Ivoire. Le premier avait installé un comptoir à Assinie autour des années 1888. Le deuxième s'était montré farouche négociant en café et cacao. Le troisième, au moment de la création officielle de la colonie, en 1893, avait dû affronter la résistance de Samori Touré, comme chacun sait, lequel, en conquérant hors pair, descendait vers le sud en ce temps-là. La France et l'Afrique s'affrontaient, sans le vouloir vraiment. Il fallait que la France occupe son territoire, un des carrés qui lui avaient été attribués à Berlin, en 1885. Elle n'avait nullement envie de le laisser aux Anglais menaçant à l'ouest et à l'est ! On connaît la suite. Samori fut capturé par les Français cinq ans plus tard, à Guélé-

mou, dans le Nord-Ouest, à la frontière de la Guinée et déporté au Gabon où il mourut en 1900. Et ce carré devint, au fil du temps, la colonie favorite, couvée et protégée, en Afrique de l'Ouest, une sorte de belvédère. Ce point culminant à partir duquel on peut avoir une vue imprenable, à mille lieues à la ronde.

Je connaissais des bribes de l'histoire du pays. Je me disais qu'en arrivant là-bas j'aurais le temps de faire un peu de tourisme, de suivre les traces de Verdier dans le Sud, de flâner dans le quartier bien connu de Treichville, qui est loin d'être français ! J'irais aussi vers Bondoukou, la ville aux trente-deux mosquées où Samori a laissé des traces de l'islam, et d'autres signes de son passage. Je n'ai rien pu faire de tout cela lors de mon premier voyage à Korhogo, parce que j'ai fini par me conduire comme un zouave !

Cela s'est passé il y a quarante ans et je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça...

C'est que je revois Sali, ce qu'elle aurait pu devenir aujourd'hui, une dame comme vous, élégante et raffinée, si je n'avais pas foutu sa vie en l'air ! Sa vie a pris un autre virage. Si vous voulez savoir le sens de mon attachement à l'Afrique, c'est d'abord l'histoire d'une femme, comme dans toute conquête, comme dans l'antichambre de toute guerre, vous devez savoir cela... Des pays s'embrasent ou s'adorent parce qu'il y a l'histoire d'une femme qui traîne là derrière, c'est connu. Des guerres civiles naissent autour du pétrole ou du cacao sans doute, c'est ça l'idée reçue et personne ne sait quelle histoire très personnelle se cache là-dessous. Qui aura l'audace de creuser ?

En 1965, Sali était à peine une petite jeune fille pour moi qui avait vingt-deux ans, elle en avait dix de moins. J'avais

passé un premier trimestre formidable parmi ces jeunes qui me faisaient partager leurs cultures. Ils avaient confiance en moi et j'ai fini par les trahir. Ils ont été mes premiers maîtres dans la brousse dont j'ignorais tout, aujourd'hui, je peux l'avouer. Ils ont été les premiers à me faire voyager vers leurs traditions si diverses, vers les odeurs, les paysages, les couleurs que je n'aurais jamais imaginés en restant en France. Ils venaient de tout le pays, ils arrivaient là, dans cette région que beaucoup d'entre eux ne connaissaient pas. C'était aussi une forme de découverte pour eux. Souvent, ils y vivaient, seuls, sans leurs parents, pendant toute l'année scolaire. Ceux qui avaient les moyens de se déplacer d'une ville à l'autre allaient chez eux à Noël et à Pâques, et pendant les grandes vacances où il pleuvait des cordes d'eau et où la nature se régénérait. Comment oublier ce climat ?

Ils habitaient donc chez des tuteurs, ces personnes prêtes à héberger des enfants et des adolescents venus dans la région pour continuer leurs études. Ils étaient logés, nourris, soignés, sans déboursier le moindre sou. Là, pour la première fois, j'eus une idée de ce que peut être la solidarité. Plus tard, cela devint, pour certains tuteurs, un fonds de commerce. Des chambres étaient à louer, chez l'habitant. L'argent est entré en ligne de compte, mais la vie, dans les cours communes, n'a pas beaucoup changé. Ces jeunes grandissaient donc ensemble, comme des frères et sœurs, dans des familles qui n'étaient pas forcément les leurs à l'origine, où il n'était pas rare d'entendre plusieurs langues parlées. Voilà comment d'autres liens de parenté, hormis ceux du sang, se créaient et résistaient au temps. Il n'y avait pas encore d'internat, cela arriva l'année

d'après. Et puis, il n'y avait pas assez de place pour tous. Et, de toute façon, la vie, pour les filles, était beaucoup plus rude. Parce que les hommes n'ont jamais été des saints, vous le savez bien. Elles étaient confiées à des inconnus ou à des amis, parfois à des membres de la famille et, une fois sur trois, l'irréparable se produisait. On les transformait en jouets pour adultes. Un bébé se présentait sans que l'on sache pourquoi ni comment.

Sali était l'une des rares filles de la classe. Il n'y en avait pas beaucoup dans le collège à cause des traditions plus contraignantes pour les femmes. Et j'ai gâché son avenir. Comment oublier cet événement qui ne peut pas me quitter ? Je lui ai fait un bébé ! Elle n'avait que douze ans. Chez moi, je n'aurais jamais osé. J'étais ailleurs, j'étais seul, je ne sais plus ce qui m'a pris. Peut-être avais-je rencontré une poupée noire sur mon chemin. Ma vie en a été marquée pour de bon. Voilà comment je suis né une deuxième fois, parce que je n'ai pas été capable de me conduire en homme responsable. Sali n'a pas passé les examens de fin d'année. Elle est partie de la ville. Bien plus tard, j'ai eu des nouvelles de l'enfant, le mien. Mais il était tard, trop tard, comment aurais-je osé me présenter pour la reconnaître ? C'était une fille. L'affaire était trop compliquée, je n'ai nullement été poursuivi mais je ne tenais pas à être charcuté par ses parents, car des criminels comme moi, il y en a beaucoup en liberté... »

* *
*

L'homme jeta un coup d'œil à travers le hublot comme si les nuages qui commençaient à se faire rares commente-

raient les mots graves qu'il venait de me confier. Aucun nuage ne réagit, chacun d'eux continuait, en silence, de dessiner ses propres moutons dans le ciel clair de l'après-midi. Il en fut tellement malheureux qu'il se tourna vers moi. Je voyais ses yeux sombres pour la deuxième fois. Il évitait de me regarder. Il n'avait pas fini de me parler.

« Le paysage ressemblait à une mer inconnue où j'avais envie de me perdre, chaque fois que j'avais un peu de temps pour moi. J'avais d'abord acheté une moto qui me permettait d'aller en ville, trois ou quatre fois par semaine. Je faisais le tour des quartiers, sans but précis. Les lieux de culte me fascinaient car dans cette petite ville, il y avait des mosquées, des églises protestante et catholique, il y avait aussi un bois sacré, haut lieu d'initiation où les adolescents et les jeunes adultes devaient apprendre, de longues années durant, les arts et techniques, mais aussi le vivre ensemble et le code de l'honneur. On y enseignait, semble-t-il, l'art de donner sa parole et celui de ne jamais avoir honte devant quiconque, ami ou ennemi, parce que chacun devait avoir une idée de la honte. J'ai mis du temps, de très longs mois, à attendre de mon gardien et jardinier deux mots au sujet du bois sacré. Il n'osait pas. Il me disait qu'il n'était pas un initié et qu'il n'avait pas le droit de parler de ce dont il ne savait rien.

Parfois, il me servait de guide dans la ville et dans les environs. Les premiers mois, il me fit découvrir les tisse-

rands, ceux de Téguééré, de Waraniéné et de Fakaha. Ces artistes au talent fou qui fabriquent les fameuses toiles dites de Korhogo. À cette époque-là, leur savoir-faire n'était pas encore devenu commercial comme il l'est aujourd'hui... Le métier à tisser traditionnel n'était point une machine à fabriquer du tissu de coton et des dessins à l'encre de sorgho, c'était toute une vision du monde... Je fis connaissance avec les cultivateurs d'igname, de patate douce et de maïs ; je rencontrai des femmes sur leurs lopins de terre, les pieds trempés dans la vase, près des cultures maraîchères dont elles prenaient grand soin. Et puis, un beau jour, mon guide et jardinier m'accompagna près de la montagne où habitaient d'autres Blancs, non français, installés là depuis des lustres. C'étaient des Hollandais et des Américains venus apporter la parole évangélique ou un savoir-faire pratique. Il y avait là aussi, sur la piste menant à Téguééré, petit village paisible au pied du mont Korhogo, un orphelinat tenu par deux religieuses non françaises. Depuis ce jour, j'ai compris que les Hollandais n'ont pas notre éloquence et notre arrogance face aux Noirs, mais ils savent ce qu'ils veulent, ils sont loin d'être naïfs. Les Américains sont plus persuasifs sur d'autres plans. Plus prompts à mettre la main à la pâte, à dormir à la belle étoile, avec hyènes, serpents et toutes sortes de bestioles que nous craignons comme la peste. Ils s'adaptent. En juillet et août, ils ramassent les chenilles du karité, les font sécher, savent les cuisiner et, comme les habitants de la région, les trouvent succulentes. Ensuite, ils vivent au quotidien la culture des autres jusqu'à ce qu'ils entrevoient l'objet recherché. On leur doit, aujourd'hui encore, le répertoire le plus complet existant sur les langues de Côte d'Ivoire ! Qui l'eût cru ?

Pourtant, ils n'ont pas été des colons dans ces régions-là. Américains et Hollandais réussissent donc, sur le terrain, à soulever des montagnes avec peu de moyens sans jamais parler de l'aide qu'ils accordent au développement des pays dits pauvres. Depuis quelques années, les Allemands suivent leurs traces...

Et cette région, à l'époque, n'était pas pauvre pour un sou.

La première richesse que j'ai croisée, vous vous en doutez, ce sont mes jeunes élèves. Ils étaient vifs et intelligents. Ils écrivaient la langue française comme on ne l'écrivait plus en France, en tenant compte de l'orthographe et de la grammaire. Cela m'a frappé quand j'ai lu les premiers devoirs. Les choses se sont dégradées à une vitesse folle quelques années plus tard quand la France et le Canada ont vendu à ce pays en pleine prospérité des centaines de postes de télévision avec des programmes scolaires concotés à la clé, pour les classes primaires. Assis devant la télé aux heures de cours, pendant que les instituteurs étaient dehors, dans un bar ou n'importe où, les enfants parlaient le français, ils s'exprimaient sans retenue, mais ils oubliaient tout de l'écriture. C'est de cette manière-là qu'une génération entière perdit la correction de la langue française, sans pour autant conserver la langue de leurs grands-parents. Aujourd'hui, je ne crois pas que la situation soit meilleure...

Je reste donc nostalgique de ces années fastes pendant lesquelles, cependant, la correction du français se faisait au détriment du sénoufo, du dioula, du baoulé, du bété, de toutes les autres langues, non figées, perméables aux mots

étrangers. Auprès de mes élèves, j'ai appris quelques mots de leurs parlers multiples, les noms des oiseaux, des animaux et des plantes et toute la mythologie autour du calao, l'oiseau majestueux.

La deuxième année, parce que j'étais plus triste à cause du départ de Sali qui avait quitté la classe par ma faute, je ne parlais pas beaucoup, je vivais hors de la petite communauté des coopérants qui avaient leurs loisirs et fêtes d'expatriés. Je réduisis au strict minimum mes sorties en ville. J'allais près de la montagne, j'allais dans la brousse, j'aimais humer l'air frais, les samedis et dimanches, sous les karités et les nérés qui avaient ces senteurs que j'apprenais à connaître. Parfois, j'achetais du miel chez les paysans qui en récoltaient beaucoup grâce aux fleurs de ces arbres miracles, panacée pour ceux qui n'avaient pas beaucoup d'argent. J'étais devenu un sauvage sans le vouloir vraiment, sans doute par nécessité. Je faisais attention à moi. Heureusement, je repris l'avion à la fin de la deuxième année. J'avais l'impression d'être devenu plus sentimental. Un ressort s'était brisé en moi. Je ne pouvais pas le réparer. Je suis rentré à La Rochelle le cœur en lambeaux. Et mes vacances furent plus monotones que d'habitude. Alors, pour retrouver un peu de joie et me réconcilier avec moi-même, je me jetai dans un ordre religieux comme on se jette dans la tempête afin que seuls la houle et les grands vents emportent mon corps las et mon esprit blasé vers des horizons incertains... »

« Je passe sur tous les détails. Mes parents n'y ont vu que du feu quand je leur ai annoncé que j'avais rencontré la foi en Afrique et que je voulais, désormais, consacrer ma vie à Dieu. Mon père, ancien résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, a pensé que je trahissais son idéal de liberté. Il n'avait jamais été un catholique pratiquant et son passage au parti communiste pendant la quatrième République lui avait appris à se méfier des croyances religieuses. Ma mère se contentait d'aller à la messe à Noël et à Pâques, elle pensait que c'était bien suffisant car il fallait laisser Dieu tranquille dans son ciel, si loin des humains, et éviter, tous les dimanches, d'invoquer son nom pour le moindre malheur. D'ailleurs, elle trouvait qu'on le remerciait très rarement, on ne lui faisait pas d'offrandes mais des demandes. Avec Dieu, c'était aussi la loi du marché. Je crois qu'elle n'avait pas tort. Moi qui suis passé par là, je veux bien croire à cette idée, avec, bien sûr, le recul nécessaire, l'expérience et le poids des années. À cette époque-là, il ne me serait jamais venu à l'esprit de penser une chose pareille. À mes yeux, ma mère n'était pas sur la bonne voie, celle de la foi.

À mon retour de Côte d'Ivoire, j'étais donc devenu plus taciturne que jamais et personne ne faisait l'effort de me comprendre. J'étais décidé à ne livrer nulle part, même pas au cours d'une confession, le secret pour lequel je quittais la vie profane pour une autre plus spirituelle. Il me pesait si lourd, cet acte que je n'osais plus qualifier tellement il me paraissait invraisemblable ! L'image de Sali devenait très floue dans ma mémoire. Je me demandais si je l'aimais et comment cela était-il arrivé. Parfois, je me disais qu'elle s'était jetée à mon cou. Et puis non. Peut-être m'avait-elle envoûté ? J'écartais, d'emblée, cette hypothèse. J'avais toute ma tête, pas très belle je l'avoue. Mais à l'époque, j'étais fier de moi, j'aimais mon corps tel qu'il était... Je revois encore le visage de la fille. Elle était innocente. Je lui ai volé sa fraîcheur et son sourire et son insouciance. Imaginez l'état d'esprit dans lequel je vivais. Et le temps ne m'a pas réconcilié avec l'image négative que j'ai de moi-même depuis quarante ans ! Je ne sais pas si je me relèverai un jour. En fait, je cherche à laver cette faute, irréparable je le sais. Laver, c'est bien ça le mot. Mais quel officiant pourra recueillir la goutte d'eau répandue sur le sol, comme on le dit chez vous ? Impossible. La terre n'absorbe pas l'eau destinée à purifier ce genre de malheur. Car il s'agit du péché qui me hante nuit et jour, la goutte d'eau se transformera en une source profonde où me noyer une seconde fois. En ces matières, le chemin de la réparation, même symbolique, n'existe pas.

Toutes les démarches que j'entreprenais étaient vouées à l'échec. Elles paraissaient bien dérisoires. La fille s'était séparée de moi à jamais et, pourtant, l'enfant restait le lien vivant. Je me disais que, dans ces cultures à peine

entrevues, un enfant est le bienvenu, toujours un don divin. Mais son avenir incertain, dans une vie si rude pour les femmes, me tracassait et je n'y pouvais rien !

Ma conscience était en miettes. J'avais à recoller les morceaux de mon corps en bouillie. Il n'y avait aucune voie possible pour aider la fille et son enfant, le mien, à se refaire une vie, une santé, une place. L'argent n'aurait pas servi à grand-chose. Les parents de Sali avaient le sens de l'honneur et de la dignité. J'étais très mal parti. Et me jeter dans des études ardues auprès de savants jésuites n'était qu'un pis-aller pour moi qui aimais le grand air et la nature. Rien, en ce bas monde, même pas le sentiment de l'infinie bonté de Dieu capable de me pardonner, ne me redonna la joie de vivre. Et, toutes les nuits, je faisais des cauchemars. Peu à peu, mon esprit se calma, en apparence seulement... »

* *
* *

Mon voisin planait au sommet de sa propre parole. Nous étions sortis de la zone de turbulences. On annonçait déjà la descente de l'avion. Il se tut et me sourit comme si le fait de me parler de sa vie nous avait, soudain, rapprochés. Il ne se rappelait plus que nous nous étions croisés ailleurs, quand j'étais encore au lycée. À l'époque, il était devenu prêtre, était revenu en Côte d'Ivoire, à Yop City, dans la banlieue d'Abidjan. Une fois par semaine, il arrivait au lycée Sainte-Marie de Cocody pour l'enseignement religieux. Toutes les filles du lycée le connaissaient. Il était jovial, trouvait une réponse à toutes les questions que nous nous posions. Et le cours d'instruction religieuse du mardi

après-midi était très animé. Il se sentait à l'aise parmi nous. Parfois, il avait l'air triste et nous avions un mal fou à lui arracher le moindre sourire.

Aujourd'hui, il s'est présenté à moi comme éditeur. Pourtant, c'est l'homme que j'ai rencontré, pas un titre commun, anonyme, pas le représentant d'un métier. L'homme a pris le risque de me parler comme si je lui inspirais confiance. Un homme brisé par un terrible secret dont il porte les éclats comme une croix. Je n'en reviens pas. J'ai failli ne pas y croire. Il me faut encore douter de sa parole. Je n'avais jamais fait le lien entre La Perche du lac, le nom de la maison d'édition, et l'éditeur, qui, pour moi, n'était autre que l'abbé Amédée-Jonas. En fait, il ne m'a pas parlé de sa profession, il ne m'a pas donné son nom. Il me laissait dans le brouillard, avec mes questions sans réponse. Il m'a confié la clé du coffre-fort de sa vie, je ne sais quoi en faire. Ce sont des mots lourds à porter. Il me faudra les oublier bien vite. Et pourtant, par curiosité, j'avais envie d'en savoir plus.

Je remarquai qu'il avait posé à côté de lui, sur le troisième siège resté vacant, un cahier à couverture cartonnée, celui où il prenait des notes au moment où je me suis assise près de lui. Le cahier avait glissé, était tombé sous le siège quand il me parlait, absent ou presque, possédé par ses propres mots.

L'avion allait atterrir. Les passagers attachaient leur ceinture. Une hôtesse de l'air récitait une phrase rituelle. Pour lui, c'était le moment de tester la confiance qu'il pouvait m'accorder :

– Ça sert à quoi de lutter contre les idées reçues ? C'est un métier, ça ?

– C'est comme l'édition. On ne sait jamais si on est utile ou pas, si on est utile à quelque chose. On ne sait pas si on s'enrichit, à moins d'être parmi ceux qui prennent des risques...

– À moins que vous ne soyez une espionne à la solde de quelque pouvoir...

– C'est très aimable de votre part. J'en suis très flattée et je m'en souviendrai !

– Sérieusement, que faites-vous dans la vie ?

– Et vous, vous ne m'avez pas parlé de votre passion, l'édition. Car j'aurais aimé en savoir un peu plus sur votre passage de l'Église à l'édition. Vous me direz que le chemin est bien court puisque, de part et d'autre, l'écriture est sacrée...

– Ne vous en faites pas. Ce n'est que partie remise. La prochaine fois qu'on se croise, je vous parle de mon métier...

– Je ne sais même pas comment vous vous appelez.

– Ça n'a pas beaucoup d'importance. J'aurais aimé que vous ne sachiez jamais qui je suis. Mais vous savez où je suis et où me trouver...

– Oui, je me souviendrai de vous !

LE NÉGRIER PACIFIQUE
OU LES MÉMOIRES D'AMÉDÉE-JONAS

Je ne sais par quel mot commencer ce conte, lecteur. Je n'ai aucune idée de l'ambiance dans laquelle je suis né. Je ne me rappelle rien. Les premières années de ma vie ressemblent à un ciel sans nuages.

Je fus un enfant heureux, sans histoire. Ma mère m'adorait parce que j'étais son fils unique. Elle me couvait, cela m'a sans doute empêché de voir le monde de mes propres yeux pendant longtemps. Dans l'appartement où nous habitions à La Rochelle, au dernier étage d'un vieil immeuble, je me souviens d'avoir eu souvent très froid l'hiver. J'aimais, les soirs, rôder autour de la cheminée pour me réchauffer les mains et les pieds qui avaient tendance à s'engourdir. J'avais douze ans et j'avais peur des filles, je les croisais dans la rue ou à l'école. Elles ne m'intéressaient pas, me laissaient à ma solitude de garçon timide et taciturne car ma mère était la seule femme capable de me rassurer. Un de ces jours, fasciné par les flammes qui montaient et redescendaient sans raison, projetant des ombres dansantes sur les murs, j'imaginai l'enfer comme un lieu où il ne fait jamais froid. Cette image

marqua mon esprit. Et, chaque fois que je passais près de la cheminée, je me disais que les flammes de l'enfer n'étaient pas bien méchantes, comme je l'avais appris. Elles me réchauffaient le corps et le cœur avant que je ne me traîne vers le lit qui avait besoin, lui aussi, de cette chaleur que je lui apportais par la présence de mon corps.

C'est à cet âge-là que je commençai à me souvenir d'un rêve que je faisais souvent, dans lequel j'étais le héros qui découpait les flammes en menus morceaux jusqu'à ce qu'elles retombent en braises et en cendres. Je pris l'habitude de m'approcher de la cheminée, je tendais les deux mains et j'essayais de capturer les flammes. Elles me glissaient entre les doigts. Elles se transformaient en eau ou en air. C'était un jeu mais cela me laissait une drôle d'impression. Ainsi je sus, tout en jouant, que je ne pouvais pas tout prendre et tout avoir de mes propres mains. Il y avait des choses comme les flammes, pourtant si rassurantes, que je ne pourrais jamais garder pour moi seul. Cela me rendait triste.

Un jour, un événement que je n'oublie pas encore, que je n'oublierai peut-être jamais se produisit au moment où je m'y attendais le moins. J'étais à la campagne avec ma mère. Un matin, elle décida d'aller voir ma grand-mère qui habitait quelques maisons plus loin. Il suffisait de traverser la rue principale pour y arriver. Cette rue, c'était la rue du Sabre. Depuis ce jour, j'ai retenu le nom de la rue où tout pouvait arriver, la rue à traverser avec la tête sur les épaules au risque d'y perdre en plein jour une partie de son corps.

Ma mère avait un petit chien dont elle ne se séparait jamais. Je me rappelle que c'est là, à la rue du Sabre, entre midi et deux heures, qu'il eut la patte broyée par une

voiture. Le vétérinaire appelé à la rescousse fut impuissant à lui rendre la patte et la vie. Ma mère perdit son chien, il se volatilisa au ciel ou en enfer. Elle en fut marquée pour de bon. Et, chaque fois que je traversais la rue du Sabre, je pensais à la mort qui guettait chaque pas d'humain ou de bête traînant par là. Je l'imaginais, la mort, comme un personnage sans cœur. Un paysan récoltant des céréales avec une faux, un pêcheur à la ligne étouffant une truite au bout de l'hameçon. Les céréales n'avaient plus de vie, le poisson ne respirait plus. Ils étaient bons pour la casserole. Parfois, la mort était provoquée par un extraterrestre sans forme, sans couleur, invisible à mes yeux. Personne ne la voyait, et pourquoi portait-elle ce nom-là qui ne ressemblait à aucun autre ?

Elle était toujours là où on ne l'attendait pas. Près d'un malade, sur le chemin de l'accident, elle s'enfuyait et laissait les corps raides, sans souffle. Ces sombres rêveries hantaient mon imagination depuis que le chien de ma mère avait été écrasé vivant. Elles côtoyaient les ombres sur les murs de ma chambre et les flammes qui dansaient dans la cheminée. Je n'arrivais pas à les emprisonner dans le filet de mes mains. À mes yeux, mes songes et cauchemars appartenaient au même monde que cet être invisible qu'on appelle la mort : cette dame qui accroche sur la voûte céleste la vie d'un homme, d'une bête, d'un poisson. Mes nuits étaient donc mouvementées, peuplées de peurs. Je finis par croire à cette vision floue et menaçante de la réalité. J'étais peut-être déjà mort avant l'âge. Je vivais en enfer. Cela m'inquiéta jusqu'au jour où les livres me donnèrent une autre version des faits et m'ouvrirent la voie vers d'autres cultures. Les livres me firent passer des rêves flous

aux histoires racontées. C'est de cette manière-là que je fis mon entrée, comme personnage vivant, dans les récits de voyages que je lisais.

À treize ans, je commençai à me passionner pour l'Afrique, ce continent si lointain, où l'aventure était permise, le rêve enchanté et les forêts impénétrables. Je me disais que la mort devait souffrir, braver mille difficultés, avant qu'elle puisse me retrouver là-bas où j'irais quand je serais grand. Je lus les aventures de quelques explorateurs : René Caillé, Savorgnan de Brazza, Faïdherbe. Plus tard, cette liste s'allongea dans ma mémoire. Des Rochelais étaient partis pour l'Afrique au dix-neuvième siècle. Je rêvais de suivre leurs traces. Je crois avoir tenu parole. J'ai emprunté d'autres sentiers bien tortueux. L'amour des plantes m'a guidé sur ce chemin qui, par trois fois, m'a conduit en Côte d'Ivoire. Là, j'ai croisé d'autres cultures fort éloignées de la mienne. J'ai appris aussi les rouages et les ficelles de mon métier d'éditeur, en travaillant au service des pouvoirs locaux. Dans un ministère, j'étais, malgré la peau blanche que j'ai reçue en partage, un nègre intelligent, concevant, organisant, planifiant toutes les tâches jusqu'au moindre détail. J'étais devenu la voix du ministre, sa conscience, sa main, sa chemise. J'étais sa quinte de toux. J'étais sa canne et son verre de bière pendant les cocktails. J'écoutais aux portes, je prenais note entre deux conversations. J'apprenais vite et bien. J'étais un nègre parfait, béni des dieux. Moi, Amédée. C'est de cette époque que date mon surnom de Dieu. Ça faisait bien, ça faisait classe. Tout le monde respectait Dieu, le nègre du ministre. J'appris surtout toutes les ficelles du négoce ou comment devenir riche en mettant les autres à son service.

Comment paraître généreux en profitant au maximum des ressources inexploitées des plus pauvres. Ceux qui donnent tout avec le cœur en pensant qu'ils le font pour Dieu, celui des chrétiens, des musulmans, ou tout autre Dieu dont j'ignore l'existence. Moi, Dieu en personne, j'oubliais que j'étais d'abord Amédée-Jonas, un humain toujours menacé par la mort. Celle-ci avait le pouvoir de se métamorphoser en caméléon, je l'ai su lors de mes voyages en pleine brousse. Jonas était toujours menacé par un requin ou une baleine, comme disait ma mère, pour me consoler de mes innombrables cauchemars. Elle croyait que, devenu adulte, je les avais encore.

Mais j'étais un homme aguerri, initié à toute sorte de combat, en Afrique, en Europe, dans toutes les jungles du monde. À un moment donné de mon itinéraire, je suis passé de la vie de nègre à celle d'éditeur. J'ai appris à travailler comme un nègre, cela m'a porté chance, je ne m'en plains pas. Ce n'est donc pas étonnant que je conduise ma maison d'édition comme la boutique d'un village de brousse. Que personne, au seuil de ma maison située en plein cœur de Paris, ne s'y trompe. Chacun prendra le temps de lire l'enseigne lumineuse qui éclaire la vitrine, de jour comme de nuit : *Que nul n'entre ici s'il n'est architecte*. Je ne traite pas avec des va-nu-pieds, des clochards, des gens perdus pour la vie. Je cherche comme partenaires ceux qui savent calculer, construire, profiter de la vie, suivre le chemin de leurs propres intérêts sans jamais, bien entendu, le faire exprès. Faire croire à la bonté du geste et de l'acte, c'est ma devise...

Je possède donc toutes les ficelles du négoce. Je visionne régulièrement toutes les cartes des relations Nord-Sud. Je

rumine à longueur d'année les théories de la décolonisation, de la FrançAfrique, de la postcolonie, de la globalisation, de l'environnement, de la traite des Nègres, de l'esclavage contemporain... Voilà pourquoi je reste digne et très fier de moi. Dans le monde de l'édition en langue française, je suis un humaniste, un puits de science, un homme au grand cœur. Je ne cesse de le prouver.

Je t'ai raconté en diagonale le conte de ma vie, lecteur. Maintenant, tu dois pouvoir aller plus loin, entendre d'autres mots, les faire asseoir dans ta cour, leur offrir le verre de l'amitié, comme fait le voyageur avec son hôte, à chaque escale en pays étranger.

Je te prie d'écouter quelques détails de cette vie. Ainsi, tu iras plus loin, sans encombre. Peut-être jusque sur les rives du paradis, je te souhaite bon vent.

2

C'est ici que commence mon histoire. Point de départ auquel je ne m'attendais guère, surprise de taille dans ma vie d'éditeur pas comme les autres.

Pómmou, les choses ou les affaires, traduction très rapide, littérale, que je vais affiner au fil du temps ; le premier *o* est brisé, cassé, comme le *o* de pomme et il porte un accent tonique et bref. Dans ces langues à tons, il faut savoir où mettre l'accent. Sinon les mots n'ont plus de sens. Le mot *pómmou* dit bien qu'il s'agit d'un pluriel (*mou*, marque indélébile du pluriel dans ce cas précis, dans cette langue incomparable que je n'ai pas vraiment rencontrée, ni apprise, mais entendue, cette langue qui se meurt là-bas, quelque part dans la *brousse* faute de locuteurs), les *pómmou* ne sont point des *pommes* par adaptation d'un mot français dans une langue locale inconnue. Ce ne sont point des fruits, ni des choses qui se mangent, ni de la viande à consommer, ni huile, ni graisse, ni sucre. Ils ne donnent ni cholestérol, ni diabète, maladies de gens mal nourris parce que la vie ne leur fait pas de cadeau, parce qu'ils n'ont pas le choix, jetés qu'ils sont dans toutes les marges de manœuvre du monde

conduit par des savants et des marchands ; ou, au contraire, maladies de ceux qui croulent sous le poids de la Civilisation, mot qui me flanque le tournis quand j'y pense, parce qu'il se croit tout permis...

Pómmou, cela peut se traduire aussi par fétiche. Mot controversé je le sais. Les *pómmou* peuvent te sauver, ô lecteur, si tu en prends conscience, de cet état de Civilisation, ta seconde nature, ton état d'âme. Et ils sont en train de me sauver, puisque, grâce à eux, je vais bientôt prendre ma retraite.

Il faut être un peu poète pour avoir une idée de ces choses ou êtres invisibles. Je les ai rencontrés je ne sais plus comment. Je vais pouvoir t'en parler, s'ils m'en donnent le loisir. Excuse-moi de te les présenter comme ça, au pied levé, au moment où je me sens complètement subjugué par eux...

Les *pómmou* ne font ni grossir ni maigrir ; ils te prennent en otage, te cuisinent et te parlent ta vie durant, c'est tout.

Je ne peux plus leur échapper, cela se voit ; je marche avec eux, comme eux, je ris de leur rire indolore et resplendissant, ce rire qui te donne un coup de fouet quand le stress matinal te gagne au saut du lit. Alors tu ris, sans raison, habité par des *pómmou*, des choses, des bêtes, peut-être tes propres affaires, des sans-nom qu'il faut apprendre à connaître, à comprendre.

Mais je pleure aussi de leurs pleurs sinistres et inénarrables. C'est à ce moment-là que les *pómmou* se présentent à moi sous la forme de maux. Et de mots vivants, vois-tu ?

Pendant de très longues années, j'ai voulu les sauver de leur propre torpeur. Peine perdue. Les *pómmou* sont des êtres très résistants, envahisseurs venus de nulle part ou

assaillants comme on le dit là-bas, autour de la Perle des lagunes, ville en guerre que je connais si bien.

Maintenant, je ne peux faire le moindre geste sans leur permission, sans leur respiration.

Car tu peux me croire toi, lecteur qui ne manque pas de curiosité, ces choses ou ces bêtes me hantent, me mènent la vie dure à chaque instant. Un beau jour, n'en pouvant plus, exténué par leurs sautes d'humeur, je déballai une partie de mes tourments près des oreilles intriguées d'un auteur qui passait par là, dans ma boutique. Il m'a conseillé de voir un savant en toute science humaine, un médecin de l'âme qu'il avait déjà rencontré, dans le dix-huitième arrondissement de Paris, là où des marabouts africains tiennent aussi boutique et s'enrichissent à vue d'œil... Des amis ont pensé, me voyant de plus en plus bizarre, que je devrais voir un exorciste. J'ai préféré la science du savant. Le résultat se passe de tout commentaire.

Tu vois ce que je veux dire, lecteur. Ce jour-là, quand j'ai franchi le pas du cabinet de consultation, le locataire était absent. Il y avait un calme plat. Je me suis assis dans la salle d'attente. Mais je n'étais pas seul. Des mots me parlaient, m'habitaient. Je n'arrivais pas à distinguer leur forme, leur matière, leur couleur, leur manière d'être. J'étais comme possédé mais je croyais avoir toute ma tête ; j'avais besoin qu'un savant très sûr de sa science me le confirme. Au bout de quelques minutes, un homme bronzé, aux cheveux hirsutes hérissés en colline du front jusqu'au milieu du crâne puis descendant en prairie coupée sur la nuque à la Carl Lewis, fit son entrée dans ce long couloir, en chantonnant. Je ne me trompais pas. J'étais bien arrivé à bon port, dans un paysage pas comme les autres.

J'allais sans doute m'étendre sur un divan bienfaisant et faire ample connaissance avec mes maux préférés qui ne me quittaient plus.

Manque de pot, l'homme savant posa sur mon corps blême son regard de fauve royal. Et je me demandai si j'avais encore besoin d'apprendre autre chose sur la faune et la flore qu'il gouvernait. Je connaissais ce monde, par des milliers de livres qui me passaient entre les mains. J'ai appris, par tradition orale, les méfaits des mots dits sur un divan. Quelqu'un vint à la rescousse. Un être invisible me piqua derrière l'oreille droite. C'était un signal. Alors je me méfiai, à la seconde près, de toute la science réunie, avançant allègrement à ma rencontre. Tu souris, lecteur, je vois bien, mais tu peux en juger par toi-même.

Après les salutations d'usage qu'il se donna le droit de prendre en note parce qu'il devait les déchiffrer plus tard afin d'analyser mon état de dépression, il dit, sans y penser :

– Ces choses qui vous habitent, ces mots déambulant sous votre peau, ce sont sans doute des acariens ! Vous savez, ces petites bêtes invisibles campent partout, même sous l'oreiller, dans notre sommeil. Il n'y a rien qui doive vous alarmer outre mesure. Vous êtes en pleine forme. Allez, rassurez-vous, moi aussi je vis avec mes acariens. Et, croyez-moi, c'est toute une colonie que j'ai adoptée. Ils ne me font aucun mal. Au contraire, ils m'aident à faire mon boulot comme il faut...

Que répondre à un savant si sûr de sa science ? En quelques minutes, il avait analysé mon cas. Il avait conclu par un exemple concret : lui-même.

Il avait le regard toujours posé sur moi, mais je savais qu'il avait peur de me regarder vraiment. Pour couper

court à son embarras et gommer ce moment de silence entre nos mots qui n'arrivaient pas à se rencontrer, je rassemblai mon courage autour de mes acariens qui m'écoutaient attentivement et dis au savant :

– Je vous remercie de votre accueil chaleureux. Mes acariens apprécient la justesse de vos mots à leur endroit. Je vais devoir leur raconter ma propre histoire, pour les calmer. Ils s'agitent parce qu'ils ont besoin, eux aussi, d'un peu de bonheur. Je vais leur en donner...

Je me suis levé après avoir réglé, comme il se doit, la séance de thérapie et, sous la conduite d'une flopée d'êtres bien vivants qu'un savant venait de nommer acariens pour me faire plaisir, je tournai le dos au cabinet de consultation. Je venais de rencontrer un psychiatre, en vrai, pas en idée. Je m'en souviendrai toujours...

Tout se passa comme si je retrouvais la liberté. Je déambulais sous les arbres, en pleine rue, comme un gamin. Puis je revins dans ma boutique. Depuis ce jour, je décidai d'écrire mes mémoires. Car la mort me traquait déjà, tous les signes cliniques se présentaient à moi dans mes rêves ou en pleine journée. Je me murais dans un monde incompréhensible pour les autres. Mes affaires me prenaient tout mon temps, m'éreintaient. Il fallait que je remonte jusqu'à mon point de chute.

Je vais arrêter là ma vie d'éditeur qui m'épuise, prendre une retraite bien méritée, la présence des acariens qui me harcèlent en témoigne. À La Rochelle et à Nantes, dans ces villes où il y a eu des négriers, on sait comment la fortune a prospéré, comment ce commerce, cette *traite des nègres*, a rapporté gros. Je revois ces belles maisons qui ne diront jamais l'essentiel de leur propre histoire. Elles cacheront dans les pierres les malheurs sur lesquels elles ont vu le jour. Moi, je n'aurai rien à cacher de ma vie d'éditeur, même si l'idée me hante d'être devenu un négrier pacifique. Seulement, personne ne me croira, si, entre ces lignes, je laisse échapper quelques grains de vérité. Les acariens qui m'obsèdent sont ma conscience et j'ai tout intérêt à leur obéir. J'écris les premiers mots de mes mémoires sous leur contrôle, avec leur bénédiction.

Car ma vie est un puzzle incompréhensible aux yeux des autres.

Parmi les échelles, les étagères, la paperasse, les ordinateurs, les factures et les milliers de coups de fil, ma boutique ou mon lieu de travail ressemblait à une caverne rare.

Il y avait des livres partout. Je m'effondrais sous leur poids et leur contenu. J'étais un éditeur pas comme les autres. Elle aurait pu se dérouler, cette vie, comme un roman-fleuve raconté par un romancier de talent.

Mes mémoires ne seront rien de tel. Ils s'écrivent sous le sceau de la rupture, de la cassure en menus morceaux, de la descente aux enfers, de la renaissance. J'ai envie, ô lecteur, que tu sentes une ambiance, que tu voies mes chutes et mes remontées fulgurantes, mes joies éphémères et mes tourments. Si tu es une lectrice, je ne m'en plaindrai pas, tu verras comme les femmes m'ont façonné et plusieurs fois mis au monde...

De temps en temps, je sortais de ma caverne initiatique jonchée de tous les livres publiés dans le monde, dans toutes les langues. Des livres introuvables à ceux qui venaient de paraître à compte d'auteur, je collectionnais tout, par paquets, par brassées, par camionnettes entières. Je les entassais çà et là, dans une cave ou un grenier, dans une maison de campagne, dans une grange...

Je sauvais du déluge des livres qui allaient à vau-l'eau dès leur venue au monde. Parfois, ils n'avaient pas le droit de naître. Je les faisais venir au monde, moi, sage-homme qui s'était trompé de route après le service national et les œuvres du bon Dieu. Je m'engageais dans une sorte d'armée du salut, pour le bonheur des autres, ceux du tiers ou du quart-monde. Je leur donnais un peu d'espoir dès ici-bas. Mais je n'oubliais nullement mon ego assoiffé de richesses et de nourritures terrestres. Je n'ai pu suivre les traces de l'abbé Pierre pour cette seule raison. J'aurais pu être membre de son association, œuvrant au quotidien pour les plus démunis dans notre société où les sans domi-

cile fixe et les vies précaires poussent à vue d'œil, comme des champignons, sous le regard de Dieu et de la République...

J'aimais les espèces sonnantes et trébuchantes et j'aurais donné ma vie pour gagner rien que des billets, toujours un peu plus, rien que des billets de banque. Toute morale mise à part, je me rangeais du côté du bien, ma vie était celle d'un pacifiste doublé d'un humaniste, je l'ai toujours cru. Je n'attendais aucune récompense, en mots ou en gestes, de la part de mes contemporains trop individualistes. Je faisais cavalier seul. Ainsi, je parcourais le monde et comptais beaucoup d'amis dans les anciennes colonies françaises. Là où le français gouvernait les mentalités, langue du pouvoir et des affaires, langue de culture et de corruption aussi. Je me sentais à l'aise près des plus grands, comme un requin près d'une baleine. Moi, Amédée-Jonas. Mais la sainte horreur du sang me broyait les tripes... Je devais protéger ma peau. Cette peau livrée aux acariens, sur ce corps que je déteste. Ce corps dont aucune poubelle ne voudra à ma mort hormis celle de la petite histoire de l'édition...

Dans notre France bien-aimée, mère de tous les arts et de toutes les libertés, les mots des autres étaient rarement mis à l'honneur, à la portée du grand public, sauf cas exceptionnels pour conforter la loi générale de la mise à l'ombre. Ils pouvaient attendre longtemps, ces mots malheureux, invisibles, clandestins, sans domicile fixe ! Chez nos voisins les Anglais, la situation était sensiblement différente. Les grandes maisons d'édition avaient leurs auteurs talentueux venant du monde entier, arborant toutes les couleurs, racontant toutes les cultures. Leurs livres trouvaient de la place sur le marché, ils pouvaient obtenir des Booker Prize, parce qu'ils le méritaient.

Comme tu peux l'imaginer, lecteur, j'aimais bien avoir des étoiles à mes pieds plutôt que de les contempler dans le ciel. Je spéculais sur la douce moelle à laquelle des auteurs malheureux et méconnus tenaient comme à la prune de leurs yeux. J'ai découvert que les choses de la vie, ces choses-là auxquelles il faut s'attacher, sont fort complexes. Et, après avoir évité les longs détours empruntés par les idéalistes qui débitent des théories ininté-

ressantes sur l'évolution du monde et la classification des espèces animales, je croyais arriver à des choses plus simples. Mais non ! Le monde était beaucoup plus compliqué que je ne croyais. Il y avait des divisions et des inégalités flagrantes et d'autres plus subtiles. Je décidai de consacrer ma vie à la défense de tous les marginaux et exclus des deux derniers siècles de l'histoire de l'humanité. Je spéculais donc sur la matière première de leurs cerveaux si mal perçus par le regard des autres. Cette matière, mélange d'huiles végétales inconnues et de fluides invisibles. Mélange dynamite capable d'exploser en douceur dans une librairie sans qu'aucun lecteur en reçoive ne serait-ce que le moindre éclat ! Là, je devenais machiavélique, mais je ne le faisais pas exprès. Oh non ! je respectais un peu trop les cultures des autres pour me permettre une telle machination.

Et les Français raffolaient de traductions... Et des éditeurs fabriquaient, à chaque saison, à moindres frais, leur ghetto nègre, parce que ça faisait bien, dédouanait les consciences, calmait les esprits grincheux, en leur proposant une prison à peine dorée...

Entre ces auteurs et la grande machine médiatique, il y avait un mur infranchissable de manigances et d'intrigues, une histoire de désamour entretenue dans l'ombre à longueur de vie. Ils survivaient donc à l'écart de toute publicité. D'ailleurs, je m'employais aussi à cela : contribuer à jeter dans l'obscurité totale, loin de tout projecteur, ces livres bourrés de mots inconnus de nos ancêtres les Gaulois et de nos contemporains bien français.

Je spéculais et je gagnais gros, c'était l'essentiel. De là, je tirais tout mon bonheur, terrestre, rien que terrestre...

Le reste promis par quelques belles paroles des Saintes Écritures, je m'en fichais royalement.

Parfois, le temps qu'ils se fassent oublier, je les relookais, ces mots, les mêmes. Je les recyclais, les remettais dans le circuit comme un vrai spéculateur, à l'instar de ceux qui misent gros en surveillant au jour le jour le cours des matières premières sur le marché londonien.

Ces livres venaient d'ailleurs, peut-être de nulle part, d'un autre monde qui ne faisait rêver personne tant les malheurs qu'ils racontaient étaient déprimants. Ils racontaient un monde étrange. Personne n'en voulait parce qu'ils parlaient de choses réelles et pourtant invisibles sur la carte de la mondialisation. Et, souvent, les auteurs risquaient leur peau en écrivant. Dans certains cas, toutes les paroles officielles dites en langue de bois atterrissaient sur ma table et je m'en réjouissais. Je ne corrigeais pas un iota. Je ne faisais pas non plus le travail de mise en pages. À ces moments-là, je n'avais rien à craindre, les lecteurs existaient par avance, par milliers, dans les pays d'origine des auteurs. Quel éditeur aurait-il pris le risque de vendre à perte des mots incompréhensibles aux oreilles des Occidentaux ?

Moi, je prenais ce risque. Je le courais pour mon ego et jamais je ne perdais au change. Bien au contraire. Mes méthodes de spéculation étaient infaillobles. Je ne dirai rien à ce sujet. Les auteurs pouvaient porter plainte, je gagnais tous les procès. Et le fisc n'y voyait que du feu ! Après tout, j'avais un grand cœur, généreux, magnanime. Aucun cœur ne pouvait égaler celui de Dieu en bonté, comme je l'avais appris. Et j'étais Dieu. Je n'avais pas à me salir les mains. Je faisais un travail d'utilité

Tanella Boni

publique en consacrant tout mon temps à soigner
l'image de marque d'êtres invisibles et démunis, exclus
de la carte de l'humanité...

Depuis un quart de siècle, je vends des livres anonymes ou ces choses de l'ombre comme les souffrances de ceux qui meurent à petit feu, écrasés par une catastrophe naturelle, par les querelles des hommes à l'ombre de mains expertes en armement lourd, en puits de pétrole, en café et cacao, en jouets pour enfants disciplinés du vingt et unième siècle, en kalachnikovs...

Ces livres, ces mots obscurs, invisibles, sont les sosies des acariens qui nous possèdent, nous donnent des allergies, un beau jour, à notre insu.

Ma vie d'éditeur se résume à cela, par-delà le bien et le mal. Je ne vends pas du bois d'ébène, moi. Je vends des malheurs.

Un jour, un ancien ministre que j'avais connu là-bas est passé dans ma boutique. C'était un ami que je n'avais pas revu depuis longtemps. Quand il a constaté que je publiais des centaines et des milliers de livres par an que je cachais dans un coin comme si je faisais du trafic de diamants, il s'est exclamé :

– Les Nègres n'iront jamais au paradis !

– Au lieu de s'éterniser en paroles sur toute la misère du monde, ils feraient mieux d'ouvrir les yeux, dès ici-bas. Je suis d'accord avec toi...

– Et ils verraient comme l'humiliation séculaire continue sur la place publique...

– À qui la faute ?

– C'est à moi que tu le demandes ? Tu vois bien que mes frères et moi sommes prompts à rejeter toute responsabilité sur l'Autre, le Blanc, la France, la Mondialisation, comme si ce discours était notre seul projet de société !

– Les affamés et déprimés dorment toujours sans la moindre proposition concrète sous la dent...

– Toi et les autres, assis sur la montagne de nos conneries, vous ne désarmez pas. Vous vous en mettez plein les poches ! Je vois que tu ne dors pas sur tes lauriers.

Il fit le tour de ma boutique. Il avait l'air de regretter le manque de sens pratique de ceux qui se complaisent à parler de leurs malheurs sans jamais proposer de solutions.

Je finis par lui dire le fond de ma pensée.

– Moi, je suis un négrier pacifique qui ne traite qu'avec des esclaves soumis. Ils m'accordent leur confiance pour que je les bastonne et les tue, les jette dans une cale invisible ou par-dessus bord, sans trace, sans état d'âme !

Et notre conversation tourna court.

Au moins, j'avais les mains propres. J'avais horreur du sang versé. Je ne jouais point dans cet autre océan aux requins et aux baleines où naviguent, depuis toujours, d'autres éditeurs.

Depuis ce jour, j'ai adopté son exclamation favorite : *les Nègres n'iront jamais au paradis !* J'ai remplacé le N majuscule par une minuscule. Quand je suis en colère, je laisse

tomber, sans m'en rendre compte, comme un caillou dans la soupe, cette chaîne de mots que personne ne prendra le temps de goûter. J'avais oublié de demander à mon ami ministre à quel type de nègres il faisait allusion. Cela m'amena à méditer sur mon propre sort. Car il y a Nègre et nègre. Les Nègres majestueux n'ont rien à envier aux qualités et aux tares des autres cultures. Puis les nègres tâcherons, répandus partout dans le monde, nés pour servir, collés à l'estomac des requins ou à la canne des chefs. Quelle que soit la couleur de leur peau, ils gagnent leur vie à l'ombre des baobabs et des fromagers, arbres royaux. Comme moi dans un ministère, naguère, à l'ombre des portes. Ils savent tenir les rênes du double langage, ces petits nègres, mes frères. Ils se montrent doux comme des agneaux, ils se glissent partout comme des serpents, prêts à se courber, à s'incruster, punaises et ventouses, mais ils gardent le sourire et tiennent leur cœur à portée de main afin de secourir les plus faibles. Gare à ceux qui auront oublié qu'ils sont champions toutes catégories en lutte des places ! Arrivistes de première classe, ils seront toujours logés au soleil...

Moi, Dieu tout court, sans préfixe ni suffixe, je dois me l'avouer à moi-même. Je suis un petit nègre de cette race subalterne, caméléon sans couleur de peau, toujours mutant, moi qui crains d'être hors jeu pour le voyage au paradis.

Lecteur, pendant que j'en parle, fais semblant de ne rien entendre, prends patience. La suite de mon récit viendra combler ton attente.

J'ai vécu, moi, au jardin d'Éden quand j'étais jeune. J'ai mangé le fruit défendu et je traîne ma vie laborieuse de port en port sans avoir la certitude de trouver un havre de paix. Le jardin dont parle les Saintes Écritures n'a rien à voir avec celui que j'ai essayé d'apprivoiser sans y arriver vraiment. Un lieu inattendu, entre collines, vallées, savanes, forêts galeries, parmi des humains qui méritent d'être appelés de ce nom, pas des *sauvages*, oh non ! La première fois que je suis allé en Afrique, c'était sur un coup de tête. Je déprimais à Paris, j'avais besoin d'un peu d'air. L'expatriation était une solution possible. J'ai suivi cette voie. Je faisais mon devoir de citoyen français, mais, une fois sur place, j'ai su que j'avais emprunté le seul chemin de la liberté qui, pour moi, pouvait redonner la vie au mourant que j'étais. J'avais refusé d'aller me faire tuer en soldat héroïque en Algérie, au sortir de l'adolescence. Mes études à la faculté des sciences me semblaient sans intérêt. Je connaissais par cœur le Muséum d'histoire naturelle. Il n'avait plus de secret à me livrer. Je n'avais plus rien à découvrir...

Un jour, j'avais envie de prendre l'air. Je suis allé me promener dans la forêt reconstituée du jardin d'Hiver, cette serre où poussent des plantes tropicales sur une parcelle du Jardin des Plantes, à Paris. Cet endroit de rêve existait depuis 1937. Il avait été créé dans l'euphorie de la découverte de l'ailleurs, en vogue à cette époque-là, entre les deux guerres. L'art nègre était passé d'un continent à l'autre et son avenir, en Afrique, restait incertain. L'Exposition coloniale de 1931 avait fait son temps. Et le musée de la porte Dorée aussi. Et le musée de l'Homme place du Trocadéro. Tout se passait comme si Paris et quelques autres villes occidentales avaient envie de perpétuer la tradition de *l'exposition* de l'ailleurs. Ce qui est dans l'ordre des choses, diras-tu, cher lecteur. La connaissance du monde n'aurait pas pu évoluer autrement. L'homme et l'animal exotiques avaient déjà été vus dans des zoos, depuis un siècle, pour le plaisir des curieux, des savants, des enfants, des femmes. Restaient les plantes. Qui aurait résisté à la présence de la nature sauvage, transplantée au cœur de la ville ? Les plantes tropicales du jardin d'Hiver nous arrachent à la routine, pendant que le voyage, à l'autre bout du monde, est garanti et sans risque...

Ce jour-là, quand je fis mon entrée dans la serre, la chaleur du lieu me fouetta le visage et me transporta dans un monde absolument merveilleux. Je m'acclimatais sans le savoir. J'étais devenu caféier, manguiier, ravenala, bananier mais aussi palmier et ficus, bambou et cycas. J'attendais d'être transformé en philodendron, en amaryllis, en anthurium... J'apprenais, en serre, la formidable capacité d'adaptation des plantes tropicales au milieu de vie, à l'ombre et à la lumière. De temps à autre je revenais flâner par là, dans

la serre, qui devint, pour moi, un lieu de promenade. Là, je m'identifiais aux plantes rares avec lesquelles je faisais connaissance... Je voulus savoir d'où elles venaient, comment elles vivaient chez elles, à l'air libre. Je devais me déplacer vers elles. L'appel de l'ailleurs se décuplait en moi. Je devais y répondre. J'avais à me soumettre aux injonctions de la végétation tropicale qui, sous une serre, au cœur de Paris, tardait à me livrer ses secrets.

Tu vois, cher lecteur, je ne trouvais pas le bonheur dans mon milieu de vie et je suis parti, sans y penser vraiment. Ma curiosité avait prévalu. Une fois arrivé là-bas, mon dépaysement fut à la hauteur de mes espérances. Je trouvai le sens de la joie dans l'air, dans les gouttes de pluie chantant sur le toit de tôle ondulée de ma maison, qui, ainsi, était habitée autrement. Elle était remplie de bruits, de senteurs que j'apprenais à goûter ; de fines poussières, couleur latérite, avec lesquelles je vivais, de beaucoup de rayons de soleil, même en pleine saison des pluies, d'êtres invisibles que je n'avais pas encore rencontrés. L'oxygène des plantes et des herbes qui poussaient sous mes fenêtres nourrissait mon corps et embellissait mon humeur.

Mon jardin d'Éden était donc situé dans un endroit réel, sur une colline, à Korhogó, en Côte d'Ivoire, pas sous une serre. Et le bonheur c'était aussi le contact avec les gens. Jamais je ne me suis senti seul dans ce paradis, qui, aux yeux de ma mère, était une jungle inconnue. Alors j'ai pris l'habitude de lui écrire, une fois par mois, de là-bas, et de lui raconter, par bribes, mon bonheur unique qui a fini par s'envoler parce que j'ai rompu le pacte tacite qui me liait à

ceux qui m'aimaient déjà et que j'avais appris à aimer. J'avais brisé ce lien si fort en suivant mon instinct de mâle. Depuis ce temps, ma vie sexuelle est dérégulée et je ne regarde plus une femme que comme un objet de désir, quel que soit son âge. Et je porte sur le corps cette peau de dégoût qui, comme une maladie incurable, ne me quittera plus, je le crains.

J'ai violé une très jeune fille. Le seul témoin de la scène fut le manguier en fleur planté sous la fenêtre de ma chambre. Ce manguier, l'arbre de la connaissance dont j'adorais les fruits. Mais j'ai tout gâché. J'ai arraché les fleurs, j'ai détruit les fruits minuscules à peine formés. Tout s'est passé comme si une tornade avait ravagé la nature luxuriante et que la foudre avait frappé mon arbre préféré. Il n'a pas été déraciné par la violence du vent. Il n'a pas courbé l'échine, comme la fille, sereine jusqu'au bout. Ses yeux me brûlent encore. Ses yeux poursuivent en moi l'assassin que je suis. Les yeux de la fille, le premier clou dans ma tête écervelée... Ce fut le début de ma descente aux enfers, le début de la métamorphose. C'est à partir de là que j'ai commencé à ne plus ressentir aucune émotion, que les états d'âme devinrent de plus en plus passagers et, maintenant, dans mon métier, inexistants. La vie est devenue routine et je vis dans la peau d'un porc. Je ressemble aussi à un hippopotame, animal des eaux, là-bas, qui a toutes les qualités sauf la beauté physique. Je suis cet hippopotame apparemment noble et majestueux, traversant le fleuve tête baissée, pendant que les humains se demandent s'il a vraiment de la mémoire quand il ferme les yeux à l'instar du roi des eaux se pavanant à l'air libre, à la surface du fleuve, au coucher du soleil...

J'avais trouvé, contre toute attente, le seul refuge qui pouvait encore accueillir ce corps indésirable. L'Église m'a ouvert ses portes. Là, j'ai réappris à vivre, non pas pour moi-même mais pour Dieu. J'ai réappris à dormir et à me réveiller dans l'épreuve des heures, le temps de la prière. Mon âme assoiffée et désemparée ne trouvait pas le bonheur. Chaque jour, je faisais un petit effort. J'accomplissais une bonne action. Ainsi, je finis par coudre un point de suture sur une plaie intérieure qui mit du temps guérir.

Puis je suis revenu en Côte d'Ivoire, dans la banlieue populaire d'Abidjan, à Yop City. J'avais une autre identité, une autre peau plus fréquentable, présentable, que je pouvais déplier et étendre au soleil... J'étais un homme de Dieu. Je n'étais plus un *homme*. C'était l'époque où la forêt dense fournissait encore de l'oxygène à la ville. À l'heure où j'écris ces mots, la seule réserve naturelle autour de la mégalopole ressemble à un champ de bois mort. Des sentiers ont été tracés partout, les arbres séculaires abattus, on ne sait par qui. La faune a disparu ou presque et des espèces de plantes rares n'existent plus. Et personne ne s'en inquiète. Les décideurs, dans ce pays, gouvernent des humains, pas des plantes ou des bêtes en voie de disparition...

Je connaissais les paysages de savane. J'apprenais à vivre à la lisière de la forêt. Le centre où j'habitais, en compagnie d'autres religieux, était une réserve d'air pur, près de la mégalopole dont les tentacules s'étendaient loin du centre-ville. Dans cet autre paradis, je n'ai pas eu le sentiment d'être enfermé dans une paroisse ou une communauté.

Bien au contraire. C'était la première fois que je me sentais aussi libre, depuis mon acclimatation avortée à Korhogo où je n'avais pas su respecter les règles de la vie heureuse. Car nous cherchons les préceptes du bonheur partout dans le monde au moment où ils se donnent à lire, à nos pieds, devant nos portes. Une fois que nous les avons transgressés, ils s'éloignent de nous. Nos mains ne peuvent plus les atteindre et les cueillir. Nous n'avons plus de fruits pour le bonheur de nos yeux. Et nous devenons malheureux à vie...

Ici, le bonheur me talonnait, je ne sais pourquoi. Il courait à la hauteur de ma cheville. Encore une fois, je me sentais aimé de personnes que je ne connaissais pas. Celles-ci appliquaient à la lettre les lois bibliques. Elles aimaient en moi ce prochain venu de loin. Chaque dimanche, la messe était toute une fête. Les premiers jours, cela me surprit. Il y avait là des tam-tams et des grelots et d'autres instruments de musique. Au fil du temps, le sens du rythme s'incrusta en moi et je me surprénais à me dandiner parfois, habité par une folle envie de danser en pleine eucharistie. Ainsi, le corps du Christ que je tenais à la main entraînait aussi dans la danse. Pour une fois, le sens de la communion s'éclaircissait dans la brume de mon esprit pendant que mon âme retrouvait la paix, vivait en symbiose avec le monde alentour... J'étais ce prêtre du partage des cultures.

Après la messe, le partage continuait à couler comme eau de roche, recueilli par des poignées de main, des éclats de rire, beaucoup de paroles. Pendant la semaine, la paroisse ne désemplissait pas. Il y avait ceux qui venaient goûter au calme, honorer l'heure de la méditation en pleine nature, louer une chambre pour une semaine ou deux. Des gens

perdus aux yeux de leurs propres communautés, en quête d'eux-mêmes, ou des chercheurs qui, chez eux, attendent longtemps cette minute de silence propice au travail intellectuel. Cette société avait ses forces et ses faiblesses. Parmi ses tares, le temps escompté pour la recherche, le travail en solitaire, le calme tout simplement qui, la plupart du temps, faisait défaut. Être seul et prendre du temps pour soi, hors de la grande famille, des amis et des voisins faisait partie des sept péchés capitaux dans cette mégalozone qui se transformait à vue d'œil, devenait infernale, polluée, invivable. Les lieux de culte n'étaient pas seulement des sanctuaires d'où s'élevait la prière de la terre vers le ciel. C'étaient des réserves d'air pur près de l'office du bon Dieu. Et des salles à l'écart des regards indiscrets où on pouvait tenir des réunions syndicales et préparer une révolution, je l'ai su peu après. Car la plupart des dirigeants syndicaux et politiques entretenaient les meilleures relations avec les hommes d'église et les imams. Les hommes de Dieu étaient sollicités pour la recherche de la paix sociale, parfois pour les soins du corps... Ce n'est pas une métaphore ! Imagine-t-on que le rôle des religions, en Afrique, toutes obédiences confondues, fut aussi de soigner les corps, d'ouvrir des écoles, d'éduquer les filles et les garçons ? Le vrai lavage des cervelles est passé par là et ce n'est pas fini... Aujourd'hui, les religions établies se disputent cet espace avec bien d'autres croyances plus voraces, dévastatrices, dites syncrétiques ou universelles, (je n'ai jamais compris le sens de ces mots) qui, comme essaim d'abeilles, s'abattent sur des milliers d'âmes en détresse, leur passent du baume sur le cœur et leur redonnent la vie...

Les soins de l'âme prodigués par l'Église catholique devenaient inefficaces avec le chômage, la crise économique, la criminalité, la violence dans les villes, la difficulté de vivre tout simplement...

Un jour, j'ai pris part, au stade Houphouët-Boigny, en plein centre-ville, au cœur du quartier des affaires, à une séance d'évangélisation. Je voulais savoir à quoi cela ressemblait. Je cherchais à comprendre par où péchait l'Église catholique dans ses méthodes. Un prédicateur était arrivé des États-Unis, le révérend San Jesus Mac Eremion. Sa venue avait été longuement préparée par la presse, la radio, des affichettes collées partout et la publicité à la télé nationale. À cette époque-là, il n'y avait qu'une seule chaîne de télé que toute une population regardait à des heures précises. À des heures où, éreintés par une journée laborieuse, les gens n'avaient d'autre souci que de chercher à boire un verre ou dix, à manger un morceau maigre ou charnu et à s'affaler devant la télé. Là, ils avalaient des images et des paroles, qui, espéraient-ils, leur passeraient du beurre de karité sur les meurtrissures du cœur. La venue du saint homme, soigneusement médiatisée, avait fait grand bruit dans tout le pays. Des enfants aux adultes, en passant par les femmes en effervescence pendant des semaines entières, chacun attendait cette *campagne*. Le choix de ce mot n'est pas le fruit du hasard. Car, en ces matières, tout est planifié, véritable machine électorale qui doit remporter la victoire des *élus* par l'adhésion des corps et des cœurs. Dans cette ambiance, chaque individu acquiert le statut d'élu de Dieu en perdant le contrôle de son corps, de ses sens, de sa raison, en entrant en transe. Qui l'eût cru ? J'étais donc à l'intérieur

du stade, dédié, en temps ordinaire, au football roi. Ce jour-là, j'ai vu, j'ai vécu, voilà pourquoi je me permets de noter deux mots à ce sujet...

Car, dans ces conditions, l'Église catholique part perdante, trop froide, trop sereine et monotone. Les gens ont besoin de sang neuf, ils ont besoin de miracles. Pendant les campagnes d'évangélisation, les paroles fortes et mielleuses des prédicateurs provoquent des guérisons spectaculaires, délivrent les âmes de toute torpeur, de la peur de vivre, redonnent des forces neuves aux chômeurs, aux déprimés. Souvent, c'était là du bluff, car, comme je l'ai appris ici, l'appel de Mamy Watta, la déesse de la mer, femme au corps de sirène, est loin d'être comparable à celui de la femme que l'on épouse pour un jour ou mille jours. Ensorcellement passager, intense, brûlant et, quand retombe le chant et que passe la brume de l'envoûtement, la beauté inconnue s'est envolée... Dans ce haut lieu du football, sport roi en Côte d'Ivoire, j'ai donc assisté à la bataille inégale des Églises. Et, en calculant le nombre de prophètes locaux, le tableau de la foi que je partageais avec mes congénères était loin d'être réjouissant, même si, officiellement, nous avions encore, à cette époque-là, les faveurs des hommes politiques.

Mon rôle d'éducateur des consciences, je l'aurais joué jusqu'au bout si mon bonheur, encore une fois, ne s'était pas envolé auprès d'une femme. Une bonne sœur !

Tu souris lecteur, tu as bien raison ! Heureusement pour moi, mes cours d'instruction religieuse, au lycée de jeunes filles, se passèrent, pendant ces trois années, sans problème. Les filles m'adoraient et je crois que je le leur rendais au centuple. Elles me confiaient leurs joies et leurs peines et cela nourrissait mon imagination. À leur contact, j'ai repris goût à la vie. Je redevenais un homme, je n'étais pas seulement un prêtre, peut-être était-ce déjà la voie tracée hors du droit chemin de Dieu qui m'appelait. Je les trouvais vivantes et espiègles et je m'ennuyais d'elles les jours où je ne les voyais pas. Et, comme par hasard – en ces matières le hasard n'existe pas ! – les sœurs avaient leurs quartiers non loin des nôtres. Nous nous côtoyions souvent. Dans l'accomplissement de notre mission divine, je n'ai jamais compris les raisons de la séparation, selon le sexe, des êtres humains que nous étions.

Il me semble que Laurence se sentait perdue dans cet univers. Ma mémoire ne peut remonter jusqu'au premier jour de notre rencontre. Ce premier jour n'existe pas. Tout devient flou dans ma tête. Les frangipaniers, les corosso-liers, les citronniers, les lauriers-roses et quelques cocotiers mêlant leurs ombres et leurs senteurs peuvent témoigner de ce qui nous est arrivé, en cette fin d'après-midi où nous avons refait le monde à notre image. Nous, Laurence et moi.

– Tu crois que nous tiendrons encore longtemps ? dit-elle.

J'ignorais de quoi elle voulait me parler. Instinctivement je l'avais suivie, elle allait nourrir les poulets et les lapins que la communauté vendait dans les supermarchés. Parfois, quelques fidèles venaient là, préférant les acheter vivants. Les bonnes sœurs fabriquaient aussi du yaourt. Elles élevaient des abeilles et produisaient du miel. Elles étaient très occupées et, souvent, aucune d'elles ne se promenait seule. Laurence n'en faisait qu'à sa tête. Elle avait une drôle d'idée de sa liberté dans la communauté religieuse. Elle chantonnait quand elle en avait envie. Elle attirait ainsi les regards des autres. Et je l'aimais bien, peut-être un peu plus chaque jour.

– Nous accomplissons ici une mission divine, ne l'oublie pas ! répondis-je.

Notre conversation a commencé par ces mots et nous avons dépassé en paroles et en gestes toutes les limites de notre monde qui nous sembla, soudain, si petit. Nous voyagions ailleurs, sur les chemins d'un autre ciel, loin, très loin de notre terre. Nous avions quitté la petitesse d'esprit de ceux de nos communautés charitables, qui,

nuits et jours, observaient à la loupe tous les interdits. Le péché, ce mot à lui seul résumait à leurs yeux l'humeur des autres, tous les autres, reptiles, croyants, païens, animaux, oiseaux, plantes, la nature entière. Le péché, ce mot poids lourd qui nous éreintait avant l'âge. Ce mot fouet qui nous agressait corps et âme.

Et nous n'avons pas eu conscience, ni elle, ni moi, à ce moment-là, de briser des frontières inconnues, de faire le saut à la perche, de retomber de l'autre côté du miroir. Nous avons inventé l'amour en parlant. C'était la première fois que cela m'arrivait. Avec les autres filles, les paroles n'avaient pas d'importance. J'oubliais toute parole. Je devenais muet. J'étais somnambule. Je prenais les corps dans mes bras, comme des choses, puis je les déposais là où je les avais consommés, sans un mot. Je ne voyais pas les corps. J'avais peur des cadavres. Avec Laurence, naturellement, des mots par vagues, entremêlés d'éclats de rire, ont enveloppé notre rencontre sans nom. Laurence était vivante. Nous avons eu un mal fou à nous séparer. Seule la tombée de la nuit a eu raison de notre insouciance retrouvée. Et nous ne nous sommes plus oubliés.

Car, avec elle, il n'y a pas eu de violence, juste un accord tacite dans un monde d'adultes perdus dans la nature qui leur donne l'absolution. Notre acte fut d'avance purifié de toute souillure. Plus tard, il n'y a pas eu de confession, mais un geste fort et sincère, de part et d'autre. La rupture d'avec l'Église.

Elle fut la première à rompre le lien divin. Elle prit l'avion et revint à Montpellier. Je sus qu'elle avait aussi quitté sa famille. De retour à Paris, je la cherchai partout. Elle était introuvable, aucune adresse ne m'indiqua sa

présence. Et puis un jour, un miracle que je n'attendais plus se produisit dans un endroit bien connu. Là où aucun enchantement ne pouvait plus se produire. Là où tout avait été dit, écrit, débattu et chanté, par les intellectuels du vingtième siècle, de Simone de Beauvoir et Sartre à Boris Vian. À Saint-Germain-des-Prés, entre le Café de Flore et Les Deux Magots.

Elle n'avait plus ni voile, ni robe de bonne sœur et moi plus de soutane. Elle regardait droit devant elle parmi cette foule immense, pendant l'été. Je la voyais comme un personnage de rêve. Dès qu'elle m'aperçut, elle fut la première à crier mon nom.

– Eh ! Amédée-Jonas...

Je n'avais pas de voix. Aucun mot, pas même un prénom n'était prêt à sortir de ma bouche. Impossible de répondre à une injonction si douce. Elle me faisait aimer mon prénom composé que je trouvais imprononçable, si mal taillé, sur mesure, comme une pierre capable de me tuer. Je l'ai souvent ressenti de cette manière, le poids de mon prénom. Je me demande dans quelle culture profonde ma mère a déniché une horreur pareille. En une seconde, Amédée-Jonas sonna parfait à mes oreilles, parmi cette foule désœuvrée, flânant dans les rues de Paris comme si les vacances avaient été programmées pour tuer le temps, n'importe où, même dans des endroits où tout avait été dit et vu, comme à Saint-Germain-des-Prés ! Non, ici, tout n'a pas été vu. Il reste encore des images à filmer, comme celles, inédites, de Laurence tombant du ciel au ralenti, depuis qu'elle avait disparu du jardin paradisiaque de Yop City, là où, à un kilomètre à la ronde, il n'y avait plus ni forêt, ni air pur, mais habitat hétéroclite, tas d'ordures, lutte pour la

vie... Elle n'en pouvait plus d'attendre, tous les dimanches, les dons de sourires et de poignées de mains de ceux qui demandent tout à Dieu et d'abord la vie sauve, rien que la vie, le bonheur étant une question subsidiaire. Elle s'était enfuie de son îlot de bonheur qui sonnait faux à ses oreilles, pendant que le grand nombre, vivant selon d'autres cultures qui se recomposaient à vue d'œil, n'avait pas de loisir, confronté à la lutte pour la vie, au jour le jour, partout dans la ville. La nature luxuriante, témoin de notre amour interdit et consommé à l'air libre, nous avait ouvert les yeux. Laurence s'était envolée peu après.

Elle avait abandonné ses centaines d'enfants malades ou mal nourris qu'elle soignait tous les jours. Car elle ne passait pas tout son temps en prières, peu s'en faut. Elle faisait œuvre utile. Elle occupait le plus clair de ses journées parmi son peuple de femmes et d'enfants comme elle disait. Ce peuple qui lui a tout donné, tout appris, comme ses premières enquêtes anthropologiques. Elle parlait avec les femmes, elle observait leur mode de vie dans la ville où elles devaient survivre. Et elles se donnaient le courage de survivre malgré le poids de la famille et toutes sortes d'adversités. Elle abandonna, sans crier gare, ce peuple qui lui avait offert une part de connaissance et le meilleur quartier d'elle-même, l'attention aux choses, mine de rien. Et elle se volatilisa.

Je l'avais cherchée partout, dans tous les pays, dans cette France immense où vivait sa famille, où elle était née, qu'elle devait rejoindre un de ces jours. Je l'avais recherchée, comme fait la police, fouillant dans des annuaires téléphoniques, rêvant à des chemins possibles où elle aurait pu traîner ses pas qui ne font jamais de bruit. Elle

avait cet air et cette grâce de félin, je l'avais remarqué. Et, maintenant, en pleine rue, un an après, elle descendait du ciel au ralenti, légère, vaporeuse, heureuse ! Elle ne me fuyait pas. Elle m'appelait. Et moi j'entendais mon nom autrement. Et j'aimais mon nom, unique en son genre. Je ne pouvais pas hâter le pas. La foule était si compacte. Comment ouvrir les bras et accueillir un chat volant dans les airs ? J'ai dû être maladroit. Oh oui je le crains ! Elle vint buter contre mon corps qui ne se remettait pas encore de l'émotion soudaine. Mon corps détesté, qui avait soif des corps de femmes et, depuis que j'étais redevenu un homme ordinaire, la situation avait empiré. Plus tard, lecteur, je dirai un mot à ce sujet.

Nous nous sommes retrouvés, Laurence et moi, un jour d'été, dans les rues de Paris et, pour le meilleur et pour le pire, pour la deuxième fois de notre vie bien osée, nous avons eu un mal fou à nous séparer.

Ce fut d'abord une promenade interminable. Elle n'arrêtait pas de me parler. Nous avons pris le boulevard Saint-Germain, emprunté à gauche la rue Dauphine, puis à droite la rue Saint-André-des-Arts. Ce quartier n'avait pas de secret pour nous. Non loin du lycée Fénelon, nous nous sommes installés dans une crêperie. Laurence refaisait le monde. Je l'écoutais, jamais las de l'écouter. J'aurais passé toute ma vie à la regarder dans les yeux. Puis la promenade a continué, en soirée, jusqu'à l'avenue des Gobelins où j'avais élu domicile pour un temps...

Je l'aurais croquée nue ou habillée, peu importe, moi, grand consommateur de femmes devant l'Éternel ! Mais je ne pouvais pas. Je ne pourrais peut-être jamais. Je ne sais plus ce qui m'en empêchait, moi, coureur imbattable, ini-

mitable comme je l'étais devenu en si peu de temps, après avoir quitté l'Église...

Plus tard, nous nous sommes installés en ménage après avoir passé un contrat de mariage devant monsieur le maire.

Et elle a fini par me traiter de merlan frit, à cause de mes yeux qui n'arrêtaient pas de la regarder...

J'ai mis du temps à comprendre. Pendant ses séjours en Afrique, elle avait côtoyé d'autres poissons aux yeux vifs, ceux des mers et des rivières chaudes. Ceux de la lagune parfumée à la vase. Elle en avait mangé, ils étaient succulents. Le merlan qui me ressemblait faisait forcément piètre figure. Elle avait goûté la chair du capitaine, du tilapia, du mâchoiron et d'autres poissons dont j'ignore les noms. Elle était plus savante que moi en la matière. Elle détestait mes yeux glauques et mon corps lui donnait l'envie de vomir. Elle abhorrait le fauve du zoo hivernal à l'affût de ses proies. Longtemps me hanta cette aversion, ce dégoût physique qu'elle avait de mon corps. Pourtant, tout portait à croire que nous allions si bien ensemble dès le premier jour. Mais les jeux du hasard et de l'amour sont si difficiles à comprendre. Pendant longtemps, elle m'a accompagné, partout, au cours de mes voyages. Nous nous sommes quittés cent fois et, cent autres fois, retrouvés amis, amants, ennemis, je ne sais pourquoi. Est-ce que je l'aimais vraiment ? Est-ce qu'elle m'aimait malgré tout ?

Ma vie mouvementée, avec ou sans Laurence, m'a appris quelques pas de danse inspirés par l'amour, sa musique singulière, son rythme inégalable.

Car l'amour est une danse langoureuse dans un espace public, un endroit sous haute surveillance depuis toujours, par exemple sur le tarmac d'un aéroport, là où aucun jeu n'est permis aujourd'hui, à l'ère du terrorisme. Vous êtes tous les deux enlacés sans vous en rendre compte. Et puis le temps passe et vous êtes là à faire un pas en avant deux en arrière, tango inconnu des ancêtres, recréé à chaque instant. Vous avancez, vous reculez, vous marquez le pas et les pas avancent si lentement et les autres vous rient au nez, et les autres vous jalourent parfois, parce qu'ils sont les seuls à vous voir, les autres, voisins, amis, ennemis qui auraient bien aimé être à votre place, mais ils ne le peuvent pas parce que la vie n'est pas un rêve. Et, dans la réalité, les humains ne sont pas interchangeables, même si chacun peut courir un beau matin chez le chirurgien pour lui demander un autre nez, une couleur de peau, une autre bouche, chez le kinésithérapeute pour la rééducation d'un

bras cassé, d'une jambe endolorie. Chacun vit à la place qu'il se fait dans le monde, avec ses rêves et ses envies si peu comblés.

Car Dieu donne à chacun un dessein caché dans les étoiles ou près d'une clé à découvrir ; une silhouette chaque fois unique, transformable à la surface non dans le fond qui reste le même, qui ne souffre la présence d'aucune copie, même par clonage... Et les autres vous regardent avec des yeux d'envie, vous, danseurs de tango qui s'accélère en hip-hop, se radoucit en blues ou en jazz peu importe. Là, ce sont les instruments qui comptent, vous ne parlez plus. Tout se passe comme si vous n'avez jamais échangé un mot de trop. Un seul mot. Votre danse est un désert de mots. Mais la musique vous emporte toujours dans cet espace idéal appartenant à tous et jamais à quiconque en particulier. Vous traversez le désert, accompagnés de trompette, de clarinette, d'orgue, de basse et la musique vous va si bien. Pendant ce temps, la vie parallèle a entamé sa course folle, menant chaque esprit ailleurs. L'air musical si prenant détache les corps l'un de l'autre. Et les autres, chameaux ou dromadaires muets et inoffensifs pour un temps, n'en croient pas leurs yeux. Ils se métamorphosent pas à pas en rapaces. Ils prévoient quelque moment fatidique, l'instant où l'un ou l'autre tombera, raide, sans souffle. Ils augurent un faux pas, ils pronostiquent un moment de lassitude, une chute imprévue, pour s'emparer de la dépouille à l'agonie. De ce point de vue, les humains sont-ils différents des vautours et des charognards ? Et le temps passe, et la danse de l'amour a fait son temps. Vous ne savez même pas si vous êtes heureux ou malheureux ensemble, le problème n'est pas

là. Le problème vital, cette difficulté particulière à se séparer, même quand tout va si mal...

Il se peut que vos amis et ennemis, dromadaires et rapaces n'y voient que du feu, l'amour au long cours peut avoir du souffle. Un souffle long, imprévisible, phénix renaissant à chaque saison parce que les corps se souviennent même quand tous les pronostics misent sur le corps perdant, essoufflé, malade, crevé et l'amour envolé. C'est à ce moment-là que l'amour repart d'un autre pied – personne ne peut savoir si c'est du bon pied cette fois ! Il revit, l'amour, contre toute attente, parce qu'il est sans doute comme la musique, résistant par-delà la lassitude des corps, la cupidité des requins de tous les océans et les vols macabres des vautours partout où des corps vivants peuvent mourir, du jour au lendemain. Il revit sans plomb dans l'aile, car le plomb est déjà passé par là, l'amour le connaît. Il revit contre la prédation des requins parce qu'il connaît toutes sortes de tempêtes et peut, à l'approche de chaque vent contraire, faire appel à cette ressource inconnue, non exposée à l'air libre, au désert, aux caprices du temps qu'il fait. Il revit au grand étonnement de vous deux, danseurs qui ne savez plus sur quel pied danser, sur quelle planète vous êtes tombés... Et cette histoire ne peut avoir une once de vérité que si vous y croyez vraiment, dès le début, malgré les pires difficultés, puisque tout est construit et mis en œuvre pour que l'amour entre deux personnes humaines, trop humaines, l'amour si complexe et imprévisible, ne dure que cinq secondes, un temps court, une saison tout au plus.

Tu y crois, toi, à l'amour, cher lecteur ? Pendant que je te parle, tu me renvoies au souvenir des femmes que j'ai

connues. D'abord à celle qui fut la première à m'ouvrir les yeux ! Ah, pour ça elle était jeune et belle. Mais ce n'est pas d'elle que je parlais à l'instant. Je méditais sur une autre histoire, plus durable, plus terre à terre, plus contractuelle. Je voyais Laurence... Une histoire contractuelle. Ça doit être ça le mot, quand on passe, tout heureux, devant le maire et que chacun récite des phrases rituelles. Tu sais, les Africains n'ont peut-être pas inventé le bois sacré, le lieu de l'initiation à la vie sociale. Personne ne sait d'où vient ce besoin si pressant de dire devant Dieu ou devant le monde qu'on est homme et femme, unis pour la vie ! Certains ajoutent, sans y croire vraiment, ou quand de gros intérêts matériels sont en jeu, qu'ils mettent leurs biens en commun. Et personne ne mesure le poids de ces mots et personne n'ose lutter contre ces mots terribles, comme on lutte pour la vie ! Quand tout craque de toutes parts, la musique de l'amour, telle une barque trouée, prend l'eau. Dieu ne vous regarde plus, il se retire loin, toujours dans un ciel impénétrable, vous laisse seuls, empêtrés dans vos pas de moins ou de trop. Les humains, au contraire, ne cessent de vous regarder, de surveiller vos faits et gestes, c'est leur métier. Ils ont des yeux pétris de curiosité pour ça...

Heureusement pour moi, le virus de l'ailleurs s'était, je ne sais plus comment, inoculé sous ma peau blême et grasse. Je partais, je revenais. Laurence me suivait. Elle se donnait du temps pour l'ailleurs, peu importe. Nous nous aimions à distance respectable. Et nos rencontres, passé un jour ou deux, étaient infernales.

La parole, la première, nous tourna le dos. Chacun de nous vivait dans son monde, comme de nombreux couples qui refusent la routine. Mais celle-ci nous rattrapait tou-

jours au moment du repas ou du lit dit conjugal, ce mot de trop qui ne rassure personne, qui ne m'a jamais rassuré. D'abord, comment parler à une personne quand on a l'impression qu'on s'est déjà tout dit ? L'ingéniosité des couples qui tiennent la route réside ici même, dans l'invention de la parole quotidienne, anodine et ludique. Le sourire et le rire doivent suivre de près les mots ouvrant la voie à la joie de vivre ensemble. Laurence ne me souriait plus. Elle avait un mal fou à me parler. Tous les jours, je me disais que cela lui passerait. Et cet état de mots incapables de voir le jour, cette maladie de l'amour contractuel, ne passa jamais. Et moi, tétanisé en sa présence, j'étouffais à chaque seconde, surtout à table. Qui a dit que manger ensemble était un moment de partage ? Peut-être pour ceux qui ont encore le sourire et la légèreté des mots, mine de rien, piliers de leur vie.

Ce que je ne comprenais pas, c'était la rapidité avec laquelle mon sourire s'était envolé.

Avant le lit, il y a donc la table. Et la table est le premier test de la réconciliation au creux du lit. Sinon, peine perdue, chacun verra le lit dessiné sans relief, sans intensité, en symbole de la routine. Celle qui donne des sautes d'humeur, celle qui tue à doses infinitésimales, chaque fois qu'on dort dans ses bras. Oui, faire l'amour à la routine, dormir dans ses bras ou rester éveillé toutes les nuits à son chevet, est-ce cela qui s'appelle une vie ?

Dans d'autres cultures, celles que j'ai eu le temps de côtoyer lors de mes voyages, les femmes et les hommes mangent séparément. Et quand il leur arrive de partager un repas ensemble, le tête-à-tête de tous les dangers n'existe pas, parce qu'ils ne sont jamais seuls, nulle part, sauf dans le

lit où ils peuvent aussi manquer d'intimité. Voilà comment ils sont sauvés de la torpeur et de la morosité de la vie à deux. Vivre à deux est une question de culture, l'avait-on déjà remarqué ? J'arrête là, lecteur, ces quelques lignes intempestives sur ma vie de couple. Mais de Laurence toujours là, je ne cesserai de parler. Laurence, ma femme, mon double, ma compagne, ma première ennemie adorée. Lecteur, dans la vie réelle, cela se passe comme ça, hors de tout rêve, de toute fiction.

Puis j'ai repris l'enseignement. Le virus du voyage ne me quittait toujours pas. Le grand air me manquait. Oui, l'air a toujours été, à mes yeux sombres incapables de changer de couleur même au soleil, le signe patent de la vie. Le début du bonheur. Partir, toujours plus loin. Partir au même endroit, en suivant les rayons du soleil, en vue de découvrir des manières d'être, d'autres secrets restés cachés aux yeux des explorateurs ou des gouverneurs des siècles passés. Marcher sur les traces de Bouët-Willaumez, de Louis-Gustave Binger, de Marcel Treich-Laplène, mes ancêtres très proches qui ont façonné le paysage autrement, débaptisé les lieux, comme si les villages et la forêt dense leur appartenaient. De ce point de vue, les humains sont pires que les animaux, quand ils squattent un bout de terre rencontré sur leur passage, un lopin qui leur plaît, ils ne se contentent pas de le parfumer avec leurs crottes et leurs urines. Ils marquent les lieux au fer rouge, afin que leurs descendants se souviennent.

Ainsi, la rencontre entre l'Afrique et l'Europe n'est pas gravée dans des traités de paix ou de guerre. Elle l'est peut-

être par la présence de religions venues d'ailleurs, incrustées dans les âmes, dans les gestes. Elle est moins visible dans la langue qui s'acclimate, poreuse, aérée, acquérant le sens du rythme, se perdant dans la syntaxe nouvelle, se tordant le cou pour mieux renaître sous la peau et la plume de l'autre qui l'écrit mieux que moi. Elle reste, la rencontre, calligraphiée en lettres d'or que porte l'aura de villes, de quartiers, de ports, de personnes. Les noms ne s'envolent pas, comme ça, sur un coup de tête. On veut africaniser les lieux par désir *d'authenticité*, dit-on. On peut remplacer les appellations venues de loin. La mémoire des noms colons marque les passages imprévus de l'histoire. Reste l'esprit qui les fait vivre, personne ne peut dire pour combien de temps.

Dans ma vie libérée du service du bon Dieu, agrémentée de mon statut d'homme marié, je repartais sur des rives rêvées. Je recherchais un courant d'air, sur les traces coloniales de mes ancêtres, je n'avais rien à apporter. J'avais déjà gravi des collines de connaissance dans le nord, puis dans le sud de la Côte d'Ivoire. Je repartais dans le Sud, dans une communauté particulière, sans Dieu, près d'un temple.

J'ai donc séjourné dans un laboratoire de philosophie, lors de mon troisième voyage, là-bas, dans ce pays que j'adore. Je devais y enseigner l'histoire des sciences, une histoire que je n'avais pas fini d'apprendre.

Et ce fut une autre tranche mouvementée de mon parcours chaotique, juste avant que le hasard ne m'ouvre les yeux sur le monde des affaires.

Sur mon lieu de travail, je n'ai rien appris de la vie, sauf l'art du calcul froid.

Étudiants et enseignants pouvaient souffrir de l'ambiance qui régnait à cet endroit ressemblant à un vaste marché, où certains venaient acheter et d'autres vendre des mots, des tics de langage, des manières de se comporter, de se déhancher ou de s'habiller. Vendeurs et clients se côtoyaient tous les jours dans un espace se rétrécissant à vue d'œil. Un mur de deux mètres cinquante avait été construit qui donna à l'université son vrai visage, au fil des ans. Dans l'esprit du bâtisseur, c'était un épouvantail en vue de décourager tous les grévistes, vendeurs et clients, qui, sur le marché du savoir inutile, avaient parfois le blues et éprouvaient le désir de se mettre en colère. De l'autre côté du mur, il y avait, au sud l'école de police, au nord le centre hospitalier universitaire, à l'est et à l'ouest un ravin que seules des bêtes téméraires pouvaient traverser sans peur. Dans tous les cas de figure, la fuite de ce lieu, par temps de danger imminent, était impossible. On se retrouvait soit dans le giron des flics, soit sur un lit d'hôpital. Le bâtisseur du mur avait mis tout son cœur dans la réalisation de l'œuvre, beaucoup d'intelligence et des fonds de caisses de l'État à un moment où celui-ci était en pleine déconfiture.

Ceux qui entraient dans ce milieu l'esprit éveillé et le cœur sincère prenaient le risque d'être profondément blessés en croyant que le mot *université* désigne toujours un lieu ouvert. Rien que ça, *ouvert*. Dès qu'ils passaient la porte de ce temple pas comme les autres, les étudiants, vifs et curieux, se transmettaient le mot-clé. Car les plus beaux théorèmes de géométrie n'étaient consignés et enseignés nulle part dans le monde. Il n'y avait aucune feuille de calcul concernant la rentabilité à moindres frais

ou comment faire une belle omelette sans casser des œufs. Aucun traité ne leur disait comment se faire voir de ceux qui ont le pouvoir de changer les choses. Le cours d'une vie par exemple ou peut-être la surface financière d'un individu. Ils apprenaient donc sur le tas et par tradition orale l'art d'écrire les plus belles lettres, aux présidents de jurys, à la fin de chaque année universitaire, afin que ceux-ci leur accordent une faveur. La faveur, le meilleur chemin et le plus court, reliant une classe à une autre. Ils oubliaient tout de la loi de l'effort.

Ils n'avaient pas envie d'aller si loin, vers le passé, chercher des modèles, des points de repère. Ils regardaient l'horizon du futur. Et le temps réel. Celui-ci était sombre. Ils devaient, au jour le jour, se préparer à être des rescapés. Ils se promenaient dans les laboratoires avec, à la main, des torches en plein jour. Ils cherchaient les lois de la débrouillardise. Il fallait sortir de ce lieu qui sentait le soufre. Tous les moyens étaient bons à prendre pour la réussite de l'initiation en milieu hostile. Seul comptait le but à atteindre, non pas acquérir des connaissances mais avoir un diplôme. Braver mille intempéries. Heureux d'être toujours en vie, à la sortie du tunnel, même si le chômage veillait sur le pas de la porte...

Lecteur, je t'ai donné une idée de l'ambiance, rien qu'une idée. Imagine ce que cela pouvait être en vrai !

La philosophie, leur débitait-on, à eux sortis de la brousse profonde, de la forêt, de la mangrove, des bas-fonds de la ville tentaculaire, était née en Grèce, plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, le Dieu vivant, à qui ils se confiaient volontiers. Mais cette philosophie si lointaine qu'ils devaient apprendre dans des livres introuvables ne

leur donnait aucune inspiration pour chanter dans les églises auxquelles ils appartenaient. Dans les mosquées et les confréries religieuses musulmanes quand ils croyaient au Dieu des musulmans. Dans les bois sacrés et les cérémonies initiatiques quand ils étaient adeptes de Dieu faiseur de toute chose...

Parfois, ils déprimaient, perdus pour de bon, car les leçons dites de philosophie africaine n'étaient pas non plus réjouissantes. Tout se passait comme si, d'un enseignement à l'autre, les cloisons étaient étanches, tellement imperméables qu'ils se demandaient si la discipline royale était coupée de la vie réelle, de l'évolution du monde, de l'histoire, du temps tout simplement... Et, parce qu'ils n'avaient pas choisi, la plupart du temps, d'étudier une matière aussi éloignée de la vie, inutile sur le marché du travail, ils chutaient de la montagne des illusions jusqu'à la dernière dépression. Celle qui transformait le corps en loque humaine. Celle qui conduisait sans détour à l'hôpital psychiatrique de Bingerville, à quinze kilomètres de là. Et personne, Dieu ou bête, humain ou poisson, n'était à l'abri d'une telle métamorphose.

Un jour, un drame se produisit qui me fit prendre toute la mesure de l'enfermement dans lequel cet enseignement hors du temps était dispensé.

Près du campus de Cocody, un étudiant rata la marche à la descente du bus. C'était le matin, il était sans doute un peu fatigué. Il n'avait pas le choix et devait traverser la ville, pendant une heure, dans un bus bondé et surchauffé sous ce climat humide qui ne faisait aucun cadeau aux plus démunis. Il glissa et tomba. Il perdit connaissance pendant que la foule, curieuse, l'encerclait. Au bout de

quelques minutes, il se mit à réciter des mots inconnus aux oreilles de la foule qui voulut savoir d'où il venait et où il allait. On fouilla dans sa poche et son identité brilla comme le soleil au zénith sur une carte d'étudiant où il y avait marqué Laboratoire de philosophie. Il gesticulait, il enfilait à la hâte des sons inconnus, un instrument de musique imaginaire entre les mains, comme s'il avait perdu la tête. Des noms de philosophes anciens ou nouveaux disparaissaient puis revenaient parmi les mots incompréhensibles aux oreilles des profanes. La foule le voyait comme un tisserand traditionnel assis sur son métier à tisser, une navette entre les mains, possédé par le chemin géométrique du fil qu'il était le seul à poursuivre.

Ce fut un fait divers parmi tant d'autres. L'étudiant fut porté malade ; puis il disparut, en pleine année universitaire... Personne ne le revit plus jamais.

Il me fallait marquer mon passage dans un tel milieu où chacun se demandait pourquoi il était là, peut-être pour avoir un peu d'argent, un peu plus, pour lui-même et pour la famille, et un peu d'honneur, être visible encore et encore ou affûter ses armes, sur un strapontin de rêve, en vue d'une entrée probable en politique... Entrer en politique, le meilleur moyen de gagner sa vie et un peu plus. Les enseignants, tous grades confondus, entassés les uns sur les autres, ne dormaient pas. Chacun luttait pour la brillance de sa vie. Et les humeurs se mêlaient et les dents longues et moins longues se côtoyaient dans l'ombre d'une ambiance lourde et malsaine. Et la lutte pour la vie était tenace, rampante, grouillante, comme dans un panier à crabes...

Je devais marquer mon passage dans ce lieu qui ressemblait étrangement à plusieurs grottes enchâssées les unes

dans les autres, sans courant d'air. Chacune d'elles servait de bureau, de parloir, de lieu de drague et de marché minuscule. La grotte n° 56, la plus célèbre, je l'ai surnommée la Caverne en souvenir d'un texte de Platon.

Tu vois, lecteur, la première fois que j'ai quitté ma terre natale pour aller en Afrique, c'était sur un coup de tête, parce qu'une serre de plantes tropicales, à Paris, me transportait ailleurs, très loin dans l'espace. J'ai quitté mon pays, j'ai vécu plusieurs vies comme tu sais et, depuis ce temps, je n'ai toujours pas trouvé un havre de paix. De ma vie, je n'ai jamais vu un lieu pareil, même pas dans un livre de Borges ! Immense par le nombre d'individus capables d'y entrer en un jour, insignifiant par la superficie que chacun, professeur, étudiant, chômeur, secrétaire, flic, femme, homme, chien, chat, perroquet, serpent, était autorisé à occuper à chaque passage. J'imagine que dans chaque cavité de l'enfer, il y a au moins un peu d'air qui maintient la flamme brûlante à l'infini. Je cherchais le paradis, j'ai réussi à rencontrer la géhenne en cours de route. Comment organiser le feu inhabitable, lui donner un air de fête malgré tout ? Je me suis attelé à cette tâche ardue.

Je devais construire ce lieu de survie en rendant l'espace convivial tout en protégeant un carré agréable pour chacun. En proposant un sens au temps passé ensemble, j'imaginai un autre type de construction qui devait donner, comme par enchantement, une petite cellule privée à chaque enseignant et, bien sûr, à moi qui tardais à m'adapter à cette folle ambiance. Ce fut peine perdue. Les autres eurent du mal à accepter le sens de mon geste. Je m'étais investi dans de petits travaux de bricolage. Je me trompais. Mon idée fut combattue. Je vivais parmi des démocrates

qui défendaient becs et ongles l'idée du grand marché. Je ne sais par quelle sorcellerie, après de longues palabres, mes boîtes en contreplaqué encastrées les unes dans les autres, délimitant l'espace privé du maître de l'espace profane et houleux des élèves, résistèrent. J'entendais les voix s'élever et s'éteindre. Je captais quelques plaintes. J'imaginai des éclats de rire, parfois des rires tonitruants pour dégager la gorge de ce trop-plein de nœuds capables d'étouffer un humain assis dans un bureau. Je m'enfermais dans ma tour d'ivoire tout en cherchant le chemin le plus court pour refuser la mort ambiante et respirer un peu d'air frais venant de dehors. Comme une plante tropicale poussant dans la forêt dense, je cherchais la lumière du soleil en m'élançant vers le haut, toujours plus loin. Ce fut le début d'une autre vie composée de strates parallèles, pour donner à la vie entière un peu d'épaisseur et marquer mon passage d'une pierre précieuse dans ce temple du savoir.

Après tant de bourrasques verbales, mon œuvre fut donc sauvée des eaux. Les cellules que j'ai construites pour aménager l'espace s'avérèrent, peu après, d'une grande utilité publique. J'occupais la parcelle du fond. Je me protégeais contre toutes sortes d'intempéries. J'avais un peu de soleil. J'appris à travailler là, même si mon passage dans ce cagibi fut de courte durée.

Je m'étais d'abord réconcilié avec les étudiants. Ils devaient aimer leur discipline, la rendre vivante et utile. Avec l'aide de Laurence dont j'étais vraiment amoureux à cette époque, j'ai réussi à créer une ambiance conviviale, entre les étudiants et moi. L'anthropologie était sa spécialité. Elle parcourait tous les villages à découvrir où il y avait des manières de vivre et de penser pas si anciennes. Il n'était pas sûr que la vie des ancêtres eût été encore conservée dans des paroles ou des bibliothèques vivantes. Elle savait que c'était là un leurre. Elle observait comme ce monde dit traditionnel se transformait à vue d'œil, créait ses propres codes incompréhensibles aux oreilles et selon les théories de ceux qui les lisaient avec des œillères, des

grilles obsolètes. Elle me conseilla donc d'associer mes étudiants à ses recherches.

Au départ, ils étaient moins enthousiastes. Ils avaient appris que la philosophie n'avait rien à voir avec cette autre discipline voisine qui veut connaître l'humain dans son milieu de vie. J'ai dû prendre en charge les frais de déplacement, parfois de séjour. Les week-ends, les étudiants allaient dans des villages qu'ils connaissaient bien. Ils interrogeaient leurs proches. Ils observaient la vie quotidienne, les codes de transmission de la parole, les rituels, les fêtes, les mariages. Ainsi, ils redécouvrirent des manières de vivre qu'ils oubliaient depuis leur venue au monde, dont ils se désintéressaient, angoissés qu'ils étaient par leur avenir. Quand ils revenaient à l'université, ils avaient l'impression d'être plus heureux. Je les voyais plus ouverts, plus souriants. Avec le temps, le petit groupe que j'encadrais s'était agrandi. Ils venaient chez moi, ils discutaient avec Laurence toujours curieuse d'écouter leurs versions des faits.

Puis j'eus l'idée d'organiser, une fois par trimestre, une conférence autour du travail d'un collègue. Le débat avait lieu hors du campus car je le voulais ouvert et plus convivial. Je n'avais pas tort. Hors des murs, loin de l'ambiance du panier à crabes, le rire réapparaissait, on pouvait discuter autour d'un verre de bière, de jus de gingembre ou d'ananas. Ces jus de fruits faisaient partie des spécialités du pays. Ils étaient servis accompagnés de cacahuètes, de noix de cajou, de chips de plantain. Mon idée, c'était de créer une tradition de débats autour d'un verre, un embryon de banquet. Et mon idée s'essouffla un beau matin en même temps que la joie des étudiants qui prenaient l'air toutes les

semaines hors des classes. Ils avaient au moins appris une chose, faire le lien entre la théorie et la pratique. Mon idée tourna court parce que mon esprit était déjà ailleurs. J'entrevoyais un avenir plus lumineux pour moi auprès de personnes influentes. J'abandonnais tout le monde.

Quelques responsables, à l'université mais aussi dans les ministères, virent en moi l'assistant technique idéal pour traiter des affaires, pour débloquer des fonds auprès d'organismes internationaux ou, tout simplement, pour rédiger des lettres. J'avais envie de m'adapter au temps et au paysage tropical. Je n'avais pas imaginé une demande de cette nature. Travailler dans l'ombre près des plus grands, ceux qui ont le pouvoir. Désormais, j'étais un conseiller occulte. J'obéissais à des ordres, je rendais service, je veillais à ce que tout se passe, sur mon lieu de travail, selon les désirs de ceux qui gouvernent.

C'est ici que je me suis mis dans la peau d'un nègre. Avec tous les efforts que je fais au fil des jours, cette peau, sur ma chair et mes os persiste et signe. Elle fait toujours partie de mon identité. Qui me dira le contraire ? J'ai accepté de jouer ce rôle du nègre de service pour échapper à une peur bleue, celle de l'enfermement à vie. J'avais remarqué que le nom Bingerville était synonyme de folie. Or, à cette époque-là, j'habitais cette ville. L'Alsacien Louis-Gustave Binger, officier de Faïdherbe, savait-il qu'il deviendrait célèbre de cette manière ? Pendant qu'il avait reçu ordre de la France de conforter les frontières de la colonie face aux Anglais installés à l'Est, en Gold Coast, il savourait le bonheur de prendre un air si frais, entre l'océan Atlantique et la forêt dense. La petite ville bien coquette et paisible où il vivait, dans son magnifique palais de gouverneur, se

souvient-elle encore de son passage, un siècle après ? La population, elle, se rappelle qu'à cet endroit existe la célèbre prison où l'on enferme les fous, dans un pays où ils avaient l'habitude, depuis le temps de leurs ancêtres, de flâner à l'air libre, dans les villages et dans la brousse.

Dans ma mémoire, la ville fut l'une des premières capitales du pays, et devint célèbre à cause du jardin botanique. Aujourd'hui, ce jardin n'est plus qu'un lointain souvenir, consigné dans des livres anciens. J'ai constaté que les espèces rares ont presque toutes disparu. On y coupe du bois de chauffe. On s'y promène. On y fait du vélo. Reste, non loin de là, bien ou mal conservé, l'hôpital des fous. Le clou dans l'imaginaire des gens, même quand ils n'y pensent pas. La ville mettait tout en œuvre pour cacher ses fous. Et, entre la philosophie et la folie, la distance était bien mince. Je n'avais pas envie de franchir cette frontière.

Habitant cette petite ville au passé glorieux, je jouais tous les jours, sur le chemin séparant le bloc ministériel de mon domicile, mon rôle de nègre parfait. J'avais une voiture de service et je me faisais conduire. Ainsi, je m'éloignais du laboratoire de philosophie pour soigner mon humeur instable, avoir les pieds sur terre, rester en contact avec le monde réel et croire en un avenir qui s'ouvrait à mes yeux comme un horizon enchanté.

Je grimpais allègrement les marches de l'échelle qui ferait de moi un flic modèle et un nègre de première classe. Pendant longtemps, j'ignorai que j'étais sur la voie de cette métamorphose. Au bout d'une année, je m'étais acclimaté. J'avais pris des couleurs locales, adopté des tics de langage propres à ceux que je servais. J'avais une nouvelle femme dans l'ombre. Ni maîtresse, ni concubine. Je mis du

temps à comprendre que le pouvoir que je vénérâis m'avait jeté une femme entre les jambes. Je l'avais reçue comme un don. Une femme sans nom, comme il en existe tant, pour passer le temps et éviter de mourir d'ennui ou près d'un bordel. Je respectais ma vie d'homme. J'avais encore des scrupules à accorder à celle que je ne nommerai pas ici, les honneurs d'une compagne. Et il y avait toutes les autres rencontrées au détour d'un chemin.

Tu vois, lecteur, de ce point de vue, j'avais toutes les qualités d'un homme. Je savais cacher mes relations jusqu'à ce que, par accident, le secret m'échappe et se répande aux oreilles de mes proches. L'illusion est forte de croire qu'une liaison, quelle qu'elle soit, peut rester dans l'ombre. Plus on a envie de la cacher aux yeux des indésirables, plus elle s'ébruite. Car les relations parallèles se montrent d'elles-mêmes dans les mots et les gestes, les regards et les actes à ceux qui guettent nos faux pas sans jamais le faire exprès.

J'apprenais la diplomatie sur le tas. Je parlais en langue de bois. Laurence fut la première à s'en apercevoir. Le soir, je rentrais de plus en plus tard. Je devais prendre part à des réunions imprévues. Je jouais mon rôle de conseiller avec beaucoup de zèle. En retour, j'avais toute la sympathie des plus grands. Laurence me quittait. Je ne m'en rendais pas compte. Quand elle rentra à Paris, deux ans après, et qu'elle s'installa toute seule dans un deux pièces de la rue Monsieur-le-Prince pour une année, je vins la voir à Noël. Elle me lava comme un poisson pourri, me nettoya de long en large, et, comme j'étais franchement indigeste, me jeta à la porte, en plein hiver. Ma place, auprès d'elle, avait été effacée par un flot de mots en cavale comme lave de volcan jaillissant d'un magma de rancœur.

Je revins sur mes pas, là où on avait besoin de moi. Là où j'étais fier et heureux de rendre service. J'étais devenu un nègre incontournable. Et, plus que jamais, j'affinai mes méthodes d'investigations en tant que flic occulte. Je surveillais, j'écoutais aux portes, je rapportais à qui de droit. C'était sous le parti unique, avant la chute du mur de Berlin, qui, dit-on, marque le début du multipartisme en Afrique de l'Ouest. Je gagnais gros. À mes yeux, l'enseignement se réduisait à un passe-temps auquel je m'adonnais avec fair-play. Le travail de nègre justifiait ma présence là-bas. On m'a donné des acariens, tels des tâcherons, aides de camp efficaces dans l'accomplissement de toutes les sales besognes qui m'étaient confiées. Mais qui donc m'avait filé ces êtres de l'ombre ? La politique avait tous les droits. Je n'avais pas été initié à son langage jusqu'à mon troisième voyage en Afrique. Je l'avais côtoyée en situation. Aujourd'hui, elle n'a pas baissé les bras, bien au contraire. Elle édicte, plus que jamais, les fameuses franchises universitaires, les lois inviolables de l'université. Les hommes politiques ont besoin de profanes comme moi, à l'ombre de leur auréole. Moi, Dieusérail, ou Dieu pour les intimes.

Un acarien me picote derrière l'oreille. Il me commande de me taire. Mon corps livré à eux est tout couvert de démangeaisons. Car j'écris sous la dictée des acariens, ces bêtes invisibles, parasites de mon corps, aiguilleurs de ma pensée. Ma parole décousue devient illisible. Ce n'est plus ma parole mais celle que les choses ou les affaires florissantes prennent en otage.

Il n'y a pas si longtemps, entre deux voyages, j'étais un ardent défenseur de causes nobles. C'était dans l'air du temps, il y avait deux blocs distincts dans le monde. Il fallait jouer le jeu et prendre le parti des plus pauvres, toujours très riches en matières premières. Aujourd'hui, les causes à défendre semblent disparaître et l'on s'obstine à démontrer qu'il en existe des centaines, des milliers. Tu vois, lecteur, c'est Cheikh Anta Diop qui m'a donné l'idée d'appeler ma barque, mon lieu de vie La Perche du lac. J'adorais ses théories, moi un Blanc parmi les Noirs. Je partageais la cause qu'il défendait, celle de l'histoire de l'Afrique. J'adulais le personnage. J'admirais la ténacité des chercheurs à la recherche des traces de leurs ancêtres,

en Égypte. Je n'ai jamais fait ce voyage. Alors, en souvenir d'eux, de leur lutte et pour leur permettre de perpétuer ce voyage dans l'imaginaire, je donnai ce nom, La Perche du lac, à ma maison. J'avais l'intention, en investissant dans cette affaire, de décourager tous les rêveurs à la recherche d'une bouée de sauvetage pour leurs livres illisibles, capables de disparaître en un clin d'œil dans une fosse septique, sur les rives de la Seine. Je les redirigeais subrepticement vers ma Perche, l'arche de Noé qui les attendait, à bras ouverts.

Mon expérience m'a livré bien des secrets du monde de l'édition. Parfois, je vois grimper le dernier des minables en écriture du tréfonds de la déprime jusqu'aux effluves de la célébrité. On lui flanque un nègre. On nettoie à l'eau de Javel le texte écrit à quatre mains, dont deux naturellement invisibles. Il devient propre, acceptable, vendable à des millions d'exemplaires. J'ai donc appris, sur le tard, que je ne suis pas le seul à avoir donné du prestige au mot nègre, péjoratif. Pendant ce temps, des manuscrits qui ne manquent ni d'intelligence ni de beauté attendent qu'un miracle se produise dans l'arrière-boutique des éditeurs. J'ai voulu mettre fin à cette inégalité. J'avoue avoir ajouté d'autres maux à ceux supportés par des milliers d'auteurs. Avec moi, leur barque d'auteurs continue d'échouer sur les rives de nulle part, dans les limbes, accrochée à ma Perche.

Pourtant, il aurait suffi qu'un expert en machine médiatique fasse une halte chez moi, repère le muşeau bariolé de mes auteurs ou leur mimique inattendue dans l'eau, et hop ! les voilà érigés en monstres fiers, arrogants, dédaigneux des autres qui se métamorphosent à leurs yeux impitoyables en menus fretins totalement insignifiants.

C'est de cette manière que les espèces animales évoluent, les auteurs aussi. Je ne l'ai pas oublié. Il fallait que j'y mette le prix. Je n'avais pas envie de franchir ce pas qui ne faisait pas partie des risques que je recherchais.

Lecteur, mes acariens me conduisent sur ce chemin connu de tous, sans relief, terre à terre. Parfois, j'aime bien me promener dans cette plaine de Béotie où il n'y a pas d'accident prévisible, pas de chute, pas de fracture puisqu'il n'y a aucun ravin à l'horizon.

Aujourd'hui, ma Perche n'est qu'une couverture. Car le sempiternel débat sur qui est l'exploiteur et qui le pauvre démuné à vie me pompe l'air. Cet air si précieux que je cherche partout, le fil de ma vie, la porte ouverte où se glisse mon sourire. Avec ou sans Laurence.

Je continue d'écrire ces mots en silence, moi affublé de ce nom ridicule de Dieusérail. Je note ces mots à l'ombre d'un cahier ordinaire, sans signe distinctif, de peur qu'ils n'arrivent aux oreilles de ceux que j'aime en affaires, en amitié, en amour. Je n'ai nulle envie que mes héritiers soupçonnent un jour les maillons de la chaîne qui m'est si proche, affectivement et commercialement.

Ici règne la loi de la chaîne alimentaire. Les humains n'y échappent pas, sur le marché du travail, sur le chantier de la fabrication. Dans l'usine et l'édition. Les plus faibles sont mangés par les plus gros, ceux-là sont consommés par plus gros encore. Jusqu'à quel point de chute aboutira la prédation ?

Car je suis en train d'engloutir tous les petits poissons de l'édition et pas seulement des poissons ! Moi, Jonas, l'adaptation en milieu hostile m'est familière. Je ressemble à toutes les baleines qui auraient envie de m'avaler. Les

écologistes me protègent et ils ont bien raison. Les gens de gauche m'adorent et que dire des altermondialistes avec lesquels je mène le même combat ? Ensemble nous érigons des digues contre la prédation des multinationales, car l'accumulation des richesses n'a plus de secret pour moi. J'ai lu Marx et je l'ai appliqué à la lettre. Je diversifie mes produits tout en créant des emplois. Qui dit mieux ? Je continue de faire œuvre d'utilité publique sans prier tous les jours le bon Dieu.

Je suis un rescapé, un résistant, une tête brûlée, je ne l'ai pas oublié. Sorti victorieux des effluves de *l'opium du peuple*, je travaille avec les pays les plus démunis, je suis un démocrate dans l'âme. Les pays les plus endettés auront toujours besoin de mon aide. Souvent, mes amis et moi montons au créneau pour défendre la cause incontournable, *l'annulation de la dette*. Et nous causons, nous causons à longueur de colloques, de grands rassemblements citoyens, de concerts mondiaux et que sais-je encore. Est-ce pour des prunes ? Je ne suis pas le seul à emprunter cette voie et cela me réjouit.

Un jour, à un *forum social* des pays pauvres, j'ai croisé des tribuns gros et gras, en habits princiers, à la parole claire, défenseurs invétérés des paysans du tiers-monde. Cela m'a rassuré sur l'état des inégalités flagrantes qui découpent le monde en morceaux. Lesdits tribuns, de leur vie, n'avaient jamais eu faim. Ils avaient les yeux vifs, créaient, eux aussi, des emplois. Et jamais ils n'auraient laissé faire le grand capital, là où ils avaient mis en place d'autres systèmes plus subtils avec la complicité de leurs proches, leurs concitoyens, leurs nègres, acariens, moutons de Panurge, porte-cannes, chiens et chats, reptiles et per-

roquets... Leurs multiples réseaux tenus par la loi du silence. Et celle de l'ascenseur. Or, cette dernière loi gouverne nos vies au vingt et unième siècle.

– Tu m'aides à passer la porte de l'antichambre, je te renvoie le geste au centuple à la vitesse de l'ascenseur ! dit la loi.

Même mon sourire n'est pas gratuit. J'ignore le sens de ce mot, *gratuit*.

Ceux qui me croisent pour la première fois ont donc tout intérêt à le savoir et à se méfier de moi. Car autour de ma boutique se greffent toujours des affaires mafieuses et sexuelles. Chaque femme que je séduis choisit de m'aimer ou non même si je crains que l'option, pour une femme, soit bien limitée. Ravi donc d'avoir été un homme sur terre. Ni un dieu, comme pouvait le laisser prévoir le poids de mon nom, ni une femme, heureusement...

J'ai trop parlé à ce sujet. Je m'arrête là. Mes acariens, êtres de l'ombre, me rappellent à l'ordre. Ils m'imposent le silence. Sur leurs territoires incontrôlables par des humains, j'apprends à être heureux à l'écart de tous les projecteurs. Je m'adapte aux dures lois de la survie qui passent par la parole mesurée pendant que l'argent arrive à la rescousse. Et l'argent, il me faudra du temps pour le gérer...

LES VENDEUSES DE SECRETS

Les tranches de vie d'Amédée-Jonas me jetaient, à présent, dans l'embarras. Mon esprit refusait de croire aux faits racontés dans ses mémoires. Aucun autre chemin ne s'offrait à moi pour en savoir plus sur l'homme venu en Afrique parce qu'il s'ennuyait chez lui, parce qu'il avait besoin de respirer un autre oxygène sous les tropiques. Il s'était métamorphosé lentement en nègre à tout faire, car le contact des hommes de pouvoir lui avait donné des tas d'idées. Il les appliquait à longueur de vie, ces nouveaux préceptes qui se moquaient bien de toute morale, pour soigner son image de marque, accumuler des billets de banque et d'autres richesses matérielles, encore et encore. N'étant plus le même homme, il était devenu méconnaissable, il avait des ailes. Pourtant, j'avais l'impression qu'un fil ténu reliait ces tranches de vie découpées au couteau, jetées dans un cahier à couverture cartonnée, de couleur terre de Sienne, sans titre. Pendant mon séjour à Ouagadougou, le cahier n'a cessé d'occuper une large part de mon imagination. À chaque instant, j'ai glané des nouvelles de l'homme blanc surnommé Dieu.

Je prenais des notes à la hâte que je laissais reposer sur un coin de ma table de travail. Là où s'entassaient, pêle-mêle, des tonnes de coupures de presse. Car mon jeu favori c'était de collectionner toutes les histoires, tous les faits divers vécus par des gens anonymes sur des sentiers imprévisibles entre les continents. Entre l'Afrique et l'Europe, les Amériques, l'Asie, l'Océanie. Les détroits me fascinaient, celui de Gibraltar, celui de Magellan. Les caps aussi. Tous les points de chute et les passages qui racontent toujours leurs propres histoires à tous les voyageurs. Amédée-Jonas aimait l'histoire, la géographie et les jardins botaniques. Je partageais avec lui ces passions. Celles-ci étaient compréhensibles mais l'usage qu'il faisait de ses connaissances me laissait perplexe.

Je n'avais jamais vu le nom d'Amédée-Jonas Dieusérail dans aucun journal. Cela m'intriguait. Soit il se classait parmi les puissants en ce début du vingt et unième siècle, soit il était protégé, corps et biens, par des réseaux agissant dans l'ombre. Dans tous les cas, personne ne pouvait ni porter atteinte à sa vie privée, ni lui faire aucun reproche dans le domaine des affaires. Et moi, ressemblant à une tête de mule en cavale, je cherchais les ficelles de ce monde opaque dans lequel vivait ce Dieu sur terre...

J'étais donc revenue à Abidjan. Je reprenais mes habitudes de vie. Aller au marché quand l'envie me passait par la tête et que mes jambes donnaient leur accord. De ce point de vue, nos mères avaient raison. Pour elles, le marché n'était pas seulement un endroit où l'on vendait ou achetait des denrées alimentaires. C'était le sentier ouvert vers la parole autorisée. Le lieu de la parlote et de tous les mots dits comme passe-temps. C'était un lieu de promenade et

de palabres. Les rivales se croisaient parmi la foule, y réglaient leurs comptes, à l'insu des hommes. Les fillettes et les garçonnets apprenaient dans cette ambiance surchauffée l'art de la survie, quand ils n'avaient pas le choix. J'allais donc reprendre ce chemin, comme un poisson dans l'eau, chaque fois que j'aurais un bout de temps.

Une idée avait jailli des effluves de mon esprit. J'allais la sonder, l'écouter, la suivre à la trace. L'idée me conduisit près d'un marché. Un tout petit marché, insignifiant dirais-je. Je décidai de poursuivre, à cet endroit, mon enquête devenue policière, auprès d'une femme qui ne passait pas inaperçue. Elle s'appelait Iris Agodi.

2

La voilà, Iris, menue, vive et alerte, dès sept heures du matin, déballant ses cartons de poissons. Elle a conscience que la marchandise dans laquelle elle s'est spécialisée est périssable. Elle prend des risques, elle le sait, comme toutes ces femmes gagnant leur vie dans le commerce de produits congelés ou cuits. Il y va de la crédibilité et de la réputation de chaque femme. Il suffit d'un seul cas d'intoxication alimentaire et toute une vie peut s'arrêter là, avec, alentour, de nombreuses autres vies dans la grande famille. Car les vies s'accrochent les unes aux autres et un seul faux pas accompli par l'une entraîne la chute d'une dizaine ou d'une vingtaine d'autres reliées par le même fil, le fruit du travail d'un seul individu. Elle veillait à la qualité du poisson, Iris. Dès qu'il était complètement décongelé, elle préparait le poisson restant pour le fumage ou le séchage. Conditionné autrement, celui-ci était vendu le jour même, le lendemain ou les jours après.

Personne ne peut avoir une idée exacte du marché dont je parle, celui d'Iris Agodi, dans cette mégapole tentaculaire allongée à vue d'œil entre soleil, lagune et mer. Il faut

voir ce marché et cette ville qui ne manquent pas de beauté. Cette ville capable d'étouffer ses propres habitants parce qu'ils n'ont pas le choix d'aller ailleurs, parce que la recherche d'un boulot les conduit là. Peut-être sont-ils nés là, dans les environs. Peut-être y sont-ils venus quand ils étaient encore enfants, dans les bras de leurs parents. Le marché dont je parle et tous les autres qui lui ressemblent sont des îlots de vie bouillonnante et pleine d'odeurs et de chaleur. C'est l'endroit où tout peut arriver, parce qu'on y vend toutes sortes de marchandises mais aussi de la bonne humeur, beaucoup de rires. Des pleurs, des cris et des palabres à la pèle, ces états d'âme qu'on ne peut trier, qu'on ne peut compter. Et chacun se demande pourquoi est-ce là et pas ailleurs que les états d'âme les plus rares, les paroles les plus insensées ou les plus inédites trouvent leur chemin sous le regard bienfaisant de celles qui y passent les meilleurs moments de leurs journées. S'il n'y avait pas de marchés si sympathiques mais si difficiles à traverser, les hommes et les femmes, surtout les femmes auraient été plus tristes, mille fois plus tristes. C'est là qu'elles trouvent un sens à leurs faux pas, leurs lubies, leurs joies éphémères. Là, dans le marché où tout s'échange y compris les secrets les mieux gardés, les *dossiers* de personnages publics comme Amédée-Jonas Dieusérail.

C'était, à l'origine, un minuscule marché de légumes, de banane plantain et de manioc jusqu'à la fin des années soixante-dix. Le village était celui où, trois à quatre fois par semaine, hormis le lundi, la semoule de manioc, l'attiéké, spécialité locale devenue nationale, était cuisinée et vendue sur le marché ou devant les maisons. Puis, un quartier hétéroclite fait de tours géantes, d'immeubles à

trois étages, de quelques villas, prit racine avec beaucoup d'arrogance juste en face du village paisible, vite englouti par l'ambiance infernale et mouvementée de la ville avançant à grands pas. Le marché entra dans la danse. Il se transforma bientôt, le long de la voie principale d'accès au village, en un parking à ciel ouvert. Les citadins avaient débarqué avec leurs habitudes de riches, nouveaux ou anciens, de pauvres contraints à rouler en voiture n'importe où, parce que ça fait bien, parce que c'est signe de distinction parmi une foule toujours plus démunie.

– Des caisses nickel aux 4 × 4 pourris, tout y passe. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour les yeux de l'autre ? disait Iris Agodi, en rigolant.

Pendant que les prix grimpaient à vue d'œil au fil des ans, le marché poussait comme un champignon pour le bonheur des commerçantes nombreuses et accueillantes et des habitants du quartier d'en face qui n'avaient pas besoin d'aller plus loin pour faire des provisions. C'était un monde de femmes dans lequel circulaient quelques hommes. Les jours ouvrables, les employés de maison faisaient le marché. Ils avaient la langue déliée. Ils racontaient tout ce qu'ils voyaient et entendaient dans ces maisons où ils passaient leurs journées à nettoyer vitres et carreaux, à dépoussiérer des meubles, à faire le lavage et le repassage du linge mais aussi la cuisine. Les commerçantes commentaient les bribes de vie dure racontées par les employés à tout faire.

Ainsi, les pièces de monnaie et les billets de banque circulaient de main à main en même temps que les sourires et les clins d'œil complices, les rendez-vous pour d'autres affaires dans le village, dans la ville d'en face ou ailleurs.

Les week-ends, les patronnes prenaient la relève des employés. Certaines ne le faisaient jamais, elles ne mettaient jamais les pieds dans un marché. Elles avaient leurs habitudes. Elles aimaient bien se faire servir. Et, sur la carte de fréquentation dessinée par Iris, il y avait les férus du marché, n'importe quel jour de la semaine, femmes et hommes, qui aimaient bien emprunter cette voie unique à pied ou en voiture. Pour eux, le marché était un lieu de promenade, là où tout pouvait arriver. Là où l'ambiance pouvait indiquer la météo dans la ville, dans tout le pays.

J'aimais me baigner dans l'humeur du marché. Les supermarchés qui se sont multipliés au fil des ans m'ennuyaient. J'y allais parfois par nécessité. Le marché quotidien à l'air libre m'accueillait toujours à bras ouverts. J'y allais avec joie, à cause d'Iris Agodi. Et de nombreuses commerçantes que je connaissais avaient pris l'habitude de me parler.

Une fois, Iris m'expliqua.

– Tu vois, les deux étals juste à côté du mien appartiennent aux membres de ma famille. Voici mes deux sœurs qui s'occupent de la vente du poisson fumé. Chacune d'elles sait quel rôle elle joue, qu'elle place elle occupe dans la chaîne du poisson.

Ce jour-là, je me suis souvenue d'une femme d'un certain âge assise à cette même place, souriante, accueillante, écaillant le poisson, le découpant à la demande, tous les jours, des années durant. C'était la mère d'Iris. Quand elle prit de l'âge, ses trois filles reprirent les affaires en main. Iris, elle, venait de se marier pour la seconde fois. Elle avait aussi un autre métier certains jours de la semaine. Elle travaillait à mi-temps, dans une fabrique d'emballages

plastiques. Quand elle aura fait son temps, une autre femme la remplacera pour la vente du poisson, le moment venu.

Je crois qu'Iris a, dans ce marché, encore de beaux jours devant elle. Si rien ne vient casser sa joie de vivre. Aux yeux de ceux qui la connaissent, elle ressemble à un dictionnaire. Elle a un avis sur tout. Des affaires politiques du pays aux grandes questions qui agitent le monde. Et elle participe activement, en y prenant grand plaisir, à la divulgation des secrets qui doivent rester cachés. Elle a un avis sur tout, en politique et sur la vie privée des gens.

– Les secrets existent pour nourrir la parole racontée. Pour la rendre vivante et actuelle. Pas pour regarder le passé et s'installer à l'ombre de ses fromagers et baobabs. Si nos parents ne nous avaient rien dit des intrigues du monde, de la colonisation, des nombreuses histoires de nos villages, aujourd'hui, nous serions des ignorantes. Qui aurait pu nous aimer ? Et tu saurais d'où tu viens, toi ? Et tu saurais où tu mets les pieds ?

Dans un coin de son étal de poisson, elle a une radio et quelques journaux. Pour elle, s'informer est un devoir et relayer l'information, surtout la petite histoire, est une passion qui la dévore, corps et âme. Elle fut la première à me dire, deux jours avant le coup d'État de Noël 1999, qu'un vent de mécontentement s'annonçait en tempête tropicale, qu'il fallait se protéger le crâne. Quand les militaires prirent la ville d'assaut, elle donna force détails sur l'évolution des choses à ses amies passées la voir juste avant la fermeture de tous les marchés, les jours qui ont suivi.

Iris, dictionnaire ambulant, a donc emmagasiné dans sa mémoire les anecdotes les plus croustillantes à propos des

grands du pays mais aussi des histoires mine de rien sur les petites gens travaillant pour les grands, crocodiles, hippopotames et éléphants.

Je ne sais comment dessiner le portrait d'Iris. Petite par la taille, grande par l'intelligence et la curiosité. Espiègle comme une fille sans souci, elle était tout cela à la fois et elle savait répandre la joie autour d'elle. Il y avait toujours quelques clientes debout devant son étal et d'autres femmes assises près d'elle acquiesçant ses propos, ajoutant leurs grains de sel aux secrets qu'elle vendait à longueur d'année.

Ce jour-là, je lui demandai.

– Vendre des secrets, cela s'apprend n'est-ce pas ?

– Je dois dire merci à ma grand-mère pour ça. Mais j'ai dû compléter ma formation sur le tas. Au port de pêche, dans les maquis mais aussi auprès des chauffeurs de taxi...

– Tu veux dire qu'il y a des gens qui savent garder les secrets mieux que d'autres ?

– Oui, si tu veux. Mais le vrai secret ne se garde pas, c'est lui qui te garde en vie si tu y tiens vraiment.

– Je vois. Tout secret est fait pour être confié, comme tu le fais, aux personnes qui sont capables de le comprendre et de le transmettre.

– Tu as bien compris ce que je veux dire. Un secret est un secret. Il ne se répète pas. Il se comprend...

Puis elle donna force détails sur l'entretien du secret par la parole. Je me demandais si j'avais capté le sens de son raisonnement qui ne manquait pas de subtilité. Pendant ce temps, assise sur son tabouret, elle s'essuyait les mains après avoir découpé le poisson qu'une cliente attendait. Elle avait cette manie de parler, de raconter des histoires

Tanella Boni

pendant qu'elle était en plein boulot. Certaines clientes qui ne s'intéressaient à rien d'autre qu'au poisson venaient et repartaient avec quelques bribes de mots entendus sans jamais saisir le sens de l'histoire.

3

– En ce moment, tu vois, la vie est dure. Quand je dis dure c'est que tous les mots me manquent. Je ne dis rien de juste. Je n'ai encore rien dit...

Elle marqua un temps d'arrêt, puis continua. Elle m'invita à m'asseoir près d'elle. Cela signifiait que nous nous embarquions dans les méandres d'une longue conversation dont elle seule avait le secret. Je pris place. J'avais tout mon temps, non pas seulement pour les besoins de l'enquête, mais aussi pour le plaisir.

– Regarde, ma voisine attend un bébé qui viendra au monde dans trois mois. L'enfant ne saura pas qui est son père. La mère ne le sait pas non plus. Elle était en période de chômage prolongé, larguée par son homme allé se faire voir ailleurs, en pleine guerre. En un an, elle a connu trois hommes de couleurs différentes...

Je me demandais ce qu'elle voulait dire par là. Je n'avais pas envie de manquer de politesse à son égard en lui posant des questions. La suite était claire. Un enfant aurait tout compris sauf le point précis où elle voulait en venir.

– ... Il n'y avait pas de Blancs parmi les hommes qu'elle a rencontrés. De toute façon, le blanc n'est pas une couleur, c'est chose commune, comme le noir. Le blanc et le noir sont inséparables, interchangeables, comme le bien et le mal. Le premier initié que tu croises, en ville ou dans la brousse, te le dira. C'est bien pour cette raison que, quand ils collent à la peau des humains, le blanc et le noir se font tant de vacheries, l'un plus que l'autre et l'autre attend le moment propice pour lui rendre la monnaie. C'est pour ça que nous avons le cœur plein d'amertume aujourd'hui. Nous n'avons pas trouvé les moyens de la vengeance...

Écoute donc la suite de mon histoire. Ma voisine en avait marre des Blancs et des Noirs. De leurs vraies fausses querelles de frères ennemis ou maîtres et esclaves. Elle en cherchait un seul dans ces deux catégories, un qui puisse l'aimer. L'homme unique n'existait pas. Maintenant, elle s'inquiète de savoir de quelle couleur sera son bébé ! Elle veut savoir si son bébé sera de nationalité internationale, comme *la force impartiale*, comme chaque soldat de l'ONU. Voilà le nouveau malheur qu'ils nous apportent, ceux-là... On flanque à nos côtés des gens qui ne nous aiment pas, qui ne nous ont jamais aimés. Ils n'ont que du mépris pour nous et je me demande ce qu'ils font ici ! Ils croient que les négresses sont leurs vaches ou leurs esclaves. Quand on se déteste, on se tape dessus. Et, quand il s'agit d'un *casque bleu* dont la couleur ne nous rassure pas, on ne peut pas le dire tout haut. Eux aussi, ils ne disent rien. Certains parmi eux, les plus dangereux, ne parlent aucune de nos langues. Même pas notre langue nationale, *le français populaire d'Abidjan* ! Ils sont incapables d'avouer, en plein jour, qu'ils ne nous aiment pas. C'est contraire à la loi. Et,

puisqu'ils nous surveillent de près, il paraît que ça fait des dégâts. Des parties de jambes en l'air qu'on n'a jamais vues sur la terre de nos ancêtres ! Les enfants qui arrivent seront, j'en suis sûre, ceux de la paix...

– Les enfants de la paix ?

– Oui. Car ils auront réussi à réconcilier des ennemis jurés et des couleurs intermédiaires. Tu y aurais pensé, toi, à cette solution à la guerre ?

– C'est qui, l'ennemi qui ne nous a jamais aimés ?

– Est-ce que je peux savoir ? Ma bouche voit des mots. Mes yeux n'ont rien à dire. Ma voisine en sait quelque chose... Les gens qu'elle a côtoyés, envoyés pour la paix, viennent de l'Afrique du Nord, du Bangladesh, et je ne sais de quel autre pays plus lointain encore ! Avec les Russes et ceux des pays de l'Est et les Sud-Africains mercenaires venus pour l'argent, ceux qui dormaient à l'Hôtel Ivoire pendant qu'on disait qu'ils n'existaient pas, tous nous traitent de négresses ! Quels types d'hommes les femmes d'ici n'auront-elles pas connus en si peu de temps ?

Évidemment, je ne parle pas de celles qui ont tout et qui se permettent, tous les jours, d'insulter notre dignité en *jetant du sable dans notre attiéké*... Je parle de nous autres, mi-lettrées, mi-alphabétisées, non diplômées à l'université mais diplômées dans la vie, dignes et battantes. Tu me crois maintenant ?

– Oui. Je te crois. Je ne doute pas de ce que tu dis. J'aurais bien aimé revenir en arrière, t'entendre sur un autre sujet qui me tient à cœur, sur Dieu. Mais je t'écoute. On en parlera après.

– La vie est dure et dure, comme je te le dis. Et le vrai secret se trouve dans nos vies de femmes. Comment nous

souffrons de ces nouvelles douleurs ajoutées aux anciennes. Comment un miracle nous sauve de la mort imminente. Tu vois ? Comment nous arrivons à élever nos enfants toutes seules, grâce à Dieu et à l'argent que nous gagnons au jour le jour, dans ces petites affaires pas toujours rentables. Parfois, le comble du malheur vient de nos propres petits frères étudiants ou chômeurs diplômés, qui déversent le trop plein de leur colère dans la mare de nos reins ou dans la barque de notre dos. Personne n'en parle et c'est comme ça. C'est un secret bien gardé qui nous fait mal, très mal, nous ronge, nous rend tristes. Parce que certaines d'entre nous acceptent cette situation à cause de leurs hommes qui, comme d'habitude, sont des oiseaux de mauvais augure. Ils disparaissent puis réapparaissent sur le toit de la maison. À ces moments-là, c'est un hibou que tu vois, pas ton homme. Alors tu préfères accepter les conneries d'un petit minable qui se croit le roi du monde. Cela te permet d'attendre en silence et d'affronter l'ombre maléfique du hibou qui te tue à chaque apparition.

Voilà pourquoi ma voisine a eu raison d'aller voir ailleurs. Malgré toutes les questions qu'elle se pose, son cœur déborde de bonheur à l'idée d'avoir ce bébé, encore un, le septième. Tous de pères différents... Et elle va l'élever seule ce bébé, parce qu'elle l'a fait toute seule, de père invisible.

Iris parlait encore et encore. Le marché était moins bondé. Restaient les clients venus se restaurer là, à midi. Ses sœurs courbaient le poisson qui se mordait la queue passant par la bouche et se fixant par là. Et le poisson devenu arc tendu avait cette forme particulière reconnaissable parmi mille autres sur le grill du fumoir. Il avait

beaucoup de succès et de goût car il se vendait tout chaud à midi.

Iris n'avait plus de clientes et elle me dit, au moment où je prenais congé.

– J'ai cru comprendre que tu me demandais si je connaissais Dieu ? Ne pars pas encore. Reprends ton siège. Le secret de Dieu, je le garde aussi. Je peux te le vendre si tu veux !

– Tu me le vends à combien ?

– Cinq francs CFA. Avoue qu'il ne vaut pas bien cher, puisque tout le monde le connaît par ici. Dans ce pays, il n'y a que toi avec des oreilles fixées à l'envers. Assieds-toi, je te les remets à l'heure.

– Tu aurais pu être une des journalistes de Radio-Treichville, la plus écoutée des radios, celle qui dit toujours vrai !

– Mais j'en suis une, qu'est-ce que tu crois ? Et pas n'importe laquelle. Diplômée de l'Antenne Abidjan-Panam. Tu en doutes encore ?

Nous nous sommes retrouvées en tête à tête, il était une heure de l'après-midi. Iris m'invita à partager avec elle son plat d'attiéké-maquereau fumé à l'oignon salé et pimenté. Autour de ce repas populaire, dans un marché à l'air libre, j'écoutai, pour la première fois de ma vie, l'une des versions de la vraie histoire d'Amédée-Jonas Dieusérail.

« Dieu est le Blanc-nègre qui a la cote dans notre quartier, commença-t-elle. Et sa cote grimpe et grimpe tu te rends compte ? Qui ne le connaît pas ? On l'a vu traîner par ici il y a moins de deux semaines. Je suppose que tu l'as rencontré dans l'avion au moment où il partait je ne sais où. Tu l'appelles comment, Dieusérail ? Il a toujours dit que son nom c'est Dieu, Dieu tout court, pour les affaires et pour les intimes. Dieu comme celui des musulmans et des chrétiens d'ici et d'ailleurs. Dieu faiseur de toute chose, comme celui de nos ancêtres.

Il dit qu'il est né à Korhogo, tu savais ça ? Certainement dans le bois sacré. Là où des sacrifices sont permis pour ouvrir le chemin, te permettre d'être quelqu'un dans la vie. Il a dû être initié là-bas. Il respecte les lois de ces ancêtres de la savane. C'est ce qu'il m'a dit un jour, ici même, dans ce marché. Tous les Sénoufos sont donc ses frères et sœurs et les Dioulas ses cousins. Nous autres du Sud nous sommes ses demi-sœurs et demi-frères. Tu vois, ses meilleurs amis ce sont nos gouvernants. Quand il arrive dans le pays, il ne prévient jamais. Peut-être y a-t-il un service

spécial pour l'accueillir et le loger. Quand il débarque, personne ne sait dans quel hôtel de la ville il niche. Peut-être qu'il dort chez l'habitant. Un habitant particulier, inconnu de nous autres.

Né donc à Korhogo, il a aussi de nombreux amis là-bas hormis ceux qu'il appelle ses frères et sœurs, les membres de sa famille. Tu as déjà vu un Blanc se comporter de cette manière ? S'il le fait c'est qu'il y a un secret sous la natte. Or le secret qui t'est proche, que tu gardes sous la natte te tue. Parole de ma grand-mère qui a pourtant vécu les temps modernes et pas l'époque des ancêtres ! Il possède une maison dans le Nord. Dans son domaine, il cultive des hectares de manguiers, de corossoliers, d'anacardiens. Il exporte les fruits, je suppose dans son autre pays. Il élève des abeilles, ces petites bêtes qui donnent tout et reprennent le meilleur, la vie ; capables de tuer et de soigner, de nourrir et d'embellir le corps. Ses abeilles produisent du miel de néré, l'un des plus savoureux. Il est en contact permanent avec une coopérative de femmes qui font du beurre de karité. Il achète le beurre, le revend très cher, puisque ce produit est très demandé. Ça fait bien d'utiliser du beurre de karité. Ça soigne tout et entretient tout même les poils des chiens et des chats. Personne n' imagine le travail harassant des femmes autour de l'huile miracle qui doit être transformée en beurre qui se conserve des années. Dieu cherchait désespérément la recette pour la fabrication artificielle dudit beurre de karité. Il n'en a pas trouvé. Il a fait confiance au savoir-faire des femmes du Nord. Même avec les miettes qu'il leur donne, il paraît qu'il paie de façon *équitable*. J'ignore le sens de ce mot. Ce n'est pas grave. Tous les jours, le français populaire d'Abidjan

devient savant, puisque le monde évolue, notre langue de Nègres modernes évolue aussi. C'est ce qu'on raconte. Nous, dans ce marché, voyons toutes sortes de produits qui s'exportent pour cinq francs et des tonnes de n'importe quoi venant d'ailleurs vendus sur place. Il suffit d'ouvrir les yeux pour apercevoir des ficelles grosses comme ça. Le filet des affaires rentables. Parfois, je me dis, les yeux ne suffisent pas pour faire un constat. Il nous faut des oreilles pour conserver intacts les secrets entendus. Voilà pourquoi je veux former tes oreilles sur le tas. Toi qui regardes toujours ailleurs. Toi qui vas chercher loin, même dans des livres perdus, ce que Radio-Treichville sait mieux que tous les livres.

Je crois bien connaître Dieu quand je dis que, pour lui, un sou c'est un sou. Il te donne dix francs de la main droite. Il récupère cinq francs de la main gauche. En te faisant travailler dans le même temps. C'est comme ça que fonctionne le système qu'il met en place, partout où il passe. Cette grande machine qui roule, qui bouge, qui travaille nuit et jour, qui produit mangues, noix de cajou, huile de palme, beurre de karité, caoutchouc, miel de néré et que sais-je encore. J'ai oublié l'affaire la plus récente. Il exporte notre attiéké national, tu entends ?

Dieu entretient des centaines, des milliers de personnes accrochées à sa veste qu'il ne porte pas tous les jours puisqu'il préfère les chemises pagnes ou le boubou pour mieux parler à ses employés qui seraient venus grossir, s'il n'avait pas été là, le nombre de chômeurs déjà impressionnant dans ce pays.

Grâce à Dieu, des gens mangent, se soignent, éduquent leurs enfants. Seulement, personne n'est capable de te dire

quel genre de patron il est. Personne ne se pose cette question, ni aucune autre question à son sujet. Comme je l'ai dit, personne ne sait où il dort. Or, ici, on te connaît mieux par ta maison, ta femme, ta voiture. Dieu, lui, se présente par ses affaires nombreuses et variées. Personne ne sait si la nuit, il dort par terre ou au ciel, en enfer ou au paradis ! Il adore les *assaillants* qui sont aussi ses amis. D'ailleurs il se promène sur leur territoire sans problème. Là-bas, il se fait toujours escorter pour aller à Korhogo et au-delà.

Seul un Dieu comme lui peut traverser, comme ça, sans aucune difficulté, la Côte d'Ivoire divisée par la guerre. Jamais un humain ne pourra le faire. On lui demandera toujours d'où il vient et où il va. Eh Dieu ! Je n'ai jamais vu un homme porter ce nom-là sauf un Nègre. Oui, il n'y a que les Nègres qui donnent le nom de Dieu et tous ses dérivés à leurs enfants en pensant que le bénéfice du nom les sauvera de tous les malheurs du monde... Dieudonné, Dieumerci, Dieuesprit, Enfant-de-Dieu, Chose-de-Dieu, ou Dieu tout court, décliné mille fois, dans toutes les langues. Quelle patience ! »

« Parle-moi de ses femmes, en as-tu une idée ?

– Hum. C'est un peu compliqué, poursuivit-elle. Je ne sais comment t'expliquer. Ce secret-là est le moins bien gardé de tous. Dieu cache bien son jeu puisqu'il n'est pas un homme ! Mais si, mais si... Voilà ce que je retiens sur ce chapitre-là.

La première femme, c'est Sali Kélen ou Lady Benz, du moins la toute première en date, que l'histoire reconnaît sous nos cieux. Il paraît qu'ils se sont connus à Korhogo, qu'il l'a mise sous la natte là-bas quand ils étaient encore jeunes. Et la première officielle, passée devant monsieur le maire, c'est Laurence, Lolo pour tous. Notre Lolo s'habille comme une Étasunienne. Elle porte des sandales Kickers, qui durent dix ans, pas les *en attendant* de chez nous, *samaras* jetables pour pays pauvres. Nuit et jour, elle a des robes à carreaux comme si elle s'apprêtait à jouer à saute-mouton dans la cour de l'école. Elle n'est pas mal. Belle, mince, sympa. Elle n'a pas d'âge. Depuis qu'on la connaît, elle garde toujours le secret du même visage. Elle adore nos petits frères qui l'accompagnent dans son travail de cher-

cheuse. C'est un métier, ça ? Parfois, elle flâne par ici, de longs mois durant, sous le soleil, sous la pluie. Elle traîne dans la poussière. Personne ne sait ce qu'elle cherche avec son chapeau d'Étatsunienne et sa robe de petite fille. Robes à carreaux ou à petites fleurs, à pois elle en a des tas, de toutes couleurs. Quand elle a envie de porter le pagne, elle cherche le même genre de motifs, petits ou minuscules comme si elle avait envie d'avoir des points, des carrés, des triangles sur son corps à longueur de journée. Je la vois toujours avec des questions à la bouche, quand elle vient acheter du poisson. Des questions sur ma vie, sur ma famille, mes parents, mon chat, mon chien, les poulets que j'élève sur les rives de la lagune à Bingerville, s'ils ont froid, s'ils ont chaud...

Je trouve qu'elle divague parfois. Mais elle est comme ça. Au moins elle, Lolo, on la connaît dans notre marché, sur notre territoire de femmes. Les autres expatriés, même s'ils ont passé mille ans ici, ils vivent dans leurs milieux. Tu sais bien où ils vont, au supermarché. Tu me diras c'est normal. Même quand ils habitent au fin fond du pays, en pleine brousse, ils cherchent toujours le seul supermarché minable du coin, qui ne vend que des choses pourries, à des prix qui sentent tout aussi mauvais et nous font fuir. Tu vois, certaines personnes ne s'adaptent jamais à leur milieu de vie même quand elles sont en voyage pour longtemps. Elles ferment les yeux, elles ne voient rien, elles n'entendent rien, elles s'accrochent à leur propre culture, même si celle de leurs parents est en train de disparaître. Elles veulent la retrouver coûte que coûte dans le nouveau pays où elles ont atterri pour un jour ou pour cent ans. Nous agissons tous comme ça, sans le savoir.

Leurs ancêtres colons étaient plus résistants, au moment où ils portaient le casque colonial, traversant le pays du sud au nord, de l'est à l'ouest, ignorant reptiles, crocodiles, malaria, toutes sortes de poisons *téré kélen*¹, capables de tuer un éléphant en un jour à plus forte raison un homme !

Laurence, donc Lolo, s'adapte, comme ses ancêtres colons, au pays des Noirs. Personne ne sait ce qu'elle cherche, ce qu'elle trouve. Elle cherche pendant que Dieu, lui, tisse la toile d'araignée des affaires familiales. Je me demande si elles sont vraiment familiales ces affaires-là. Tu sais, quand tu regardes Dieu, il est toujours tout seul, comme une araignée au milieu de sa toile tissée lentement. La toile est belle, il en est content. L'araignée rusée, te rappelles-tu Kacou Ananzè, dont la légende a traversé l'Atlantique, pour aller de l'autre côté des mers en même temps que les esclaves ramassés sur nos côtes ?

Lolo, c'est aussi la petite bonne femme de Dieu qui pleure de temps en temps. Elle n'est pas méchante. Elle fouille partout, même dans les poubelles. C'est une chercheuse.

Et Dieu, pendant ce temps, en vrai Blanc-nègre, se baigne dans la lagune Ebrié, comme un tilapia dans l'eau et dans la boue. C'est un Blanc polygame.

Tu connais la phrase préférée de certains hommes ? Je ne te vends aucun secret à ce sujet, elle dit ceci : "J'aimerais bien que tu me laisses tranquille, et toute ma liberté !" Quand il en a marre de sa femme, celle qui garde la maison, c'est cette phrase-là et pas une autre, en français standard, qu'un homme lui jette à la figure comme une tête

1. Foudroyant.

de poisson au chat assis dans la cuisine. Ce fut la phrase préférée de Dieu, un de ces jours, quand Lolo lui demanda pourquoi il n'avait pas de domicile fixe. Il ajouta qu'il lui avait déjà donné sa liberté, qu'il ne lui avait jamais enlevée. Lolo vit que le prix de la liberté était très élevé. Quand une chose se vend aussi cher, tu as tout intérêt à ne pas palabrer autour, à ne pas demander une deuxième fois combien ça coûte. Lolo a plié ses bagages. Elle a foutu le camp. Personne ne l'a revue depuis ce temps. Dans son autre pays, elle est devenue très forte en karaté. Elle a jeté Dieu par la fenêtre. Tu entends ça ? On a eu la nouvelle par un ami de Dieu qui garde tous les secrets de la famille.

Les jeunes chômeurs ou diplômés qu'elle entretenait ont failli mourir de chagrin. D'autres attendent qu'elle revienne les tirer de la galère où ils nagent, déprimés jusqu'au cou. Ils n'ont plus toute leur tête pour dire oui, non à tout ce qui se passe ici. Ils sont déjà vieux, mais ils croient qu'ils sont toujours jeunes. Ils sont dépassés par les événements. Dieu lui, ne les reconnaît plus. Ils meurent, ils s'en sortent, ils cassent tout, Dieu reste indifférent. Il n'a pas envie de *calculer* le sort de ces jeunes qui, à l'époque, lavaient les pieds et le stress de Lolo, sa dulcinée.

Lolo envolée, Dieu a recherché les traces de Sali. Il voulait savoir où elle créchait. Sali, la femme de son cœur, celle qu'il n'a jamais quittée. Dieu est un homme très fidèle. Tout le monde raconte que Lady Benz lave Dieu, absent ou présent, au moins deux fois par jour. Elle le savonne et le jette à la poubelle comme une chose sans valeur. Dieu revient sur ses pas pour lui demander pardon, on ne sait pour quelle faute commise. Il s'accroche à son pagne, peut-être fait-il semblant. Et Lady Benz dit qu'un poisson pourri

vaut mieux que Dieu, tu entends ? Elle aussi, parmi ses nombreuses affaires, elle vend du poisson, donc elle sait de quoi elle parle. Un poisson pourri dégage une odeur forte que seuls les habitués peuvent supporter. Avec le temps, même les habitués ne supportent plus. Le poisson pourri ne leur rapporte pas un sou, il ne peut être consommé, même transformé en *djèkèwala*. Et le poisson transformé en condiment qui donne du goût aux sauces est recherché par ceux qui mangent relevé, pas fade. Or elle dit que Dieu est en passe de devenir fade, mauvais pour la santé, quelque chose qu'on ne peut pas avaler. Dieu lui donne la diarrhée, dit-elle. Alors, elle le rejette, après l'avoir emballé avec toutes sortes d'injures pour adoucir sa chute. Mais Dieu est Dieu, tu comprends. Même lavé et savonné, il n'est jamais propre, il continue de faire le fier et l'arrogant comme si toutes les femmes devaient se courber à ses pieds. Pendant ce temps, il court, il court les femmes, en même temps qu'il renfloue ses affaires. Il vieillit, il ne s'en rend pas compte. Seule Lady Benz sait le soigner de cette maladie qui ne lui passe pas, les affaires-et-les-femmes... »

* *
*

Le lendemain, à midi, je revins voir Iris. Il faisait gris, la pluie menaçait. Nous traversâmes le village pour être à l'abri, chez l'une de ses sœurs, Maryse. Iris, elle, habitait de l'autre côté de la ville, près de la lagune. Les jours où elle vendait le poisson, elle se levait à quatre heures du matin. Elle se rendait au port de pêche, achetait cinq cartons de vingt-cinq kilos, avant que des camions pleins de poissons congelés ne prennent le chemin au lever du

jour, pour les pays voisins. C'est là, m'a-t-elle dit, qu'un matin, elle a rencontré Lady Benz. La femme qui pèse lourd et vaut plusieurs millions de francs CFA par mois.

– Tu as certainement des secrets à me vendre. De sa vie, qu'est-ce que tu sais ? me demanda-t-elle

– Pas grand-chose. Je l'ai vue une fois. La fille, elle, est une amie que je n'avais pas revue depuis dix ans. Je vais te raconter ce que j'ai entendu. J'apprends les mots de ton métier. Ne te moque pas de moi ! »

Voici l'histoire de la femme qui, aujourd'hui, a une griffe célèbre, *Esprit de femme*. Ce sont des morceaux de vie, choisis par elle-même, cuisinés par ses soins. Elle a mis tout son cœur dans ses mots. C'est la fille de Lady Benz.

* * *

« Un midi sans soleil. À Paris, sur les Champs-Élysées, devant le siège de la compagnie aérienne multinationale africaine, qui, dans les années soixante-dix, faisait la fierté de l'Afrique, j'ai croisé un certain Émilien Toufau, journaliste de son état, au seul quotidien national qui occupait, dans le paysage médiatique, la place de la voix autorisée à Abidjan. Il sortait du bureau et moi j'y entrais pour y acheter un billet. On s'était perdu de vue depuis une dizaine d'années. Il avait pris de l'âge et moi j'avais grandi mais j'avais encore ce visage de petite fille à cause duquel, pendant longtemps, pour beaucoup de gens, je suis restée la petite. L'homme me demanda si je m'apprêtais à rentrer en Côte d'Ivoire. Nous parlâmes à bâtons rompus. Je ne

sus rien de ses occupations du moment mais il me posa des questions sur ma thèse que je venais de soutenir. Une thèse en histoire des religions.

Quand je lui eus expliqué, en deux mots, le sens de ma thèse et les enjeux possibles que j'entrevois pour un tel questionnement sur la religion dans l'Afrique du vingt et unième siècle, il me regarda tout étonné, comme si je tombais tel un OVNI du ciel brumeux de Paris, et s'exclama :

– Arrête donc de gaspiller du temps à étudier les pensées des autres ! Une thèse complètement inutile, encore une ! Quelle est cette histoire ? Tu verras, quand tu seras au pays, la réalité est tout autre... Il faudra que tu refasses ton initiation à la vie saine et heureuse !

Il ne pensait pas si bien dire.

À mon retour en Côte d'Ivoire, il fallait que je m'adapte à l'ambiance, que je m'acclimate. J'étais restée trop longtemps ailleurs. J'avais pris d'autres habitudes, acquis d'autres tics, pratiqué d'autres religions, côtoyé d'autres couleurs de peau, mangé d'autres plats plus fades et dégueulasses. Je voyais le monde à l'envers. Je regardais le temps et l'heure autrement. J'adorais encore *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry que mes ancêtres ne connaissaient pas. À l'arrivée, il fallait que je trouve du boulot. Il n'y avait de place pour moi nulle part. Les instituts religieux du pays cherchaient de préférence des hommes responsables. Je n'en étais pas une. Et les faits me rappelaient à l'ordre. Je n'étais rien d'autre qu'une petite fille dans un monde de grandes personnes, de mandarins, de divinités respectables parmi lesquelles quelques dinosaures vénérés, piliers incontournables dans toutes les écoles où je suis passée. Il fallait

réapprendre les salutations d'usage, faire la courbette, avoir le sens de la parole mesurée qui ne traîne pas comme ça, critique, même dans une école, un lycée, un institut de recherche, encore moins près d'un temple, une mosquée, une église. Ici, et partout ailleurs, toute religion se pratique. Toute religion est affaire de communauté humaine non pas de lien de chaque individu avec Dieu. Tous les jours, je pensais à toutes les flammes infernales, tous les autodafés, les chasses aux sorcières, les empoisonnements en série. D'ailleurs toutes les séries noires continuent avec une rage de plus en plus folle au fur et à mesure que passe le temps. Dieu est désormais cuisiné à toutes les sauces. Il est vraiment le nègre de service. Il fait tout, il justifie tout. Au nom de Dieu des innocents sont massacrés par milliers. Je ne savais plus où il avait élu domicile. J'avais besoin de sa présence. Il m'a montré le visage de son absence dans le cœur des hommes, surtout des hommes imbus de son nom. J'étais perdue pour de bon.

Dès mon retour donc, j'étais perdue. Heureusement pour moi, j'étais encore très jeune. Je me disais que je pouvais faire autre chose dans la vie, moi Wendyam, la fille *esprit*. Surtout qu'on disait de moi que j'étais tout sauf une fille comme toutes les autres.

Depuis ma tendre enfance ou sans doute depuis ma naissance, j'étais capable de pratiquer de longs voyages dans le temps et dans l'espace. À cause de mes absences répétées, ma mère pensa que j'étais malade. Et, pendant des années, elle consulta toutes sortes de médecins, sorciers, exorcistes, diseuses de bonne aventure, devins et toute personne capable de voir l'invisible. Peut-être qu'un jour, je te dirai certaines de ces choses que je voyais

pendant mes voyages, mes absences interminables qui inquiétaient tant mes proches. Cela pouvait m'arriver en classe ou n'importe où. Je voyais mon corps disparaître. Les autres le voyaient là, flottant comme un zombi. Moi je ne me sentais plus là. J'étais ailleurs, dans un autre monde. En compagnie d'autres personnes, humains ou d'autres vivants. À un moment donné, on se demanda si je n'étais pas une autiste d'un nouveau genre, plus ou moins normale selon les jours. Ouvrant la bouche quand elle en avait envie. Se replongeant dans son monde parallèle, parlant avec des esprits selon ses humeurs. Voilà pourquoi j'étais toujours partie en voyage, un voyage incompréhensible aux yeux de tous. J'ai entendu dire, par moments, que j'étais une sorcière. Je n'avais rien à dire concernant tous ces bruits qui couraient sur mon dos. Mon dos se fortifiait. Mon corps était souple et aucun ragot ne pouvait me casser en deux. Je pliais, je ne tombais pas. J'étais capable de me relever et de pratiquer le marathon. Pendant longtemps, je fus une sportive de ce genre. Voilà pourquoi toutes les institutions, après avoir recueilli des témoignages et lu mon CV, avaient une peur bleue de me recruter ou même de me rencontrer. Personne n'avait eu envie de mettre une panthère comme moi dans sa bergerie sans histoire.

Émilien Toufau avait donc raison. La réalité, dans mon pays, était bien différente. On disait que c'était un pays hospitalier. On jurait qu'il était ouvert. Mais des êtres particuliers, si particuliers comme moi, fille du silence, il y en a eu des tas, au fil des saisons.

D'abord on disait de moi que j'étais sans père. Certains racontaient que je venais du Sahel parce que j'avais la peau plus claire que celle de mes proches. Je voyais bien que

j'avais un père, une mère, des tantes, des oncles, des cousines et cousins, des grands-mères et grands-pères, une longue chaîne familiale à laquelle rien ne manquait. Je ne comprenais pas pourquoi je devais être le seul point de discorde dans le tissu familial et toutes ses ramifications qui s'étendaient à l'infini. La seule chose que j'avais remarquée c'est que ma mère était jeune. On se demandait si c'était l'une de mes sœurs, si c'était ma cousine. Mais cela ne m'empêchait pas d'être moi, la petite fille de l'absence.

Déjà, dans la famille, les autres me voyaient d'un œil différent, ce que je n'ai jamais compris. À l'extérieur, à l'école et partout ailleurs, c'était pire. Mais j'évoluais dans mon monde à moi, fait de rêves et de voyages loin de tous ceux qui me voulaient du mal. Je les ignorais. Voilà comment j'ai grandi et, au moment de trouver du travail, ce passé me revenait, parce que j'étais loin d'être une brebis galeuse, celle que tout le monde accepte par pitié. Au contraire, j'étais la brebis parfaite capable de se transformer en panthère, en hyène, en lionne. J'avais des dents pointues et des yeux en surnombre et l'odorat fin. Ce flair qui, mille fois m'a sauvé la vie. Les gens que je n'aimais pas pouvaient lire sur mon front qu'ils étaient franchement indésirables. Cela m'a valu, plus d'une fois, des inimitiés tenaces.

Alors, après mes études, n'ayant trouvé du boulot nulle part, chez moi ou ailleurs, j'eus l'idée d'exprimer ce que je croyais être un talent caché. La couture. Je voyais bien la floraison des petits tailleurs à tous les coins de rue. Moi, j'envisageais l'avenir en grand, toujours, peut-être à cause de mes yeux, je ne sais plus combien j'en avais à l'époque et combien il m'en reste. Mes yeux voyaient pour moi, me

guidaient loin, toujours plus loin. Je pris l'habitude de flâner dans les ateliers en vue dans cette ville. Je regardais les filles travailler. J'observais les patrons des ateliers. Il y avait beaucoup d'hommes exerçant ce métier. Certains étaient très heureux car, à longueur d'année, ils pouvaient voir et caresser des corps de femmes sans jamais le faire exprès. Ils étaient toujours de bonne humeur sauf quand on annonçait une hausse du prix du pétrole et la chute du cours du cacao sur le marché mondial. À ce moment-là, ils étaient sûrs qu'il y aurait moins de clientes dans les ateliers et moins de plaisir pour les yeux et les mains.

Un jour, je ne sais pour quelle raison, un des patrons m'informa qu'un concours était ouvert et qu'un supermarché de la place, qui avait pris l'habitude de sponsoriser des défilés de mode, donnait des bourses à des élèves méritants pour aller se perfectionner dans le pays de leur choix. Je me présentai à ce concours. Juste un test. L'avenir me souriait. Je reçus une bourse consistante. Je n'avais pas envie de revenir sur mes pas. Je suis allée dans toutes les régions où il y avait encore de la matière première transformable en robes, vestes, pantalons, boubous, chemises, sacs et toutes sortes d'accessoires de mode. De ce point de vue, personne ne peut imaginer que la Côte d'Ivoire et tous les pays environnants, de la Côte jusqu'au Sahel sont des mines d'or. Je venais de trouver mon chemin. Au bout de deux ans, après avoir appris ce métier sur le tas, j'ai ouvert mon premier atelier. Plus tard, je fis un autre tour, cette fois-ci, à Paris, à Londres, à New York, à Rome, pour voir et entendre ce qui se fait, dans ce domaine à travers le monde. Je venais de trouver la voie pour ma griffe, *Esprit de femme* moi que l'on qualifiait d'animal maléfique, pan-

thère, hyène, serpent, silence... Je suis revenue parmi les brebis, je ne leur voulais aucun mal, bien au contraire. Seulement, à mon retour, la réalité était encore plus difficile à vivre. Les brebis se transformaient peu à peu en cabris noirs, ceux du sacrifice, dans de nombreuses religions. Ceux qui, dit-on, n'ont pas peur du couteau quand ils sont morts. Et, dans ce corps de métier, il y avait beaucoup de cabris morts. Et moi, je refusais de mourir... »

– Il te plaît le secret que je viens de raconter ? fis-je.

– Pas mal. Bientôt, tu viendras t'installer ici, dans ce marché. Tu cesseras d'être une chercheuse comme notre Lolo nationale. Tu vendras des secrets rares ! Reviens encore demain, j'ai envie de savoir la suite.

– Aujourd’hui, je te rapporte la conversation que j’ai eue avec Lady Benz à Ouagadougou, quand nous nous sommes rencontrées. Voilà que je deviens une rapporteuse ! Je n’avais pas prévu ce prix à payer pour apprendre le commerce des secrets. Iris, est-ce que tu vois où tu me mènes ? Bientôt, je ne serais plus une conteuse mais un agent secret. Tu as pensé à cette possibilité de détourner une histoire du droit chemin ? De toute façon, tu es parmi les premières à enseigner, dans ce marché, qu’il n’y a pas de recette de sorcière, pour garder un secret, pas une seule version de la petite histoire que peut raconter radio-trottoir, notre Radio-Treichville, car chacun s’amuse à inventer sa propre version des faits, toujours plus proche de la réalité. En cela nous sommes différentes des hommes politiques qui se prennent très au sérieux, avec leur langue de bois, racontant toujours la même histoire, nuit et jour, de la même manière, de père spirituel en fils démocratique, comme si ceux qu’ils gouvernent n’ont jamais eu sommeil de leur vie !

Nous sommes différentes des vraies chercheuses, de la Lolo nationale dont tu parles. Est-ce que tu cherches la

Vérité, toi, Iris ? Tu te contentes de raconter une histoire afin de mieux garder un secret n'est-ce pas ? Permets donc que je suive ta voie et que je trace la route avec mes propres mots. Car Dieu seul a les clés de toute histoire, tu le sais mieux que moi, il l'ouvre et, quand il a fini de dérouler toutes les scènes et tous les personnages, il la referme. Tu vois, c'est comme le tisserand. Reste l'ambiance du tissage, entre les fils. Au moment où le tisserand travaille, assis sur son métier, il ne sait quand la navette part toute seule, quand elle s'arrête pour marquer une pause, quand elle s'énerve parce qu'un âne passe et jette ses crottes par terre pour se moquer du monde, quand elle danse, parce qu'un oiseau chante assis sur une branche, dans un maniguer. Et le tisserand tisse l'ambiance sans le savoir. Il ne voit pas le fil aller et venir. Il aperçoit des couleurs se dessiner toutes seules, ou du noir et du blanc mis en relief. Il n'y est pour rien, le tissu lui échappe. Tu vois, vendre des secrets ressemble à cela. Je t'ai observée depuis des jours. Tu m'as fait entrer dans la danse. Je suis encore une profane à tes côtés. Tu ne m'en voudras pas si je te rapporte des paroles entendues, si je commente une ambiance.

* *
* *

– Wendy, apporte-nous deux chaises sur la terrasse et laisse-nous seules. J'ai deux mots à dire à ta grande sœur !

La grande sœur, c'était moi poursuivant ma chasse aux idées reçues. J'étais arrivée, deux jours plus tôt, à Ouagadougou. J'avais eu le temps de voir, le lendemain, Wendyam et de lui parler des mémoires d'Amédée-Jonas Dieusérail. Puis, nous avons eu une séance de fou rire

toutes les deux. Car Wendyam – ou Wendy pour les proches – et moi avions une version différente des *nègres qui n'iront jamais au paradis*. Elle ne savait pas qui était son vrai père et elle s'était faite toute seule, parce qu'elle ressemblait à une tête brûlée dans une société qui a besoin d'esprits bénis. Elle était créatrice de mode à *Esprit de femme* où elle imaginait les modèles pour la griffe qui lui appartenait, celle qui, depuis cinq ans, s'était imposée sur le marché, dans plusieurs pays. Maintenant, je rencontrais la mère. Joviale, une espèce d'amazone dans la force de l'âge qui ne semblait avoir aucune prise sur le corps. Sa jeunesse devait lui venir de l'intérieur. La conversation que j'ai eue avec elle, cette après-midi-là, me l'a prouvé.

Nous nous sommes installées sur la terrasse, sans être à l'abri de la poussière, en cette fin de saison des pluies. Ici, les gens vivaient avec les malheurs et les bonheurs du temps qu'il fait. Ils s'adaptaient. La poussière était un de ces malheurs invisibles, contre lesquels il fallait lutter, à longueur d'année ou presque. On déplaçait les meubles de l'extérieur à l'intérieur aussi souvent que nécessaire. Les gens ont toujours eu cette folle envie de passer du temps dehors, de dormir à la belle étoile, d'être en contact avec le vent, l'air, l'eau, le soleil quand la saison le permettait, même en pleine ville. Parfois, il était difficile de fermer les portes pour éviter la présence envahissante de débris de toutes sortes. Il était nécessaire d'avoir de l'air. Alors les portes étaient ouvertes sauf chez les expatriés, dans certains bureaux et chez les plus riches habitués aux bruits et aux effluves du climatiseur. Il fallait donc choisir entre l'air pur enrobé de fines poussières qui se déposaient en couche épaisse partout dans la maison et celui conditionné appor-

tant on ne sait quelles autres particules microscopiques plus dangereuses pour la santé.

Pour Lady Benz, l'instinct de survie lui dictait tous les gestes depuis qu'elle était née, dans le pays voisin, en Côte d'Ivoire.

– Mieux vaut prendre place dehors, dit-elle. Sous mon toit, on est à l'abri de cette autre poussière plus polluante, la fumée des deux roues mêlée à celle des vieilles voitures. Voilà à quoi nous sommes réduits aujourd'hui, à mourir étouffés...

– Dans d'autres pays, c'est pareil, fis-je, timidement.

– Oh non ! Ici, on n'aurait pu éviter ça. Nous mourrions étouffés, pas de sécheresse, pas de chaleur, même pas de famine comme on le croit, mais à cause de l'intelligence tordue des gens de là-haut ! argua-t-elle avec conviction.

– Là-haut ?

Elle éclata d'un rire sonore et ajouta.

– Tu as bien compris ce que je veux dire... quelles sont les nouvelles de l'autre pays ?

C'était la première fois que je rencontrais Lady Benz.

Et je constatais, à l'instant, que la source du rire de la fille c'était la mère.

Je rêvais et elle réitéra sa demande.

– Donne-moi des nouvelles du pays !

– Les nouvelles, tu les connais. Rien de nouveau sous le soleil de là-bas !

– Tu voulais me voir, m'a dit Wendy...

– Oui, ça fait longtemps qu'elle me parle de toi et j'avais vraiment envie de te connaître.

– Maintenant que tu me vois, je ressemble à une vieille mère, misérable, fichue ?

Elle rit de bon cœur.

– Non, Lady Benz. Je crois que je t'ai imaginée comme ça. Et je suis très heureuse de faire ta connaissance. Tu vois, tout le monde te connaît par le nom. Mais je ne sais si, en te rencontrant, on sait que c'est toi, Lady Benz, la femme riche dont tout le monde parle, du Sahel au golfe du Bénin. Ta notoriété a franchi toutes les frontières...

– Là, je t'arrête tout de suite. Tu es venue me dire bonjour ou me rapporter des inepties qui se racontent dans les rues ?

– Dire bonjour, rien que ça. Si j'ai dit autre chose cela m'a échappé, je m'en excuse. Prendre de tes nouvelles et non pas t'en donner. Et puis un petit mot en plus...

– Autre chose ? Je vois que tu as encore les bonnes formules capables de délier la langue de la femme que je suis. Autre chose ? dis-le sans détour, donne-m'en juste un morceau, je te déroule le reste si je peux. Je te fais confiance à cause de Wendy.

– Je veux savoir le secret de ta richesse. J'ai pris l'avion dans ce seul but. Tu ne peux pas savoir, en ce moment, toutes les conneries qu'on raconte sur le dos de notre pauvreté. Il paraît que *la dette* nous a rendus encore plus pauvres et affamés. Je ne crois pas que tu sois pauvre, toi. Tu es une exception, peut-être un accident sur l'autoroute de la pauvreté éternelle des Nègres. J'aimerais savoir...

– Tu en sais déjà beaucoup, ma sœur. Tu ne dors pas les yeux fermés je vois bien. Il n'y a pas de secret sur le chemin de la richesse matérielle. Il faut savoir calculer, chiffrer, c'est tout. Il n'y a rien à dire sur ce chapitre. Si tous les envieux du monde disent autre chose, ne les écoute pas !

– Je n’aurai pas fait l’aller et retour entre deux pays pour rien. Je t’ai vue, c’est l’essentiel...

– Non, tu ne repars pas les mains vides. Tu es venue jusqu’à moi, envoyée par ma propre fille. Tu es entrée dans la famille. J’ai quelque chose à te donner. Assieds-toi plus près, le secret que je garde, c’est celui de ma vie. Je te le confie, ce que je fais très rarement. Je préfère que les gens racontent n’importe quoi sur mon dos, suffisamment large pour supporter tous les ragots du pays et d’ailleurs.

Lady Benz s’était fait mettre deux coussins supplémentaires dans la chaise royale sur laquelle elle était assise. J’en reçus également deux. Être bien assise, pour certaines femmes, c’est le début du bonheur et celui de l’art de raconter. À partir de cet instant, on ne papote plus, le bavardage journalier est rejeté loin des mots qui sortent de la bouche. Seuls restent quelques mots justes, pour dire l’essentiel, sans passer par quatre chemins. Et écouter l’essentiel peut être un vrai plaisir. C’est la première leçon que m’a donnée Lady Benz cet après-midi-là.

«Je ne sais par quel bout dérouler le fil de ma vie si tortueuse ! Commençons par un morceau qui me plaît bien même si ce n'est pas le plus réjouissant.

Me voici fillette, la seule parmi neuf garçons, mes frères. Il fallait se battre pour tout faire. Les garçons prenaient toute la place, entre eux c'était la bagarre à longueur de journée, dans les rues, à l'école, à la maison, au marché, partout où ils allaient à deux ou à trois, surtout ceux qui étaient nés juste avant moi. Les autres, tu t'en doutes, déjà adultes, vivaient leur vie comme ils l'entendaient. Il y avait des chiens et des chats à la maison, ces animaux qui ne nous quittent guère. On les élève pour notre plaisir ou pour notre malheur. Certains pensent que l'animal domestique prend toutes les flèches empoisonnées quand quelqu'un nous veut du mal. Je ne sais pas si c'est vrai. Ce que j'ai vécu me conforte dans l'idée que mon chat qui devait avoir le même âge que moi, m'a remplacée ce jour-là, sur le chemin de la mort, entre les mains de mes frères qui s'amusait à le torturer parce qu'il n'était qu'un chat et qu'il ne savait même pas ce qui lui arrivait, qu'il n'était pas

capable de souffrir, qu'il ne parlait pas. Ce n'était qu'un chat qui miaule et rien de plus. Alors mes frères poursuivirent le chat parce qu'ils s'ennuyaient, parce qu'ils étaient des garçons, parce qu'ils étaient les plus forts, parce que le chat était le mien. Ils l'ont jeté dans une fosse près de la décharge publique, loin de la maison. Pendant deux jours, j'ai cherché le chat partout. Je ne l'ai point retrouvé. Un de mes frères avait l'air plus heureux que d'habitude. Il vint vers moi et éclata de rire. Il me dit : je sais où est ton chat, tu vas voir vers la décharge publique. Je courus et courus. Arrivée près de la décharge, je compris que mon chat ne devait plus être en vie dans cet enfer où s'entassaient tous les déchets fabriqués par les hommes. Rien que l'odeur de l'endroit pouvait tuer un éléphant à plus forte raison mon chat qui n'était qu'un chat, pas un humain.

Quand je revins sur mes pas, je rencontrai un de leurs petits copains qui avait assisté à la scène de torture. Il me dit. "Ils ont jeté ton chat vivant. Après l'avoir balancé plusieurs fois dans les airs. On m'a toujours dit qu'un chat retombe sur ses pattes. Moi je n'ai rien pu faire. Ils ne voulaient pas m'écouter, ils étaient plus forts que moi." Je ne savais plus si je devais pleurer ou me jeter par la fenêtre ou partir loin. Mon chat enterré vivant dans un tas de merde, on peut se demander pourquoi un être humain peut faire ça, sans raison, pour son plaisir. Les parents, avec tant d'enfants à élever et l'argent ne suivant pas toujours, avaient franchement d'autres chats à fouetter que de s'occuper de mon chat à moi qui avait disparu, ils ne savaient comment. Dès cet instant, j'ai compris que je devais d'abord chercher le secret de l'intelligence. Pas de la force qui tue. De toute façon, il n'était pas tard pour apprendre.

C'est donc pour cette raison que j'ai quitté la grande famille pour aller loin, n'importe où. Ma mère n'y a pas vu d'inconvénient même si j'étais sa seule fille parmi neuf enfants. La seule et la dernière. Elle était souvent un peu fatiguée et malade. Et je me suis retrouvée au collège, près de la montagne de Korhogo, dans une famille que je ne connaissais pas.

Les choses se passèrent à merveille les premiers mois. Tous nos professeurs, hormis un ou deux, étaient des Blancs venus là pour un bref séjour. Sauf un seul, le prof d'anglais que tout le monde connaissait dans la ville, qui s'était installé là, avec femme et enfants, était déjà d'un certain âge et n'avait nullement envie de partir du pays. À cette époque-là, je ne sais comment, tout le monde trouvait normal que des Blancs soient nos voisins, que certains prennent des femmes du pays, que d'autres préfèrent se regrouper parce qu'ils avaient, eux, peur de se mêler à nous, c'était leur problème, pas le nôtre. Le temps de nos parents et grands-parents était révolu. S'il y avait une rancœur à cause des travaux forcés et autres calamités dans notre histoire, personne n'en voulait à personne. Les esprits étaient apaisés. Les cœurs nageaient dans le bonheur sans le dire, parce qu'ils ne savaient pas que c'était ça le bonheur, *bèrè*, paix et bonheur dans ce même mot, comme tu l'entends. Ici, dans cette autre langue que j'apprends par la force des choses, cela se dit *laafi* et s'entend dans les bonjours. Je ne sais plus d'où vient cette hargne que nous avons aujourd'hui, à en vouloir à la terre entière. Si nous n'y prenons garde, nos enfants et petits-enfants, déjà perdus dans le monde, n'y verront que du feu. Ils auront du mal à comprendre nos combats d'arrière-

garde. Et il y en a tant, comme si nous avions des siècles pour vivre. Et pendant le temps gaspillé en salives gratuites, nous nous étonnons qu'on nous traite de pauvres, de faméliques ! Ceux qui, disons-nous, nous empêchent de dormir tranquilles continuent de *calculer* kopek et gros billets dans ce laps de temps qui nous file entre les doigts. Et nous ne sommes pas seuls au monde. Il y a tout de même cinq continents. Nous étions bien plus riches que certains, en argent et en tout ce que tu veux ; aujourd'hui, nous sommes apparemment exclus de tout même du train du *développement* qui ne passe plus par nos pays... Le train s'est arrêté quelque part, je ne sais où. As-tu une idée de qui l'avait programmé pour nous afin qu'il tombe en panne si vite ? Nos dirigeants possèdent le secret de cette mise en scène ! Personne ne me dira le contraire. C'est trop beau de dire on nous a fait ceci ou cela. On nous vole, on nous pille... J'aimerais donc savoir pourquoi nous élisons nos gouvernants. Est-ce pour que cela fasse bien, démocratique et dans l'air du temps ? Est-ce que nous leur donnons l'autorisation d'être des couvertures sous lesquelles on pille et tue ? Qui *on* ? Il n'y a pas de *on* qui vaille la peine d'être dénoncé ici, puisque les choses se passent toujours selon les règles du bois sacré. Là où tout est consacré par la loi du silence. Nous pouvons crier, peine perdue, contre qui ? Puisque tout est planifié de connivence avec nos sœurs et frères qui sont au commandes des affaires publiques.

A-t-on déjà vu, sous nos cieux un chef pauvre ? Un chef, quel qu'il soit, protège sa famille en la mettant à l'abri du besoin pour toujours. Un chef d'État pauvre, un chef rebelle pauvre, un chef milicien pauvre... Tout cela est

non-sens. Qu'on arrête de nous rincer les oreilles. Gouverner est un business, il n'y a que les *gaous*¹ ou ceux qui font semblant de l'être qui cherchent encore midi à quatorze heures. Moi, je suis une femme d'affaires, personne ne te dira le contraire, c'est mon expérience qui m'autorise à parler comme ça. Les gens peuvent en penser ce qu'ils veulent...

Combien de temps Dieu nous a-t-il réservé pour vivre sur la terre de nos ancêtres ou ailleurs ?

Si je devais donc, moi, Sali Kélen, Sali-la-seule – je dirai même Sali-qui-s'est-faite-toute-seule – en vouloir à quelqu'un, je citerais d'abord mes propres frères, capables de tuer un chat pour le plaisir de tuer, prêts à rigoler quand le chat est déjà mort, aptes à vivre heureux comme si tout allait bien et que rien ne s'était jamais cassé dans la chaîne familiale. Citer mes propres frères, mes pires ennemis, les prendre à témoin, parce qu'ils refusent, par entêtement, de voir le mal *dormant sous la natte familiale*. Ils cherchent là-bas, les causes de tous nos malheurs, pour faire diversion... Mais je n'en veux à personne, ce n'est pas le moment et ce n'est pas mon rôle. Je crains seulement qu'on continue de laisser filer le temps et *time is money*... »

1. Naïfs

« Il y a des secrets plus intéressants à te confier hormis ce blabla que même les enfants connaissent. Je vais te parler des hommes, ceux que j'ai croisés, qui sont entrés dans ma vie ou sont restés à la porte, assis sur un strapontin. Car la vie d'une femme se déroule de cette manière. Tout le monde croit que nous sommes faites pour suivre toutes les lois sociales à la lettre. Celles de nos ancêtres, celles des gouvernants, celles de nos religions, celles édictées par toutes sortes de communautés. Et personne n'a envie d'ouvrir les yeux pour voir la réalité en face. Les règles qui, semble-t-il, sont faites pour nous, ignorent totalement notre présence. Elles ne savent pas si nous sommes des êtres humains, des choses, des animaux, des plantes ou des moustiques. Peu importe. Elles existent, se disent, s'écrivent dans des codes et se commentent pour nous, sans nous !

Moi, j'ai rencontré un premier homme par effraction, disons-le comme ça. Je ne sais plus quel type d'homme c'était, à cette époque-là. J'étais trop jeune pour savoir à quoi ressemblait un homme. Mes frères passaient leur temps à me pomper l'air, c'était suffisant pour moi.

Wendy m'a dit que tu as enquêté sur des viols, ceux de 1991, à la cité universitaire de Yop City et tous ceux qui ont suivi ces dernières années. Tu sais ce qu'est un viol, cette violence qui te détruit corps et âme, te déchire et tu ne sais pas pourquoi. Et tes proches te rejettent parce que la première responsable ce serait toi. Cet autre monde dans lequel tu fais ton entrée sans le savoir, et tu ignores dans quel état tu es. Tu ne sais pas si tu pleures, si tu es déjà morte, si tu vis encore et dans quel monde, si tu es folle. Et tu ne sais même pas qui c'est celui-là, cet homme ou cette ombre qui te fait si mal. Un jour, tu as sans doute rêvé d'un prince et quelqu'un d'autre vient découper ton corps avec son sexe aiguisé, couteau de cuisine entre les jambes, comme si tu étais un morceau de viande. Cette violence que tu n'attends jamais de la vie, surtout quand elle vient de très près, d'une personne respectable. Pour moi, c'est comme ça que j'ai vécu la chose. J'aurais pu perdre la vie à douze ans. Mais j'ai survécu. J'ai certainement perdu, de cette manière, le cours normal des études, parce que l'homme violent et rusé c'était le prof. Et puis je n'étais pas seule. Nous étions en groupe, ce jour-là. Il y avait des garçons qui n'ont rien vu, rien entendu même pas un cri. Eux, ils ont été épargnés. Ils étaient à l'écart, ils jouaient, ils rigolaient. Nous avons fini de faire nos devoirs, comme cela nous arrivait de temps en temps, les jours où la classe prenait fin tôt dans l'après-midi. Je croyais que le maître était le maître, je lui ai fait confiance, je lui ai obéi, il m'a traînée dans un coin et, comme un animal sans force, je n'ai pu échapper à son regard, ce regard, ces yeux de fauve ou de serpent que je n'avais jamais rencontrés. Maintenant que j'en parle, oui, c'est ça. Les yeux. Deux feux qui te clouent

sur place. Tu ne sais plus si tu avances, si tu recules, si tu cries, si tu pleures. De toute façon, personne n'est là, pour te sauver de ce danger si proche que tu n'avais jamais vu près de toi. Voilà. Et je ne savais pas que nous venions de signer notre premier accord. *Un pacte de non-agression*, ça doit être ça, ce mot que j'ai appris bien plus tard, sur le tas. Tu vois, cet homme ne pouvait plus, de sa vie, me faire la guerre, la guerre était finie. Mais il savait qu'il ne m'avait pas vaincue. Désormais, nous étions faits pour nous entendre sous la tempête tropicale ou au pôle Nord, partout où chacun de nous avait des intérêts à défendre.

Mais mon violeur si proche, l'homme à qui je vouais le plus grand respect, n'était pas mon premier homme. Cela t'étonne, n'est-ce pas ?

Le premier homme a débarqué dans mon lit trois ans plus tard, j'étais une fille mère, j'avais une fillette de deux ans, adorable, qui faisait ma joie et celle de ma mère qui, un peu tard, avait enfin une seconde fille dont elle s'occupait avec beaucoup d'amour. Et l'homme était un autre prof, encore un, mais cette fois-ci, pas le mien. C'était un professeur de français, chez qui deux de mes frères allaient parfois réviser leurs cours d'orthographe et de grammaire. Comme ils les savaient turbulents et capables de faire mille fois le tour du quartier et de tous les manguiers avant de rentrer, il les accompagnait à la maison. C'était l'époque où j'avais cessé d'aller à l'école. Depuis que j'avais eu mon bébé, je ne supportais pas que l'on se moque de moi. J'étais donc revenue chez mes parents, j'avais l'impression d'être protégée des regards et des mots qui blessent. Et cet homme que je voyais quelque fois en compagnie de mes frères ne me disait rien. Je ne savais pas qu'il avait demandé

ma main à mon père. Un beau jour, j'ai appris que mes parents avaient donné leur accord pour ce mariage. Je n'avais rien à dire. J'avais quinze ans, je devais le suivre, l'homme qui me voulait et que je connaissais à peine. Je déménageai chez lui. Et je vis le petit intello, prof de collège, dans toute sa splendeur. Tous les matins, il devait lire son journal pendant que sa petite femme lui apportait son petit déjeuner. Il ne se gênait pas pour poser ses deux pieds sur la table quand il en avait envie. Il laissait traîner ses chaussures partout. Je passe sur tous les détails. Moi je n'étais qu'une fille trop tôt mariée. Mais ces airs de Monsieur-je-sais-tout me sortaient par tous les pores. Et puis, Dieu ne dort pas, comme on le dit, raison pour laquelle il n'y a pas eu d'enfant. L'homme avait déjà chassé sa première épouse pour cause de stérilité. La femme, dit-on, ne faisait pas d'enfant. Personne ne sut s'il en faisait, lui. Ce n'était pas là le problème. Il était à la recherche d'une femme féconde. Moi, je n'attendais pas qu'il me mette à la porte. Un jour, je pris les devants. Nous nous quittâmes à l'amiable, trois ans plus tard. Je fus très heureuse de retrouver ma mère et ma fille qui grandissait et s'appêtait déjà à faire ses premières classes dans une école primaire à deux pas de la maison. Je ne regrette pas d'être passée par la maison d'un prof, d'être restée la gardienne des lieux pendant un temps. J'étais une *ménagère* comme on dit, une femme au foyer. Je n'avais rien d'autre à faire que le ménage, la cuisine, le marché et les soins d'un mari qui ne manquait pas de charme au dire de mes voisines et qui me regardait à peine. Je m'ennuyais. Alors je fouillais partout, dans les livres, les journaux, tout ce qui me tombait entre les mains dans cette maison pleine de paperasse. Je m'ins-

truisais toute seule. J'étais devenue une femme savante en rentrant chez mes parents.

Mon père, furieux, m'avait déjà placée quelque part, comme si j'étais à vendre, moi Sali, la fille unique. Voilà comment je débarquai dans la maison luxueuse mais si triste du jeune sous-préfet de la ville, car mon père voyait toujours loin et grand pour moi, sa fille. Et j'ai passé du temps dans cette maison, un lieu d'initiation pour moi, sept ans, tu te rends compte ?

J'ai passé du temps dans ce lieu d'initiation. À chaque mariage, les choses se déroulaient comme si je continuais mes études. Tu y aurais pensé, toi ? Après sept ans, je devais avoir le niveau d'une étudiante ayant au moins une maîtrise en droit ou en sciences humaines. Disons que je maîtrisais, par expérience, les rouages de la vie. Mon époux, le deuxième donc, était un grand de ce monde, disait-on, au début des années soixante-dix. Aujourd'hui, c'est pas pareil, un sous-préfet peut tirer le diable par la queue, quelque part dans la brousse, personne ne s'occupera de lui. Les populations peuvent ne pas le secourir en cas de danger, parce qu'elles doivent d'abord mettre leur propre vie à l'abri de l'insécurité grandissante. À l'époque, mon homme était un roitelet régnant sur son monde. Toutes les semaines, il y avait les offrandes en nature, bœufs, moutons, cabris, volaille, igname, riz, banane, gibier, mais aussi pagnes tissés, objets d'art. Tout ce qu'un humain peut offrir à un autre humain en signe de respect. Pourtant, il avait, lui aussi, des terres, que lui avaient cédées les paysans, où il cultivait tout ce qu'il voulait. Mais ce respect n'était pas toujours réciproque, je l'ai appris dans cette maison où j'ai consigné dans ma

mémoire les premières leçons sur la division du monde en riches et pauvres. La maison de mon homme roitelet, un lieu d'initiation, comme je l'ai dit. J'étais donc au cœur d'un bois sacré et je devais surveiller ma langue. En tant qu'épouse du sous-préfet, je devais savoir tenir et ma langue, et mes yeux, et mes oreilles. Combien de fois m'avait-t-on dit que je n'étais pas n'importe qui ? D'abord j'étais une fille de la ville, il fallait que j'apprenne la mentalité des paysans. J'étais appelée en effet à rencontrer des villageois par moments. Je devais savoir leur parler. Et cette maison, la mienne pendant sept ans se transforma très vite en milieu où l'on apprend les premières règles de la vie heureuse. Le silence, d'abord le silence. Écouter, enregistrer l'ambiance au moyen des cinq sens. Ce lieu nous réduit au silence parce qu'on y cultive la peur. On apprend à choisir entre la vie et la parole. Choisir la vie, tu l'as compris, c'est se taire quand tu n'as pas le droit de parler ou alors, c'est accompagner toutes les voix autorisées, qui, par leur grade et leur position dans la société, peuvent apporter, semble-t-il, la connaissance et la protection aux autres, à tous les autres. Chacun, dans cette vie, cherche un parapluie en cas de pluie imprévue. C'est comme ça que fonctionne notre société entière, sur le mode de l'initiation. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Tu peux donc me croire, au moment où j'étais l'épouse bien-aimée d'un sous-préfet, haut personnage dans la hiérarchie sociale, je n'avais pas de conte à raconter à qui que ce soit. Je parlais la langue des mots autorisés, selon les règles de la bonne conduite qui font de la femme d'un sous-préfet une conseillère matrimoniale, médicale, une assistante sociale. Ma porte était ouverte sur la terrasse pour les séances de palabres

politiques et, côté jardin, pour les offrandes de toutes sortes et les visites assidues de quelques femmes qui devinrent des amies. Pendant cette période au cours de laquelle je me suis installée dans la peau d'épouse d'un homme de pouvoir, j'eus deux garçons, les frères de Wendy.

J'étais encore relativement jeune. Quand j'ai quitté ce fameux César, j'avais vingt-cinq ans, une fille et deux garçons. Avoue que cela faisait déjà beaucoup pour une jeune femme de mon âge. Et ce n'est pas tout. C'est là que j'ai appris le sens des relations et des affaires qui ne devaient plus me quitter...

Il n'y a pas longtemps, juste avant que les derniers événements ne m'obligent à quitter le pays, j'ai croisé César. Dans une rue des Deux Plateaux, à Abidjan. J'étais en voiture, il était à pied. Il m'obligea à me garer. Il habitait non loin de là dans une villa de rêve, comme il y en a, par centaines, dans ce quartier où les seuls pauvres sont sans doute des employés de maison. Il avait vieilli avant l'âge comme si tous les problèmes du monde lui tombaient tous les jours sur la tête. Je ne l'avais pas revu depuis que mes deux gamins étaient devenus des hommes volant de leurs propres ailes. Je peux te dire qu'il est resté un ami parmi les hommes que j'ai côtoyés. Ami, si je peux le dire comme ça. Sept années de vie commune et deux enfants, ça permet de consolider des liens même si, au départ, je n'avais aucun sentiment pour lui. Maintenant, je lui voue beaucoup d'affection. Il a vu les femmes défiler dans sa maison. Aucune d'elle n'est restée à ses côtés. Elles venaient pour les sous. Moi j'ai vécu là comme une épouse, quand il n'était qu'un sous-préfet dans une petite ville perdue au fond de la savane. Il a eu le temps de faire la différence.

Je suis partie juste après nos sept années de vie commune. Je l'aime bien, au fond. Nos relations n'étaient pas encore trop tendues à ce moment-là. Nos humeurs n'étaient pas devenues incompatibles. Je suis partie juste à temps. Voilà pourquoi je peux encore lui parler comme on parle à un ami de longue date.

Il m'a invitée à prendre un pot. Nous nous sommes assis à la terrasse d'un *maquis*. Il me racontait inlassablement les malheurs du moment. J'aurais bien aimé qu'il me parlât d'amour. Il avait été mis d'office à la retraite avant l'âge. Le pays, semble-t-il, n'avait plus besoin de ses services, lui qui l'avait tant servi.

Il me parlait de sa vie, je faisais semblant d'ignorer sa personne, je parlais dans le vide, peut-être à moi-même, en me rappelant les leçons de vie apprises dans sa maison.

– Choisir la mort, c'est ouvrir la bouche, mais qui donc a envie de choisir la mort même si nous savons, depuis le jour de notre naissance, que nous sommes faits pour mourir ?

Il garda le silence un instant. Il comprit qu'il devait continuer à surveiller sa langue pour pouvoir vivre heureux même s'il semblait être bien seul, depuis longtemps. Il avait encore le temps de réfléchir. Et, contre toute attente, je le vis ruer dans les brancards, disons-le comme ça. Pourtant, il avait l'air calme. À cause de ses origines lointaines, il lui était devenu difficile d'avoir la confiance même de ses amis.

Tout heureux de m'avoir croisée ce soir-là, il avait envie de parler, de souffler un peu. La mort pouvait le surprendre à mes côtés. Il avait du tonus et déverser sa rage à mes pieds ne pouvait pas le tuer. Il s'était transformé, comme je

le savais, en *Os de Mor Lam*, l'os dur à cuire et à consommer en commun.

– Il ne faut pas confondre les causes et les effets encore moins les moyens et les fins de la crise idiote que nous traversons, dit-il.

L'ivoirité fait partie des moyens. C'est une bombe n'est-ce pas ? Une mine capable d'exploser à tout moment et de plonger le pays dans un chaos qui perdure. Les faits en parlent mieux que les mots... Souviens-toi de ceux qui l'ont fabriquée, dans ce laboratoire bien connu de l'Université nationale. Ils n'ont pas caché leurs intentions. Mais le petit peuple n'y a vu que du feu, peut-être du feu de paille pour amuser la galerie, peut-être divertir les jeunes et les enfants.

– Divertir, dis-tu ? Et si personne n'y a cru ? Les gens, depuis longtemps, sont trop occupés à gérer la vie immédiate celle qui se vit sans lendemain, dans l'urgence...

– Divertir pas se divertir, je ne crois pas qu'il y ait d'autre mot plus juste pour raconter l'histoire du chaos. Mais le résultat est là. Les jeunes, un beau jour, en ont eu marre d'être traités comme des jouets, des pantins, tu vois, ils ont décidé de porter la flamme là où ils l'entendent, peut-être jusqu'en enfer...

– En enfer ?

– Oui, parce qu'ils ne croient plus en rien, on ne peut pas continuer à leur dire que ce pays était le paradis, un paradis qu'ils n'ont jamais connu, tu comprends. Quand tu n'as pas été éduqué sous les lampadaires du paradis mais plutôt dans les taudis de la pauvreté, tu ne crois pas au paradis, non ? Tu n'y crois pas, simplement parce que tu n'en as aucune idée !

– Tu veux dire que toutes les armes sont bonnes à prendre pour régler les problèmes immédiats ?

– Si tu veux. Il suffit de savoir appâter les foules, de préférence. Car les individus sont plus durs à cuir. Les foules sont beaucoup plus souples, plus malléables. Miser sur les foules, inventer la langue de la harangue, c'est une arme infaillible. Former des tribuns. Le résultat, le voici... Tu comprends ? Est-ce que tu construis un pays avec un troupeau de fauves qui cassent tout parce qu'ils n'ont rien d'autre dans le ventre que la faim ?

Voilà comment il est, César. S'il a pris un coup de vieux sur la tête, du point de vue des idées, il n'a pas beaucoup changé. Il espère qu'on se reverra de temps en temps pour papoter entre vieux amis. Maintenant, il respecte la femme d'affaires que je suis. Il sait que je ne lui dis pas bonjour parce qu'il a un château et d'autres biens acquis avec beaucoup de courage et de patience. »

« Tu vois, les affaires te libèrent des affres de la faim. Elles te mettent la chaîne au cou pour beaucoup d'autres choses. Tu dois penser à tout, t'occuper de tout, de la grande famille que tu ne connais pas, de tes frères qui pensent que la vie est une partie d'awalé sous un arbre à palabres ! Les affaires te donnent des billets de banque. Ces choses qui vont, qui viennent, qui n'ont même plus de valeur depuis 1994 où notre franc CFA a été dévalué de moitié. Seuls ceux qui avaient des devises étrangères ont gagné au change. Aujourd'hui, tu te demandes si ceux qu'on appelle *riches* sous nos cieux sont réellement des riches. Ils brassent des feuilles d'arbres qui tombent, s'envolent dès la première tempête tropicale passant par là.

Pourtant, c'est à cause de cette soi-disant richesse, ces feuilles sans importance, que d'autres hommes, insignifiants, que je ne nommerai pas, m'ont fait une cour assidue, certains parmi eux ont réussi à s'introduire chez moi, à s'installer pendant un an ou deux. Tu vois comment elle est, cette vie ? De ces hommes cherchant à se vendre à une femme bien assise en âge et en argent, il y en a eu

quatre. Un journaliste, un planteur, un étudiant, un chef d'entreprise qui voulait entrer en politique. Chacun était, à lui seul, tout un spectacle, tout un programme et chacun ignorait totalement qu'il était là juste pour soigner l'ennui qui ne me quittait jamais. J'avais, de temps en temps, besoin de quelque bouffon à mes côtés. Jamais deux à la fois. C'est une règle d'or. Un seul pour éviter la déprime. Et un seul, je t'assure, c'est largement suffisant. Car avec les affaires, je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer aux soins d'un homme. Chacun d'eux finissait par comprendre et, un beau jour, s'envolait par la porte ou la fenêtre. Comme il y avait la queue sous ma fenêtre, d'autres hommes voyaient l'ancien *maître de maison* s'en aller. Ainsi, je récupérais un malheureux sous le soleil ou la pluie. J'essayais de lui redonner confiance. Une fois qu'il s'asseyait chez moi, comme un prince, il se croyait tout permis. Tu vois, c'est cette idée que je ne comprendrai jamais. Tu as beau avoir tous les biens sur terre, il suffit que tu sois une femme, chaque homme croyant être parvenu jusqu'au seuil de ta porte, voit en toi une faible femme, rien que ça, sans défense, tu n'es jamais un éléphant à ses yeux ! Quand il commence à crier sur tous les toits que tu es une sorcière aux dents longues, un crocodile ou une panthère, c'est qu'il t'a déjà consommée largement en argent, en corps c'est toujours une autre paire de manches moins réjouissante...

Tu me diras que j'ai oublié de situer Dieu parmi mes hommes. C'est vrai. Il n'était pas le premier ni le dernier de cette chaîne. Le dernier homme d'une femme, elle ne peut le citer que le jour de sa mort parce qu'elle ne sait jamais qui viendra lui conter fleurette pendant sa vieil-

lesse, un jeune aux dents pointues qui pense à un héritage, un artiste en mal de patience, un paumé d'une autre nature ou celui, amoureux à vie, qui n'avait pas eu beaucoup de chance quand il était encore temps. Tu vois, Dieu a toujours su ce qu'il voulait. Il m'a volé la meilleure partie de ma jeunesse mais je lui ai pardonné depuis longtemps. Chaque fois qu'il débarque par ici ou dans un pays voisin, il ne manque pas de passer me voir. Je me demande si le remords ne continue pas de le tirailler malgré tout. Mais ça, ce n'est pas mon problème. Moi je l'aime bien, au fond. Peut-être un peu plus, j'ai beaucoup d'affection pour lui, même si la nature a oublié de lui donner un beau corps, une belle gueule. Il a tout de même un bon cœur. Cela te surprend n'est-ce pas ? Tu sais, tu ne peux jamais savoir où est le bien et où le mal. C'est parce qu'il m'a violé un jour dans ma prime jeunesse que nous avons consolidé nos liens, des liens contre-nature, qui ne devraient pas exister, compte tenu des circonstances. Tu vois, Dieu est le seul homme qui m'appelle et me parle, même quand il est au bout du monde, mille fois par semaine. Ce n'est pas beau, ça ? »

* * *

– Iris, je t'ai rapporté tous les secrets que je gardais. Tu me paies combien ?

– Cent francs CFA et un plat d'attiéké-poisson braisé demain midi. Tu deviens une conteuse, je l'avais deviné...

Le lendemain, à midi. Elle m'invita dans un *maquis* de la place. Elle me déballa de nouveaux secrets. Je l'écoutais en

Les nègres n'iront jamais au paradis

me disant qu'elle m'avait beaucoup aidée, en quelques jours, dans mon enquête. Car la petite vérité, la seule qui vaille la peine d'être retenue, peut naître d'un conte ou d'un secret de Polichinelle, sait-on jamais.

AUX FRONTIÈRES DU PARADIS

Moi qui raconte cette histoire, je suis une femme sans nom, c'est ma seule identité reconnue. Cela me suffit et me donne le droit d'écouter aux portes, de déambuler dans les marchés, au grand jour sous le soleil, sous la pluie, sans chercher à occuper les places réservées aux hommes et aux dieux.

Ma rencontre avec Amédée-Jonas, homme-Dieu transformé en nègre en Afrique, a une préhistoire enfouie dans les décombres de ma mémoire. J'étais parmi ces milliers de jeunes lycéennes, je l'ai dit, quand il était de retour en vue d'accomplir son devoir de prêtre sous les tropiques. Mes souvenirs ne mentent pas. C'est bien grâce à lui que j'ai échappé au voile. Je n'avais jamais aucun péché à confesser, ce qu'il me reprochait, assis dans l'ombre du confessionnal où il veillait sur la santé de l'âme de chaque fidèle. Il se nourrissait des nombreux péchés de la ville. Il s'en délectait je veux bien le croire. Il n'en avait jamais assez, cela lui donnait un supplément de joie. Il avait besoin, à longueur de semaine, d'absoudre tous nos manquements aux règles de bonne conduite. À l'époque, il était loin d'être un nègre.

Il occupait le siège de la plénitude de Dieu. Et il jouait royalement son rôle d'intermédiaire entre Dieu et les filles. Ce Dieu si haut perché n'était pas fabriqué à la hauteur de ma taille. Il n'était pas à ma portée. Le confessionnal manquait de clarté. Le rituel liturgique demeurait opaque à mon cœur en quête de petites vérités. Alors je m'éloignai de cette voie que je ne comprenais pas.

Ce sont là de vieux souvenirs qui hantent ma mémoire au moment où le hasard a jeté sur mon chemin un Dieu-nègre transportant au purgatoire tous les péchés et les maux des Nègres de la planète. Ceux qui ne sont pas seulement des Noirs mais ont le courage de supporter l'humeur du monde hostile à leur rencontre, de déjouer les pièges et filets, les trappes et chausse-trappes, les toiles d'araignée tissées par des mains invisibles planant par-dessus leurs chemins de voyageurs.

Car tout se passe comme si certains avaient cette facilité de se déplacer, d'un point à l'autre de la planète, d'aller et venir à leur guise, en touristes. À vol d'oiseau, à dos de chameau, à pas de tortue, en caravane, en bateau. Les Nègres ont-ils le choix de traverser les sentiers du monde ?

L'histoire d'Amédée-Jonas me ramenait à ce cliché, auquel, jusqu'ici, je refusais d'accorder un seul crédit. Mais les femmes de sa vie m'ont vendu ses secrets les plus chers. Sa fille m'a dit comment elle a dû se battre pour imposer son nom et sa griffe, parce qu'elle ne ressemblait pas aux autres, elle avait la peau un peu plus claire que la majorité des gens de son entourage. Il lui fallait trouver une place à sa taille dans une société où l'étranger est glorifié pourvu qu'il ne soit pas membre de la famille. Et Sali, la mère de Wendy, avec sa manière si touchante de conter sa

vie, n'était-elle pas l'exemple vivant de la victime qui refuse de se laisser mourir ? Les tranches de vie d'Amédée-Jonas me passionnaient à cause de ses femmes. Sa vie d'éditeur, au fond, n'avait rien d'extraordinaire. Je ne devais pas m'attendre à rencontrer un saint en affaires. Mais quels liens il entretient avec les femmes, voilà ce que racontent les images floues de ses rêves d'Afrique. J'ai toujours envie d'aller plus loin, de suivre les nœuds de cette vie bâtie sur un malentendu qui perdure. Le reste, tout le reste, c'est de la grande Histoire, connue de tous. Ces deux continents qui se rencontrent de manière violente, l'Europe, l'Afrique qui auraient eu beaucoup de choses à se dire. Mais les continents ne se parlent pas, seuls les humains ont le don de parole. Les femmes, les hommes, qui s'aiment, se détestent. L'essentiel est là et pas ailleurs. Quelque chose a manqué, un je ne sais quoi, à la frontière des continents, peut-être une baie de rêve. Peut-être le cœur n'y était pas. Peut-être le vent marin était-il déjà trop chargé du sel de la discorde lorsqu'il a accompagné la traversée des partants, par cales entières, jusque dans l'autre monde, par-delà les mers. Les continents n'ont pas eu le temps de se dire les quatre vérités. Ils se sont fourvoyés en conciliabules. Seuls les humains se lèveront un beau matin, jour de palabres, pour dire ce qui ne peut se dire. Laver le linge sale en public.

Pour l'heure, Amédée-Jonas règle des comptes avec lui-même, cherche la vraie vie à la croisée des continents. Nulle part il ne la tient dans ses bras comme une femme aimée. Nulle part il ne se retrouve, ni chez lui à La Rochelle, ni au Jardin des Plantes de Paris, ni au jardin botanique de Bingerville, sous les tropiques. Il s'est réfugié dans sa bou-

tique où il savoure un bonheur éphémère parmi des livres inconnus. C'est un homme perdu. Et moi une femme errant dans le désert, à la recherche de toutes ces paroles qui bâtissent des héros et embaument des victimes. Mais les héros peuvent avoir des points de faiblesse inattendus. Et les victimes reconstruire des sentiers perdus.

Amédée-Jonas et moi nous ne nous sommes pas rencontrés. Il aurait fallu un miracle et demi pour favoriser la rencontre. Nous nous sommes croisés. Je me suis attelée à suivre ses traces. Dans l'attente de son dernier visage que je n'ai pas encore entrevu, l'homme peut dormir tranquille car je porterai sur mon dos, comme une tortue sa carapace, des mémoires subtilisés, des mots glanés çà et là et beaucoup d'humeurs impénétrables à ma peau de femme nomade.

Ce fameux samedi où nous avons pris le même avion, j'étais invitée, à Ouagadougou, à prendre part à un débat, dans cette ville africaine de toutes les rencontres. Désormais, le monde riche regardait vers cette région dite pauvre, entre le soleil et la terre. On parlait de la faim au Niger par mots et images médiatiques. On contait encore les affres de l'excision. On analysait les méandres du mal développement et tous ces colloques ou grands parloirs où experts et conseillers se croisaient, ressemblaient souvent à un marais, aux portes du Sahel, où pullulaient des nomades d'un nouveau genre, venus d'autres continents. Là, ils faisaient escale, à l'ombre des caillécédrats, en qualité d'oiseaux savants. Là aussi survivaient des ONG en marge des paroles officielles. J'étais dans cette salle à titre d'observatrice et n'avais nulle intention de parler le langage diplomatique des experts venus constater les ravages des maux

endémiques qui n'avaient plus de nom. Dès la première matinée, je me suis mise à l'écart, près de la porte de sortie. De loin, je vis arriver Dieu, toujours aussi adulé par ses amis. C'était un homme reconnu pour ses bienfaits, toujours aussi populaire parmi la foule. On se demandait si ceux qui l'entouraient et lui serraient la main étaient réellement ses amis ou si, comme j'ai pu le deviner, ils avaient envie de se faire voir près d'un homme tout-puissant qui, à son tour, pourrait prendre la peine de parler d'eux à plus puissant encore, sait-on jamais.

Dès le premier matin et les jours qui ont suivi, j'ai mesuré l'aura de Dieu dans la salle, parmi les hommes. Chaque jour, il changeait de boubou ou il portait une chemise pagne, le modèle volé par les grands hommes aux habitudes des gens ordinaires, grâce à l'ingéniosité des créateurs de mode.

Je n'apprenais rien de nouveau. Ce monde fier de ses tics et sourires n'avait plus de secrets pour moi. Puis je disparus et m'occupai de la poursuite de mon enquête. Lady Benz et Wendy m'ouvrirent leurs portes. Je tentais d'oublier Amédée-Jonas dit Dieu, je n'y arrivais pas.

Des mois plus tard, je pris l'avion en direction de Paris. Je n'avais ni voisin, ni voisine. C'était un vol de nuit. J'avais de la place pour étendre mon corps et relaxer mon esprit qui avait besoin de repos. Je ne pouvais deviner qui j'allais rencontrer cette nuit-là. J'avais envie de dormir. Je m'allongeai dans mon lit de fortune composé de trois sièges, à l'arrière de l'appareil. Le sommeil ne tarda pas à frapper à la porte de mes yeux comme si j'avais pris un somnifère. Je ne sais plus si je rêvais ou pas.

Je marchais dans un tunnel qui ressemblait à un long couloir du métro. Celui, lugubre, de la station Opéra. Je faisais la correspondance entre deux lignes du métro parisien. Le tunnel me faisait peur. Il y avait des arcs de cercle tracés partout. La lumière était blafarde. Sur le tapis roulant, une ombre me suivait de près. À un moment donné, elle me posa la main sur l'épaule gauche. Elle murmurait des mots comme si elle avait envie de me faire des confidences. Je regardais droit devant moi. Le couloir était très long. Je ne sais plus s'il débouchait quelque part, peut-être sur un grand vide, à ciel ouvert.

Puis, n'en pouvant plus, je questionnai l'ombre que je sentais près de moi, que je ne voyais pas.

– Pourquoi me parles-tu sur ce ton-là, me connais-tu ?

– Bien sûr que je te connais. Meliwa est ton nom, même si tu ne le clames pas haut et fort. Tu as traversé la forêt dense et maintenant tu erres dans le désert. Tes amis t'ont posé mille pièges, tu les as survolés comme un esprit sans corps. Tu as reçu de leur part, en échange, cent mille coups fourrés. Tu as tenu bon, ton cœur n'est pas retombé en cendres, même si tu te poses des tas de questions sur l'amitié. Tes ennemis ne t'ont pas fait plus de mal. Tu t'appelles Meliwa, ce qui veut dire Survivance, est-ce que je me trompe ?

– Et toi, qui es-tu ?

– Je suis Maryse, la sœur d'Iris. Tu venais nous voir, dans notre marché, il n'y a pas si longtemps, te rappelles-tu ?

– Maintenant, tu es en partance vers d'autres cieux n'est-ce pas ?

– J'étais la fille de la fumée, toujours debout près du gril au poisson. Je connais l'intensité du feu qui brûle. Si tu apprends que je ne suis plus de ce monde, ne t'inquiète pas pour moi. Je serai en lieu sûr, je survivrai. Tu vois, aujourd'hui, je suis arrivée à *Gblanta*, le lieu que je suis en train de traverser. Croyais-tu que ce lieudit *Barbarie* était ailleurs ? Détrompe-toi, tu connais cet endroit. C'est le paysage que tu traverses tous les jours sans même t'en rendre compte.

– Est-il du côté de chez toi, le paysage dont tu parles ? C'est là où tu ne peux plus respirer n'est-ce pas, quand tu refuses de marcher dans la même direction que tout le monde, comme une brebis écervelée dans un troupeau en transhumance.

– *Gblanta* est ici aussi. Là où les gens brûlent en compagnie des rats, pendant leur sommeil, mais aussi pendant le jour quand les autres les traitent comme des pierres qui viendront encombrer le détroit de Gibraltar. Tu verras, là, il y aura bientôt des barbelés gigantesques pour empêcher ton souffle d'aller plus loin.

– Mon souffle ? Mais où es-tu, Maryse ? Je ne sens plus ta présence !

J'ai ouvert les yeux à ce moment-là. J'avais sans doute rêvé pendant que l'avion traversait le Sahara. Et mes yeux restèrent ouverts jusqu'au petit matin, à l'arrivée à Roissy-Charles-de-Gaulle.

À Paris, Iris Agodi avait changé de vie. Il ne fallait pas être devin pour savoir pourquoi. Pourtant, elle ne semblait pas rêver du voyage, assise près de son étal de poisson, dans un marché où il faisait toujours bon vivre à cause de la chaleur des mots qui circulaient de bouche à oreille. Comme des milliers d'autres personnes jetées sur les routes et dans les airs, Iris a dû prendre le chemin de nulle part. Après bien des péripéties, elle avait échoué à Paris, où, de sa vie, elle n'avait jamais mis les pieds. Elle était arrivée avec deux de ses sœurs. Ignorant tout des lois de la République, elles avaient souffert l'humiliation et les feux de l'enfer qui ne se racontent pas. Iris ne savait pas si elle était encore vivante. Peut-être était-elle tombée de l'autre côté de la montagne sans le savoir. La montagne, le lieu de l'agonie, le passage obligé quand Dieu faiseur de toute chose nous fait un signe amical. Les *choses* qu'elle cherchait désespérément à posséder avaient plus d'importance aux yeux de la loi que la vie d'un être humain. Avoir des papiers, une identité, un numéro d'étrangère, être une Négresse hors de son lieu d'origine, ce secret-là n'était pas

fait pour être conté. Chaque passant, dans les limbes, devait faire cette expérience singulière qui ne se raconte pas. Iris m'avait dit qu'elle avait décidé de tout oublier pour continuer à vivre. Elle avait donc changé de vie et de pays. Elle ne savait plus si elle avait encore une mémoire, des secrets à garder, un paysage où habiter. Elle n'avait aucune notion de géographie consignée dans les livres, non pas qu'elle fût ignorante de tout. Au contraire, elle avait enregistré mille faits divers sur la place des siens dans le monde. Les choses se bousculaient dans sa mémoire comme si le nouveau pays où elle était arrivée rendait plus douloureuses les traces de la séparation. Elle avait un passé. Elle fut une femme possédant des points de repères. Elle les avait perdus en même temps que ses illusions. Elle n'était plus rien. Peut-être l'ombre d'elle-même, sans visage, sans expression, juste un numéro d'étrangère dans un monde fermé. Elle s'imaginait dans un désert. L'horizon était une ligne de fuite, à l'infini. En si peu de temps, elle s'était métamorphosée en impasse, elle, carrefour en plein marché...

Elle avait quitté son étal, ses amis, son marché, sa maison, sa famille ; elle ne savait plus pourquoi. Peut-être qu'un raz-de-marée meurtrier était-il passé par là. Peut-être cette insécurité grandissante qui crée la panique dans une mégapole quand tout va mal. Peut-être qu'une voisine ou un voisin en avait eu marre de ses contes. Peut-être, peut-être...

Mais que s'était-il réellement passé ? Je ne le saurai jamais. La guerre était un mal connu de tous, la mort aussi. Apparemment, il n'y avait plus rien à craindre puisque l'avenir avait décidé de ne point sourire à certains pays, à cause de la ruse inégalée de ces hommes de pouvoir prêts à tout pour sauver leur peau et se remplir les poches.

C'était une chronique annoncée et reconnue. Et pourtant, Iris était entrée dans une phase de silence. Les mots du conte avaient disparu de ses lèvres. Pour continuer à vivre elle ne savait sur quelle route, elle était devenue muette. Elle traversait l'enfer et n'en avait aucune idée. Elle n'avait plus d'état d'âme. Cela aurait-il servi à quelque chose ?

Quand nous nous sommes croisées, ce soir-là, par hasard, dans le métro, elle a fait semblant de ne pas me voir et moi je la surveillais du coin de l'œil. Elle descendit et je la suivis à la trace. Elle ralentit le pas et décida de me dire bonsoir. Puis elle ajouta qu'elle ne savait pas où elle habitait. Elle ne savait pas où aller. Elle ne retrouvait pas le chemin de l'endroit où elle avait posé ses bagages et où elle avait une couche, si cela peut porter ce nom-là. Nous nous sommes assises sur un banc, dans un jardin public. C'était le soir. Il faisait sombre. Elle restait perplexe. Ses mots étaient rares. Elle avait réellement perdu le chemin de la parole. Comme pour lui donner le premier mot d'un conte, je lui demandai si elle avait vu Dieu.

– Ici, Dieu est invisible. Il ne nous connaît pas. J'ai entendu dire qu'il fermait boutique. Il ne reçoit personne. Surtout pas une femme comme moi, qui n'a rien à lui donner.

Ce furent les derniers mots qui sortirent de sa bouche. Je n'avais pas de réponse à formuler. Notre rencontre tourna court. Je lui remis un numéro de téléphone au cas où la parole lui reviendrait et qu'elle aurait envie de reprendre son activité préférée, à mille lieues de chez elle.

Iris ne m'avait rien dit ou presque. Des mots sans visage, sans expression, gardaient le silence dans lequel elle avait pris place, comme si, désormais, elle rêvait assise sur une

chaise royale fabriquée à sa taille. Des journaux avaient donné leurs versions des faits. Des chaînes de télé avaient montré des personnes, telles des bêtes en transhumance traversant des frontières sans le savoir. La guerre est toujours comme ça, comme les catastrophes naturelles de grande ampleur. Des images en temps réel font le tour du monde. Des personnes assises devant leurs télévisions s'apitoient sur le sort de pauvres gens. Parfois, à grands renforts de publicité, quelques chèques sont déposés auprès d'ONG spécialisées dans l'aide humanitaire. Mais qui sait ce qui se passe réellement pour les gens invisibles, ceux qui n'ont aucune raison d'être au-devant de la scène ? Que deviennent les gens ordinaires qui ne sont pas des bêtes politiques, ni des porte-cannes, ni des fidèles de la langue de bois ? Rien ! Ni vus, ni connus... Quand ils sont faméliques, les caméras ont intérêt à prendre soin de tels corps, autrement, les images ne sont pas vendables.

Ainsi, s'agissant de la Côte d'Ivoire, il fut un temps où les caméras cherchèrent la rentabilité immédiate. Elles furent braquées sur des visages inattendus, ceux de rapatriés, exfiltrés de leurs maisons, traversant la lagune sur une barge, arrivant à Paris en plein hiver, emballés comme cadeaux de Noël. Chacun ayant une histoire à raconter, des photos de destruction de biens à montrer, des blessures du cœur à étaler au grand jour. Beaucoup de rancœur aussi, contre les pouvoirs publics de France et de Navarre qui les avaient laissé tomber ou plutôt livrés en pâture à des fauves. Toute autre histoire, parallèle, venant d'autres sources, dans le même temps, était superflue. Pourtant, les humains ont tous une peau capable d'avoir mal ; pour certains, ce mal est rendu visible et médiatisé quand il le

faut ; pour d'autres, on cherche le moment propice et des images à couper le souffle, sinon, peine perdue. Tout dépend des intérêts à défendre. L'inégalité dans le traitement de la souffrance existe. Je l'ai rencontrée. L'information a aussi ses tares. Personne ne me dira le contraire. C'est une machine à plusieurs vitesses...

Ceux qui avaient souffert d'autres douleurs, ceux qui ne savaient plus où aller, ayant tout perdu sauf la vie, furent les oubliés de la grande Histoire. Restaient des filets cachés de la petite histoire qui avait un mal fou à se dire. Ceux qui n'avaient plus rien à perdre parce que la peur avait recouvert de ses ailes de vautour l'espoir qu'ils gardaient dans la prunelle de leurs yeux étaient vus comme des traîtres. Pour eux, tout baignait dans l'huile de palme disait-on. Ils avaient encore de l'attiéké à consommer, et du tilapia braisé, et de l'escargot en sauce, et du poulet *bicyclette*¹. L'huile de palme reine, naturelle ou raffinée, arrosait largement tous les plats. Quitter le pays à un moment critique était faire preuve de lâcheté. Rejetés par les bien-pensants de là-bas, non reçus là où ils avançaient leurs pas incertains, les sans domicile fixe erraient, comme Iris, déambulant sur les chemins périlleux de nulle part...

1. Poulet élevé en plein air et nourri au grain

Les rêves ont donc leur mot à dire. Mais nous avons tendance à les mettre à l'écart. Quand ils insistent en se montrant plus vrai que la réalité, en bousculant nos certitudes, il nous faut prendre le temps d'écouter leur version des faits.

Mes rêves étaient peuplés de personnages inattendus. Ils précédaient, parfois, des événements à venir. Ma rencontre avec Iris m'avait bouleversée. Tout se passa comme s'il me tardait de rencontrer Dieu. J'avais hâte de lui remettre l'objet précieux que j'avais eu l'audace de lui subtiliser. Désormais, sa présence m'habitait, comme s'il se promenait en vrai, avec plaisir, dans mon imagination. C'est à ce moment-là qu'il força la porte de mes nuits.

Dans mon rêve, cette nuit-là, je lui rendis une visite de courtoisie. Le rendez-vous, par téléphone, fut long à obtenir. Il n'était jamais là. Et il ne tenait plus à recevoir, surtout plus aucun auteur. Je dus préciser que je n'en étais pas une. Il ne se souvenait pas de moi. Il n'avait pas envie de voir des inconnues. Il en avait assez comme ça d'avoir de la visite sans en tirer aucun bénéfice. Quand je franchis la

porte du bureau, il était assis tête baissée, en position de méditation comme le penseur de Rodin. Je le voyais de profil. Je me demandais, dans mon rêve, depuis combien de temps je ne l'avais pas croisé sur mon chemin. Tout paraissait flou autour de moi et le temps n'avait pas beaucoup d'importance.

L'homme avait maigri. Il avait une petite mine. Il esquissa malgré tout un sourire. La mémoire lui revenait lentement au fur et à mesure que j'avançais vers lui. Il avait pris un coup de vieux avant l'âge.

Après les salutations d'usage, il me questionna, au moment où je m'y attendais le moins.

– Que me voulez-vous à une heure pareille ?

– Rien de mal. J'avais un objet à vous rendre. Il ne m'appartient pas. Vous vous souvenez, dans l'avion. Je l'ai pris par inadvertance. Je ne pouvais pas vous l'envoyer par la poste...

– Maintenant, vous savez donc qui je suis ?

– Non, pas tout à fait. C'est pour cela aussi que je suis là.

– Remettez-moi ma vie que vous m'avez volée. Je n'ai plus rien à vous dire.

Je déposai ses mémoires sur la table et m'apprêtais à partir quand il se ravisa et me demanda de reprendre place.

– Qui vous envoie par ici ?

– Personne d'autre que moi-même si vous voulez savoir...

– Ainsi, vous en savez un peu trop sur moi. Heureusement, il y a toujours des zones d'ombres dans un texte. Il y a les mots écrits qui ne gardent pas toujours la saveur des faits vécus.

– Seriez-vous disposé à répondre à une ou deux questions ?

– Vous continuez encore ce travail de flic ? Ici, je ne réponds à aucune question. C'est moi qui, d'habitude, interroge. De ce point de vue, Socrate le philosophe est le premier et le plus ancien des flics, vous le savez bien. Pour une fois, j'arrête de suivre sa méthode. Je veux bien vous raconter, à mon tour, une histoire. Après tout, c'est ce que j'ai appris de meilleur dans votre pays. Si vous avez franchi le seuil de ma boutique c'est que vous avez un peu de temps à perdre ce matin. Moi j'étais en train de voir l'avenir en rose. Je veux perdre du temps avec vous, ça me permet de continuer à rêver...

Il resta pensif un moment, puis questionna :

– Avez-vous vu Iris ? Je sais que vous la connaissez n'est-ce pas ?

– En effet, nous nous connaissons depuis longtemps.

– Je suppose qu'elle vous a parlé de moi et qu'elle n'a certainement rien dit de bon qui vaille la route !

– Il y a toujours un grain de vérité dans les secrets d'Iris, vous le savez mieux que moi.

– Ici, elle est en difficulté. Je n'ai pas envie de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais j'aurais dû !

Puis il ajouta, comme s'il avait à répondre à une question.

– Parce qu'elle m'a sauvé la vie plus d'une fois, la pauvre... Il faudrait que je la vois, je ne sais comment. Et elle n'est pas visible à Paris. C'est vraiment l'enfer ici, pour retrouver quelqu'un en situation irrégulière, autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

Je le regardai sans mot dire. Sans la moindre question. Je ne voulais pas le contrarier. Surtout, j'avais envie d'en savoir un peu plus, encore et encore. De ce point de vue, ma stratégie consistait à retenir les questions afin de rassu-

rer l'interlocuteur et de le laisser venir avec ses cascades de mots qu'il aurait du mal à endiguer parce que, dans ces cas-là, il faut s'attendre aux chutes du lac Victoria ! Mon imagination, dans mon rêve, ne me trompait pas. Elle voyait juste...

* *
* *

« C'est grâce à Iris que j'ai retrouvé les traces de Sali, au moment où je la cherchais partout, commença-t-il. Iris, l'esprit bienfaiteur devrais-je dire. Pour une fois, moi qui refuse tout état d'âme, je m'interroge sur les malheurs qui lui tombent dessus et je ne comprends pas. La guerre est incompréhensible aux yeux de ceux qui calculent tout, même l'avenir. Et puis, pourquoi des gens si paisibles, avec des habitudes de vie qui ont du mal à bouger de place, seraient, du jour au lendemain, obligés de quitter tout et de se jeter, à corps perdu, sur les routes de l'incertitude totale ? Ils n'ont jamais rêvé de partir. Je ne comprends pas pourquoi ils partent, j'ai beau tourner cette question dans mon esprit, je n'y trouve aucune réponse. Iris Agodi ? Une réfugiée à Paris ? Dans ma vie d'homme orchestre, c'est le plus beau canular que j'ai jamais rencontré ! Oh, la belle farce... elle ne mourait pas de faim, Iris. Elle avait tout pour être heureuse. Elle gagnait bien sa vie. Elle ne manquait pas de courage. Qui aurait donc pu en vouloir à une femme pareille et à toutes celles qui lui ressemblent ? Pourquoi donc quitte-t-elle son monde ? Et je n'ai pas envie d'imaginer dans quelles conditions....

Il faut bien se résoudre à penser que la guerre est incompréhensible, comme toute situation d'extrême urgence, à

nos yeux habitués aux choses claires. Iris, je la vois passant d'un pays à l'autre, de jour, de nuit, je ne sais de quelle manière. Peut-être traverse-t-elle la lagune en pirogue, peut-être prend-elle par la suite un transport en commun. Et le chemin si long, d'un pays à l'autre. Il faut passer par le Ghana, le Togo sans doute, le Bénin ou bien, côté ouest, traverser des pays en crise qui perdure, Liberia, Sierra Leone, jusqu'à Dakar ? À moins de trouver une voie de sortie vers le nord ? Autre péril, autre paire de manches. Et il faut de l'argent. Ses économies ont-elles suffi ? Et il faut pouvoir se nourrir pendant tout ce temps. Combien de temps ? Je n'imagine pas Iris être la proie des passeurs jusqu'à quelle frontière ?

Je la sais capable de tout. Elle peut franchir des montagnes de difficultés. La preuve, elle est ici. Pourvu qu'elle tienne le coup. Elle est forte. Courageuse. Une vraie femme ! ça, je peux le dire, une femme, avec les qualités et les défauts les plus rares...

J'avais rencontré Iris parce que je m'étais lancé dans l'exportation de poisson séché. J'ai dû apprendre en sa compagnie la filière des produits exotiques vendus dans des magasins spécialisés à Paris. De nombreux Asiatiques occupaient ce secteur. J'ai décidé, à un moment donné de ma vie, de m'y intéresser. Je ne comprenais pas pourquoi les Africains eux-mêmes, grands commerçants chez eux, désertaient le marché mondial des produits vivriers. Il suffit d'ouvrir les yeux, de voir les filières qui s'organisent dans les grandes villes européennes et américaines pour s'en convaincre. Les fruits et légumes, les condiments dits exotiques ont fait une entrée fracassante sur la table d'hôte. Le beau monde, après les gamelles des gens ordinaires.

Mangue, ananas, papaye, corossol, sans compter la banane séculaire, n'ont plus de secret pour personne. Et les humains circulent malgré toutes les barrières et les tracasseries policières à chaque frontière, les gens traversent les pays avec leurs habitudes alimentaires, inventant de nouvelles recettes de cuisine, améliorant celles de leurs ancêtres. Ainsi, les consommateurs de mets à découvrir ne manquent jamais à l'appel. J'étais encore enseignant à mes heures et conseiller dans un ministère, là-bas, quand j'ai décidé d'ajouter cette autre corde à mon arc, l'exportation de la sardine et du hareng séchés. Un produit qui se conserve longtemps. Iris m'a servi de guide dans ce domaine. Elle m'a ouvert des portes. Elle m'a donné une échelle. Je me suis accroché à une ficelle. C'est là que j'ai retrouvé Sali plusieurs fois mariée et menant une vie de battante.

Vous n'imaginez pas combien j'ai été soulagé de savoir que Sali, la fille frêle dont j'avais gâché la vie s'en sortait mieux que de nombreuses femmes de son âge. C'était une femme de poigne, indépendante, autoritaire et responsable. Mais Iris n'a pas, pour autant, disparu de ma vie. Elle est devenue ma compagne pendant quelques années. Cela s'est passé au moment où j'avais l'impression d'être attiré par les femmes noires, j'ignore pour quelles raisons. Iris avait le don de l'écoute. Elle me laissait parler. Je lui racontais des histoires. Elle riait à gorge déployée à longueur de journée. Je faisais la différence avec la mine d'enterrement de Laurence qui s'ennuyait à mourir et perdait, tous les jours, une infime partie de la joie de vivre qu'elle avait un mal fou à récolter. Imaginez donc quel visage elle avait quand elle est rentrée à Paris. Austère, sans le moindre sourire. Les deux femmes se connaissaient. Elles ne nourrissaient aucune

animosité l'une à l'égard de l'autre, bien au contraire. Elles se respectaient ce qui ne manqua pas de me surprendre, moi qui avais l'intention de cacher à Laurence ma liaison avec Iris. C'était peine perdue. Les deux femmes avaient fait la paix sans moi. Je ne devais pas m'en réjouir car je n'avais plus aucune raison de cacher des secrets à l'une ou à l'autre. Le jeu n'en valait plus la chandelle.

Je quittai Iris sans lui dire adieu. Pour moi, elle existe toujours. Iris, la meilleure amie, disons-le comme ça. Je dois lui venir en aide, je ne sais comment. Pour une fois, déroger à la règle de vie que je me suis imposée serait faire une bonne action. Aider Iris sans rien attendre en retour. Elle m'a déjà tout donné, largement payé pour tout ce que je serais capable de faire pour elle, aujourd'hui ou demain. Je me comporterais en humain pour une fois. J'enlèverais, pour quelques secondes, mon boubou de Dieu.

Sacrée Iris ! Elle aussi, elle n'avait pas l'air d'adorer mon corps. Mais ce n'est pas un problème. Je lui suis reconnaissant de m'avoir permis de renouer le fil de ma vie avec Sali, la femme que je n'oublierai jamais jusqu'à l'heure de ma mort.

Je ne sais plus pourquoi je vous raconte tout ça ! Vous avez dû rencontrer Sali n'est-ce pas ? Et Wendy je suppose. Elle, elle ne sait toujours pas que je suis son père. Je suis un des fidèles clients de la griffe qu'elle a créée, *Esprit de femme...* »

L'homme s'arrêta de parler un instant comme si un nœud ou une émotion passagère l'empêchait de continuer son récit. Dans mon rêve, je l'entendis se racler la gorge, je le vis relever la tête. Il évita de me regarder droit dans les yeux. Je sentis qu'il avait envie de me demander quelque chose. Je ne me trompais pas.

– Wendy ne sait pas que je suis son père, répéta-t-il. Pourriez-vous me rendre un service ?

– Un service ?

Imaginez donc un homme pour qui le mot « gratuit » n'a aucun sens, qui vous demande, à brûle-pourpoint, de lui rendre un service ! J'étais plongée dans les méandres de mon rêve. Je me débattais tant bien que mal. Je ne comprenais plus rien à ce qui m'arrivait. Je ne savais plus où j'en étais. Je ne savais pas quoi répondre. L'homme vit mon embarras et prit les devants.

– Avez-vous l'intention de revoir Sali ?

J'avais remarqué qu'il ne l'appelait jamais par son nom populaire. Lady Benz, dans les mots d'Amédée-Jonas, restait toujours Sali et personne d'autre...

– Je ne sais pas encore. Peut-être un de ces jours.

– J'avais envie de vous confier une mission délicate à accomplir auprès de Sali et de Wendy

Je restai sans voix. Sans attendre ma réponse, il continua.

– Vous savez, les personnes qu'on aime vraiment, on ne les oublie pas, quelles que soient les circonstances. J'ai gardé un bracelet appartenant à Sali. Je n'ai jamais pu le lui rendre. Je dois manquer de courage chaque fois que je la vois, ou est-ce sans doute la honte qui me revient ou peut-être la timidité...

– C'est un objet précieux. Je ne crois pas que je sois la personne la mieux indiquée pour le lui remettre. Je ne la connais pas. Je l'ai rencontrée une seule fois... fis-je, sans conviction.

– Je ne vois personne d'autre capable de lui faire parvenir ce bracelet qu'elle a sans doute dû oublier, personne, même pas Iris. Ne me demandez pas pourquoi. C'est un message fort. Pour moi, les choses sont claires. Si elle a accepté de vous recevoir, c'est qu'elle a dû vous parler, donc vous en savez un bout concernant sa vie, de la même manière que vous êtes la seule personne à imaginer les secrets de ma vie et de mes affaires.

Il se leva, alla au fond de la boutique où se trouvait une table de travail. Il ouvrit un tiroir fermé à clé. Il prit une petite boîte en fer qu'il me montra. La boîte était recouverte d'un morceau de vieux pagne. À l'intérieur de la boîte, il y avait un bracelet de petite fille en argent massif, posé sur un autre bout de tissu. À côté du bracelet, il y avait une lettre. J'imaginai aisément le tour de poignet de Lady Benz au moment où elle avait croisé Amédée-Jonas sur son chemin. La main d'une très jeune fille, bien frêle.

C'est ce souvenir impérissable qu'il avait conservé pendant quarante ans.

Il me montra le bracelet. Il déplia la lettre qui l'accompagnait. Sur un papier jauni par le temps, elle était écrite à l'encre violette, celle que l'on utilisait dans les écoles à cette époque-là. C'était la même écriture, un peu tremblante et aérée que j'avais déjà remarquée en lisant ses mémoires. Et il lut chaque mot et tous les silences qui se trouvaient entre les lignes. Il lut la lettre avec une émotion dans la voix que je ne lui connaissais pas.

Chère Sali,

J'ignore où tu seras quand tu recevras cette lettre. Le peu que je sais de toi me fait penser que les pleurs ne t'ont pas quittée et que tu m'en veux à mort. Tu ne peux savoir comme je te comprends. Je souhaite seulement que tu sois en bonne santé, que tu puisses continuer tes études un de ces jours. Je n'ai pu te revoir depuis ce fameux jour où nous avons passé l'après-midi ensemble. L'après-midi de tous les malheurs où j'ai eu le diable au corps et où j'ai perdu le chemin de la dignité. Tes parents ne veulent pas entendre parler de moi. Je leur ai envoyé des messagers qu'ils connaissaient bien. Toutes les médiations ont échoué. Ils ne m'ont pas pardonné. Je sais l'ampleur du désastre que j'ai causé, et le déshonneur et la honte que je ne peux effacer...

Tu n'as pas eu le temps de me parler mais j'ai vite compris ce qui t'était arrivé. De toute façon, même si tu étais revenue en classe, tu ne m'aurais pas parlé. Je sais que tu as bien gardé le secret jusqu'à la naissance

de notre bébé. Je n'ose pas demander de ses nouvelles. J'espère qu'elle est belle et pleine de vie.

Je ne mérite pas de vivre. Je ne sais si tu saisis le sens de mes mots mais tu comprendras plus tard, beaucoup plus tard, si Dieu te donne longue vie.

Je ne chercherai pas à te revoir. Quand tu recevras cette lettre, je serai loin de cette vie. Je ne sais dans quel autre monde. Je n'ai pas le courage de te dire adieu. Même dans l'autre monde je penserai toujours à une petite fille qui n'a pas connu son père. Je penserai à sa mère dont j'emporte le sourire et l'image dans ma mémoire...

Garde le sourire et prends soin de toi.

Amédée-Jonas

– Je lui ai écrit cette lettre, dit-il, un jour où je ne prenais plus goût à rien, un an après mon retour à Paris. Je pensais au suicide et j'ai été suffisamment lâche pour rater mon coup. Je n'ai pas envoyé la lettre. Je l'ai gardée près de l'objet que je lui avais volé ce jour-là. Le bijou qu'elle portait tous les jours. Je souhaiterais que vous remettiez le bracelet et la lettre à Sali en présence de Wendy. Qu'est-ce qu'elle doit penser de son père ? Je ne sais si elle a deviné que je suis ce père indigne qui s'est envolé sans crier gare. Elle a pu l'apprendre, sait-on jamais. Maintenant, il est temps qu'elle sache la vérité, toute la vérité...

Je me demandais où était donc passé Dieu. Car Dieu n'écrit pas de lettre à une femme. Dieu ne raconte pas sa vie aux humains. Je ne savais pas quoi répondre à Amédée-Jonas. Il n'avait pas besoin de ma réponse. Il me donnait un

ordre. Il décidait, sur le moment, que j'accomplirais cette mission pour lui. Il remit le bracelet et la lettre dans la boîte. Il fit un emballage cadeau et me déposa le paquet entre les mains. Mon rêve perdurait, il était beau.

Puis il me parla encore et encore de Sali. Il avait décidé de prendre tout son temps. De toute façon, elle était sa vraie richesse, il pouvait en parler sans regarder les aiguilles d'une montre.

– Ce que j'aime le plus chez elle, comment dire, cette faculté qu'elle a à me donner toute la chaleur dont elle est capable. La chaleur du cœur, la chaleur des mains, de la voix. J'aurais tout abandonné pour être à ses côtés. Elle me calme les nerfs chauffés à blanc. Sali est la meilleure thérapeute que j'ai rencontrée dans ma vie. Aucun psychanalyste ne peut lui faire une concurrence déloyale ! Elle a tout appris sur le tas, les gestes et les mots qui sauvent la vie à un homme à la dérive. Un homme comme moi...

Avant que je ne prenne congé, il ajouta, comme si cette idée n'arrêtait pas de lui tarauder l'esprit :

– Je dois voir Iris, elle a absolument besoin de moi en ce moment...

– Laquelle des deux femmes aime-t-il réellement, Sali ou Iris ? fis-je, comme si je me parlais à moi-même.

C'est à ce moment-là que je me suis réveillée en sursaut. J'étais couchée dans mon lit, la mémoire pleine de rêves en séries, comme si j'avais vécu en plein jour les séquences des faits qui me traversaient l'esprit. Je n'avais rien oublié des mots et des gestes de Dieu avec qui je venais d'avoir une longue conversation bien malgré moi. Il était sept heures du matin. Une longue journée s'annonçait à l'horizon. J'avais envie de décompresser en allant flâner dans les rues.

Dans ce quartier de Paris, les sapeurs congolais n'avaient pas disparu. Ils avaient laissé une infime portion de terre aux nouveaux migrants, itinérants et sans-papiers menacés partout où ils passent, même dans un pays qui aurait pu être le leur. Entre le dioula et le français entendus au détour d'une conversation, un nom propre a fait tilt dans mon esprit. J'ai ralenti le pas près du premier magasin de mode. Ladji Doucouré, deux fois médaillé d'or à Helsinki était au centre du débat.

– Il a le même âge que toi, non ? Et vous portez, tous les deux, le même nom, il aurait pu être ton frère !

– C'est pas pareil. D'ailleurs, tu as bien entendu la journaliste, hier, commenter l'événement, elle a bien dit le Français Ladji Doucouré ; une minute avant, c'était la Guadeloupéenne Christine Arron, et la Française d'origine sierra léonaise Eunice Barber. Entre l'or, l'argent et le bronze, il y a bien une différence. Et entre champions du monde il y a une différence à plus forte raison !

– Tu la vois où la différence ? Un négro est toujours un négro, oui ou non ?

– Non, justement. Tu vois bien qu'une médaille d'or vaut de l'or et tous les honneurs. Et Doucouré est français même s'il peut être comme on dit chez moi, mon frère même père même mère ! Un Doucouré ne vaut pas un autre Doucouré. L'un mérite tous les honneurs de son pays, il n'en a pas d'autre. L'autre est un SDF, le monde est comme ça, tu n'y peux rien, mon frère.

– Je te laisse avec tes foutaises...

Le dernier interlocuteur quitta le groupe en chantonnant. Sous le regard des autres, ébahis. Il se déplaça à deux pas et continua à distribuer aux passantes la publicité de quelques lieux de beauté. Ces jeunes, pensais-je, avaient quelque chose dans le ventre, une lueur d'espoir dans les yeux malgré tous les traquenards tendus au détour de la première rue et l'ombre du destin planant, parfois, par-dessus leurs têtes. Ils restaient là, à pied d'œuvre, bravant toutes sortes d'intempéries et d'épreuves. Toutes origines confondues, ils gardaient encore le sourire. Inventifs en diable, ils s'accrochaient à chaque parcelle de vie au jour le jour car l'avenir était trop loin.

J'ai emprunté la rue du Château-d'Eau puis la rue du Faubourg-Saint-Denis. Chez le premier Chinois tenant boutique à l'angle de ces deux rues, des saveurs inattendues étaient là, légumes, céréales, épices mais aussi plats cuisinés. L'attiéké, la semoule de manioc cuisinée à la vapeur, répondait à l'appel des yeux. Il aurait pu embellir l'image de marque d'un pays, parce qu'il portait dans l'imaginaire des connaisseurs le label made in Côte d'Ivoire. L'attiéké continuait d'être vendu, à dose homéopathique, à travers le monde, pour soigner tous les nostalgiques en mal d'un pays pas comme les autres. Ce pays qui

donne tout y compris l'oxygène que l'on respire et peut, en un temps record, tout reprendre, sur un coup de tête, comme si la folie s'emparait de gens qui se vouent une haine inégalée et s'entretuent sans même savoir pourquoi. Pendant ces saisons de violences sourdes et indicibles, l'attiéké prenait encore l'avion, sans perdre ses qualités d'aliment du pauvre et du riche. Il était distribué partout, au besoin dans des boutiques sans nom, approvisionnées par des réseaux de l'ombre.

Ce jour-là, il y avait deux cartons côte à côte. Dans l'un, l'attiéké emballé à la hâte de manière artisanale, comme au pays d'origine. Dans l'autre, un conditionnement aux normes européennes, avec date de fabrication et date limite de vente.

Le vendeur m'avait dit :

– C'est une femme qui me le livre conditionné comme ça, depuis quelque temps.

– L'attiéké est-il fabriqué là-bas ?

– Bien sûr. Mais ils ont un comptoir ici...

Et, je ne sais pourquoi, j'imaginai, à l'ombre du deuxième carton, la main de Dieu se promenant de connivence avec celle de Sali Kélen alias Lady Benz, sa complice de toujours.

Trente minutes plus tard, je revins sur mes pas, vers le métro, chargée de mes provisions au goût du pays. Ladjji Doucouré était toujours au centre du débat. Ceux qui se chamaillaient à son sujet s'étaient réconciliés. Les autres s'étaient joints à la discussion :

– D'ailleurs, il faut savoir où il habite, je vais congratuler le frère à domicile...

– Tu parles ! Est-ce qu'il te reconnaîtra comme un de ses frères ? Il paraît qu'il s'entraîne chez les Américains.

– Ils vont tous chez les Américains. Là-bas, à New York, il y a de la place, la technique et la méthode. Si tu veux être quelqu'un dans la vie, tu passes par là-bas. Entraînement garanti !

– Tu pourrais aussi aller voir Eunice Barber, plusieurs fois médaillée avant lui. Elle est tout aussi musclée, en corps, en argent et en relations, certainement plus que ton frère !

– Oui, mais elle c'est la grande sœur. C'est pas pareil. Et puis elle vient d'un pays foutu !

– Et toi tu viens d'où ?

– C'est bien ça le problème... aujourd'hui, je viens de nulle part. Avant, je pensais avoir un pays à moi. Je m'en fous. Je ne sais pas où je vais. C'est pour ça que j'aime bien mes frères qui voient la lumière. Ma fierté n'a pas de limite. Ladji a déjà goûté au miel du paradis pour nous tous, sur le podium...

– Et cela te suffit ?

Les voix se mêlaient les unes aux autres. Autour du métro, il y avait un courant d'air pour tous. Ils rigolaient ensemble et se poursuivaient, comme des gamins, près du feu que venait d'allumer un Indien qui, lui aussi, occupait son lopin de terre toutes les fins d'après-midi, pour y vendre ses épis de maïs cuits sur place.

Épilogue

Deux semaines plus tard, un incendie s'était déclaré dans un immeuble vétuste, à minuit, dans le XIII^e arrondissement, loin de l'endroit où, la journée, on rencontrait beaucoup de Noirs à Paris. C'était un immeuble ghetto, comme beaucoup d'autres, jeté loin des regards habitués aux grandes causes du vingt et unième siècle. Un autre immeuble avait cramé, puis un autre encore. Personne ne sait quelle taille devait atteindre ces flammes sans cause pour que cesse le calvaire des itinérants, nouvelle race de vivants squattant des immeubles foutus, en compagnie des mites et des rats. Les gens vivaient dans la précarité, aux prises avec les lois de la République, entassés les uns sur les autres, travailleurs immigrés, clandestins, réfugiés, sans domicile fixe... Dans ces incendies gigantesques qui n'étaient pas les premiers du genre, combien de corps s'étaient-ils volatilisés, réduits en cendres ? Parmi eux, l'un des jeunes hommes si fiers des médailles d'or de Ladj Doucouré. Et deux sœurs d'Iris. L'une d'elles m'avait parlé en rêve et je me disais que ce n'était là qu'un rêve. Je me suis rappelé quelques mots qu'elle m'avait dits :

– Les passants n'ont pas de pays, parce qu'ils ont le cœur toujours frais et accueillant, jamais cramé !

J'avais oublié cette phrase, je m'en suis souvenue bien plus tard. Combien d'enfants y avait-il parmi les passants ? Je l'ignore. C'étaient tous des humains, mangés par des flammes qui ne les reconnaissaient pas. Mais ils n'étaient pas perdus pour autant. Ils cherchaient leur âme, partout où ils mettaient les pieds. Comme ici, sur cette planète de nulle part, gouvernée par Dieu faiseur de toute chose, loin de petits dieux comme Amédée-Jonas Dieusérail.

Pendant ce temps, la vie continuait sur terre. Le rire ne pouvait disparaître comme ça, sur un coup de baguette des lois, autour du métro ou ailleurs, vers nulle part. Dieusérail avait-il prévu cet épisode dans ses mémoires ? Ce nulle part, lieu prédestiné pour tous les nomades, pas seulement ceux qui gardent chèvres et moutons dans le désert. Tous les nomades, escargots en forêts, tortues dans les déserts et les mers...

Les passants avaient du souffle. Ils ne disparaissaient pas parmi les grains de sable du jour. Ils ne chercheraient plus à nourrir leurs corps, qui, traversés par les flammes s'étaient métamorphosés en minéraux. Restait l'esprit, plus vivant que jamais. Et le cœur qui refusait de devenir granit ou latérite. J'imaginai, parmi la foule clairsemée dans l'espace sans fin, cette fillette de quatre ans, déambulant vers la ligne d'horizon posée à même le sol désert. Elle marchait pieds nus, n'ayant pas eu le temps de porter les nouvelles chaussures que sa mère lui avait achetées la veille. Personne ne sait si les passants avaient tous vécu l'enfer sur terre, jusqu'au bout des flammes, ou si, pour eux, comme pour beaucoup d'autres, le paradis était toujours ailleurs.

Car Maryse m'avait dit aussi :

– Tu vois, les passants dont je parle deviennent rapidement des Partants. N'oublie pas qu'il s'agit là d'un nom propre qui signifie *Voyageur*. Tu le sais mieux que moi.

– Oui, lui avais-je répondu, nous sommes tous des Voyageurs, qui pourrait en douter ?

Sur terre, parmi ceux qui se disaient vivants, les gens continuaient de se détester, de s'aimer comme jamais, d'aller et venir, au grand dam des décrets qui empêchaient, au vingt et unième siècle et bien plus tard, le monde de tourner autour du soleil.

Table des matières

Prologue	11
COMMENT RENCONTRER UN HOMME QU'ON NE CONNAÎT PAS	15
LE NÉGRIER PACIFIQUE OU LES MÉMOIRES D'AMÉDÉE-JONAS	45
LES VENDEUSES DE SECRETS	111
AUX FRONTIÈRES DU PARADIS	171
Épilogue	203

Les nègres n'iront jamais au paradis

roman

« *Les nègres n'iront jamais au paradis* ! La négation absolue planait au bout de l'expression.

Ainsi, l'exclamation de l'homme inconnu m'a confortée à aller plus loin dans mon enquête sur les clichés qui ne font plus rire personne. Dans l'attente d'un avion improbable, j'avais ramassé, sans en mesurer toute l'importance, cette phrase clé à ma portée, capable d'ouvrir ma vie cousue de mille interférences, de me redonner la mémoire pas encore perdue, seulement en veilleuse. Je devais, dans un premier temps, trouver les mots adéquats pour la conversation, l'exercice le plus difficile entre deux inconnus séparés par le mur de la peau. »

À travers le portrait d'Amédée-Jonas Dieusérail, la voix des exclus se fait entendre. Celle qui explore l'ambiguïté des rapports postcoloniaux et qui dénonce la non-existence des « itinérants », des « nègres déracinés ».

Tanella Boni est née à Abidjan. Professeur d'université, poète, romancière et nouvelliste, *Les nègres n'iront jamais au paradis* est son quatrième roman après *Les Baigneurs du lac Rose* (Serpent à Plumes, 2002) et *Matins de couvre-feu* (Serpent à Plumes, 2005) qui a remporté le Literatur-Förderpreis et le prix Ahmadou-Kourouma en 2005.

978 1038 24 17,90 €

ISBN 2 268 05733 X



9 781038 241790

Collection Fiction française